



Université d'Ottawa • University of Ottawa



Université d'Ottawa - University of Ottawa

FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES
ET POSTDOCTORALES

FACULTY OF GRADUATE AND
POSTDOCTORAL STUDIES

JEANNERET, Loïc

AUTEUR DE LA THÈSE - AUTHOR OF THESIS

M.A. (Science politique)

GRADE - DEGREE

Département de science politique

FACULTÉ, ÉCOLE, DÉPARTEMENT - FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

TITRE DE LA THÈSE - TITLE OF THE THESIS

L'Europe réfléchissant sur elle-même : Les intellectuels européens et
l'entre-deux-guerres

Gilles Labelle

DIRECTEUR DE LA THÈSE - THESIS SUPERVISOR

EXAMINATEURS DE LA THÈSE - THESIS EXAMINERS

S. Denis

A. Vachet

J.-M. De Koninck, Ph.D.

LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES ÉTUDES
SUPÉRIEURES ET POSTDOCTORALES

SIGNATURE

DEAN OF THE FACULTY OF GRADUATE
AND POSTDOCTORAL STUDIES

L'EUROPE RÉFLÉCHISSANT SUR ELLE-MÊME

LES INTELLECTUELS EUROPÉENS ET L'ENTRE-DEUX-GUERRES

par

 **Loïc JEANNERET**

Thèse déposée à
l'École des études supérieures et de la recherche
en vue de l'obtention de la
maîtrise ès arts en Science politique

Directeur : professeur Gilles LABELLE

Université d'Ottawa
Décembre 1999



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

Acquisitions et
services bibliographiques

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*

ISBN: 0-612-90085-1

Our file *Notre référence*

ISBN: 0-612-90085-1

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this dissertation.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de ce manuscrit.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the dissertation.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

Canada

SOMMAIRE

<u>Introduction</u>	1
Motivations	1
Remarques sur la période d'étude et le corpus de recherche	5
1. Contexte et situation de départ	15
1. La Grande guerre	15
1. De la Belle époque à l'été 14	16
Zweig se souvient du cosmopolitisme, Mann aussi – L'été 14 et l'inattendu aux mille causes	
2. Le traumatisme	24
Drieu broie du noir – La littérature et la mort – Quelle connerie la guerre	
2. Géopolitique et stratégie	29
1. Ce qui change	30
L'Europe se découvre des voisins – Valéry et la Science bradée, technicisée	
2. Ennemis et alliés	33
Drieu fait les comptes – Ortega veut hausser le moral – Le cas anglo-saxon	
3. Nouvelle économie globale	40
1. La mentalité	40
L'invasion des chiffres – Le libéralisme	
2. La technique	43
Valéry craint la dégénérescence – Schmitt et les quatre âges du politique	
2. Qu'est-ce que l'Europe?	52
1. Le tronc commun	52
La civilisation à la triple racine – Précisions d'Ortega – L'Occident vu par un Chinois vu par Malraux	
2. Le penchant méditerranéen	61
Valéry baigne en Méditerranée – Culture rationnelle, <i>Kultur</i> allemande – Ortega intercède	

3.	Le cas de l'Allemagne	69
	<i>Kultur</i> contre <i>Zivilisation</i> – Le sens caché de la guerre vu par Mann, par Schmitt	
3.	Zeitgeist	79
1.	L'esprit	79
	Valéry fait de l'esprit – La téléologie husserlienne de l'Europe – Un capital culture en péril – L'incertitude	
2.	La nouvelle société	88
	L'amalgame moderne – Le fait de la population – L'omnipotence ignorante de l'homme-masse – Les nouvelles minorités	
3.	La crise de la culture	103
	Berl et la culture de mauvaise foi – Rougemont et la culture prolétarisée	
4.	Perspectives d'avenir	114
	La décadence à toutes les sauces	
4.	Pour une restauration	122
1.	Que doit-être l'Europe?	123
	Harangue aux clercs – Les bêtes à abattre – L'Europe comme nation de l'esprit	
2.	Que doit-être sa culture?	134
	Rougemont et l'appel à la commune mesure – Fondement final et personalisme	
3.	Vers l'entreprise politique	143
	Notions à jeter – Nécessité de s'unir – Vitalité et commandement – Intuitions de super-État	
	<u>Conclusion</u>	155
	Constatations	155
	Palinodies politiques et épilogue	159
	<i>Bibliographie</i>	166

INTRODUCTION

◆ *Motivations et desseins*

Pendant des siècles – ou plus –, l'Europe a occupé une position exclusive et inaltérable dans l'histoire de toute la civilisation dite 'occidentale'; elle en était à la fois le support matériel, le postulat évident, et la raison d'être. Prenons l'histoire du monde; pour nous, Occidentaux, une part plus que disproportionnée en est liée aux péripéties de l'Europe. Cependant, à notre époque globalisée, lors même que cette 'civilisation' menace de recouvrir, d'assimiler toute la planète, il est hors de question de s'en tenir à un tel point de vue : pour la première fois dans l'existence de l'humanité, l'histoire universelle est véritablement planétaire. Les actualités 'internationales', le réveil des nations/peuples du monde (phénomènes devenus presque synonymes), ainsi qu'une certaine rectitude politique humanitaire, sont là pour en témoigner.

Jusqu'au tournant du siècle, grossièrement, un historien européen ne se posait guère de questions quant à l'universalité de son propre point de vue (ni aucun autre scientifique, sans parler du vulgum-pecus): imbu, inconsciemment ou non, de culture 'occidentale', il se considérait aux premières loges de l'histoire humaine. Il ne serait pas venu à l'idée de quiconque de douter que l'Europe, de par sa brillante évolution spirituelle, scientifique et militaire, fût décidément le foyer de cette Histoire, elle qui avait conquis le reste du monde, elle dont le progrès était galopant et l'hégémonie, dans pratiquement tous les domaines, incontestable. Ainsi, encore naguère, l'Homme signifiait : l'Occident; un peu plus précédemment, il n'y avait (pour nous) d'homme véritable que d'Européen. L'histoire était effectivement, autant que théoriquement, eurocentrique et eurocentrée, car, comme le résume parfaitement Emmanuel Berl, « n'ayant à craindre que lui-même, l'Occident, pendant cinq siècles, n'a non plus regardé que soi ».¹

Or, une trentaine d'années, soit une génération et deux guerres mondiales (pourquoi deux?) plus tard, personne sur le Vieux continent n'a plus cette impression. Et pour cause : coincée entre deux «superpuissances» qui ont dû la libérer de la folie d'un de ses États-membres, occupée militairement, tirillée idéologiquement et progressivement envahie par (au

¹ In *Les impostures de l'histoire*, Grasset 1959, Introduction, p. 38.

moins) une *autre* culture, discréditée aux yeux du monde colonisé, elle n'est plus qu'un coin de terre parmi d'autres. Mais, singulièrement, elle se constitue aussitôt en une entité politique² qui ne cessera de se solidifier, de se *concrétiser*.

Toujours est-il que désormais, il est impossible, de quelque manière qu'on s'y prenne, de ne pas considérer les autres continents – parmi tant d'autres acteurs – comme des agents à part entière dans l'histoire. Histoire du monde signifie désormais développement des relations internationales, ou encore sociologie des cultures, ce dernier mot étant devenu inhéremment pluriel. En particulier, si l'on prétend parler de l'Homme, du genre humain – et de nos jours, est-il concevable d'exclure des groupes humains de notre conception de l'Homme? – on se doit d'observer attentivement *l'ensemble* des relations mondiales, les transactions culturelles, politiques, économiques, démographiques, conflictuelles – **planétaires**. Nous voulons revenir sur ce fait capital : la relativisation de l'importance du Vieux continent.

Ce qui a motivé le commencement de la recherche que nous allons défendre au cours des pages suivantes, c'est donc le constat que, en l'espace d'une ou deux générations (à peu près celles de nos grands-parents),³ notre conception de l'Homme a radicalement changé, en même temps que notre appréhension de nous-mêmes, Occidentaux. En y regardant plus avant, on a remarqué que l'Europe se démarquait au même moment par une vitalité intellectuelle extraordinaire. Voici pour débiter quelques observations.

Comme nous le soulignons, de par notre situation d'Occidental, nous sommes à la fois juge et partie; et rétrospectivement, il est relativement aisé de relever et répertorier les faits et événements ayant fait parler (selon les auteurs et suivant différents domaines) de «décadence» (culturelle), de «turbulences» (politiques), de «révolutions» (artistique)... La première moitié de ce siècle : quelque chose en Europe, énormément de choses, se sont métamorphosées fondamentalement, métamorphosant fondamentalement le monde entier.

Certes, les premiers événements qui viennent à l'esprit sont, avec raison, les deux guerres *mondiales* – surtout la deuxième – où l'Europe est obligée de faire appel à des nations lointaines pour contrer les ambitions destructrices d'un de ses membres. La puissance militaire est en effet un des premiers facteurs à considérer. Mais chacun songera aussi aux 'progrès' titanesques de l'industrialisation et de l'urbanisation, aux turbulences sociales et

² La future Union européenne.

idéologiques, aux bouleversements de l'Art; l'entre-deux-guerres ne serait guère plus crucial que la guerre de Trente ans, sans cette industrialisation prédatrice, ces mouvements populaires massifs, ce changement de conscience esthétique, ni sans l'émancipation du reste du monde. Cette *modernité* aux multiples facettes semble nourrir la déliquescence européenne; et la puissance militaire finit par ne faire figure que d'«à-côté». Pour ces raisons parmi tant d'autres, l'entre-deux-guerres constitue un véritable bouillon de culture du point de vue des préoccupations intellectuelles – qui constitueront par ailleurs notre objet de travail.

Ainsi donc, après la Seconde guerre, le sens des termes **monde, civilisation, Europe** diffère radicalement de ce qu'il était avant la Première; on ne doit donc pas sousestimer l'importance du changement qui a eu lieu *dans* notre histoire et *pour* notre histoire, et cette étude se pose pour but d'en relever certains des aspects.

Si, a-posteriori, nous pouvons prétendre situer la période charnière de l'Europe, nous sommes moins bien renseignés sur la «réaction» de cette dernière, à savoir la manière dont l'Europe se représentait et exprimait ce qui l'accablait, ce qui l'attendait – concurremment aux mutations. Pourtant, ce ne sont pas les témoins qui manquent, grâce à l'installation de la démocratie, et à l'émergence d'une nouvelle 'catégorie socioprofessionnelle' : celle des **intellectuels**.

Comme nous l'annonçons d'emblée, ce sont des considérations extérieures au monde intime de l'esprit européen qui ont motivé notre recherche, un *constat rétrospectif d'ensemble* sur l'Europe et le monde. Mais les intellectuels d'alors n'avaient pas notre détachement temporel. Comment les intellectuels ont-ils, en même temps que toute leur génération, perçu ce qui est arrivé à l'Europe – à leur génération ?⁴

Écrivant le plus souvent sur le coup du moment, de l'actualité, des tendances qui règnent, aucun n'a été insensible (comment pouvait-on l'être?) à ce qu'on pourrait nommer par euphémisme les «restructurations de l'histoire». Ils produisent des ouvrages d'un type nouveau, que nous aurons soin de considérer comme des témoignages de première fraîcheur, et non comme bribes d'une vie ou d'une oeuvre entière : nous voulons lire ce qui s'est écrit au moment même des événements, sans la moindre considération 'par après'.

³ Disons, la première moitié du siècle.

L'essai proposé ici – car il s'agit bien d'un essai – se voudra donc un examen de quelques-unes de leurs vues et visions, et partira à la recherche d'une cohérence possible dans les manières dont le Vieux continent a pris conscience, par la voix des intellectuels, de ce qu'on nomme ordinairement *les Temps modernes*.

Avant toute chose, il est indiqué de nous mettre au fait de la **condition physique et morale** d'une entité nommée Europe, jusqu'au basculement de 1914. Autrement dit, il faudra bien envisager ce qu'il en est *réellement* du Vieux continent, ce qui frappe les yeux des intellectuels durant l'entre-deux-guerres, ce sur la base de quoi ils échafauderont leurs considérations : que doit-on constater au sujet de la santé matérielle et économique du continent, de sa condition géostratégique retournée par la Grande guerre, de l'émergence exponentielle de nouveaux mondes inquiétants, avant de s'exprimer sur son avenir et sur ce qui l'agite? Et aussi, quelles sont les principaux traits du système économique mondial dans laquelle elle doit désormais évoluer? C'est ce qui constituera notre premier mouvement.

Ensuite, nous verrons comment les intellectuels forment l'idée de la civilisation/culture européenne. On passera en revue certaines représentations historiques. Les cultures nationales, sont-elles toutes égales dans la patrie-civilisation Europe?

De plus, la société, indissociable de toute culture digne de ce nom, change radicalement. À quoi ressemble-t-elle à présent? Pourquoi parle-t-on de crise de la culture? D'où viennent notre savoir, notre art, notre politique – notre esprit, l'esprit du temps? Où nous emmènent-ils?

Pour clore, on examinera les textes et les auteurs qui se rapprochent le plus de ce qu'on peut qualifier de 'projets politiques concrets' d'Europe unie. D'abord, les injonctions normatives; pour finir, des idées concrètes, institutionnelles. Est-on en droit de perdre espoir? Que faut-il impérativement faire pour enrayer la déliquescence et la démoralisation? Naît-il déjà des esquisses d'union politique?

Une fois passé au travers de ces questions, on sera en mesure, non de conclure, mais d'épiloguer sur un sujet qui nous tient à coeur : qu'était-ce que l'Europe, face au monde? face à elle-même? Aujourd'hui, peut-on y travailler?

⁴ «*Ce qui est arrivé*»: par là, rappelons que nous entendons essentiellement les guerres, l'évolution du reste du monde, la transformation sociétale dans la mesure où elles peuvent être considérées comme des données et doivent être interprétées ad-hoc.

◆ *Note sur la période d'étude*

Le choix d'une époque en particulier, sur laquelle concentrer nos efforts et à laquelle les limiter, est susceptible d'éveiller des doutes. Nous sommes cependant persuadé que le nôtre s'attirera une approbation solide; il suffit de vérifier à quoi il correspond exactement.

L'entre-deux-guerres présente la particularité d'être un répit (apparent) d'une vingtaine d'années, situé entre les cataclysmes que l'on sait. On pourrait raisonnablement arguer qu'il ne s'agit de rien de plus qu'une 'génération' (au sens courant du terme), et que ce vocable peut lui être appliqué.⁵ Néanmoins, la lecture des différents écrits choisis nous révèle une différence de taille entre les points de vue des jeunes auteurs (Drieu, Berl...), qui subissent en quelque sorte l'après-guerre, et ceux des plus âgés (Valéry, Mann...), qui ont déjà au moins une génération derrière soi au moment où ils commentent le monde. L'entre-deux-guerres comporte en fait deux générations : la vieille, qui en est responsable, et la jeune, qui doit se charger d'en faire quelque chose, d'agir – qu'elle le veuille ou non.

On affirme fréquemment que le XIX^e siècle ne se termine qu'en 1914, et qu'en conséquence le nôtre ne débute qu'avec l'explosion de la Première guerre mondiale; c'est une vue à laquelle nous adhérons, si tant est qu'il soit de quelque utilité de s'attarder sur ce que signifie un 'siècle.' La question de définir des unités dans l'histoire, ne serait-ce que des périodes d'étude, est toutefois révélatrice de l'esprit de classification qui anime la science depuis toujours – et qui permet de schématiser à volonté le cours de l'histoire et d'interpréter plus à son gré l'évolution de l'homme. En adoptant, comme borne initiale de notre plage d'étude, le début de la Grande guerre, nous sommes certain de rester dans le cadre de critères reconnus. Ce sera le rôle des trois premiers chapitres de justifier la pertinence de notre date de départ, en la considérant sous ses aspects phénoménaux, indirects et contextuels.

Nous comptons refermer notre champ d'étude avec la consommation de la Seconde guerre mondiale; cette décision ne pourra être explicitée au cours de notre exposé, pour la simple raison que notre méthodologie ne se prête aucunement aux considérations d'ordre ultérieur. Le lecteur moindrement averti saura cependant reconnaître la nécessité de s'arrêter au plus tard à la défaite nazie. Car, à partir de 1945 (ou même plus tôt), l'objet sous-tendant nos

⁵ D'autant plus que le concept de génération est agréé par l'un de nos auteurs privilégiés, Ortega y Gasset, qui en fait un élément de sa philosophie de l'histoire.

recherches n'est plus le même. Effectivement, plus aucun Européen ne songe alors encore que sa Patrie porte le flambeau de l'humanité; on se demande même si le progrès est vraiment une fatalité.⁶

De surcroît, l'Europe, qui lorsque nous en parlerons sera un 'pays non-politique', un monde dans l'expectative et le désordre, commence alors de se fédérer, de structurer et régler les relations entre ses membres politiques, et donc de s'institutionnaliser. On peut s'interroger sur cette dialectique de fondation négative, mais il est exclu que nous fassions figurer dans notre étude la moindre 'propagande' en faveur des « eurocrates de Bruxelles », ou des traités de Rome, Maastricht ou Amsterdam.

En résumé, voici une liste (non-exhaustive) de points liés respectivement à la situation de l'Europe au début de ce siècle, aux changements qui s'opèrent entre les deux guerres, et à la fin du second conflit. En 1913, l'Europe est

- fondamentalement eurocentrique, positiviste ou optimiste;
- sortie apparemment plus peuplée, plus forte et plus aisée que jamais des péripéties de cent, mille, deux mille ans d'histoire;
- inexistante (ou désunie) politiquement.

En 1946, l'Europe est

- ruinée matériellement, humainement et moralement, et de réputation;
- sauvée non par Dieu ou par elle-même mais par les Américains et les Soviétiques;
- en voie de se constituer en institution centrale.

Entre ces deux dates, l'Europe

- est fondamentalement insatisfaite de l'issue de la première guerre moderne;
- connaît la pire crise économique de l'ère industrielle;
- voit surgir des mouvements populaires inouïs et contradictoires.

Il en découle que notre scène temporelle est privilégiée, puisque si clairement bornée, et que ses représentants ne peuvent manquer d'avoir été littéralement touchés, *choqués* par les événements. Vu l'ampleur et la profondeur des troubles, la plus innocente de leurs réflexions porte la marque de la situation totale, *globale*; ce qui rend encore plus important le poids de leurs propos.

⁶ Pour d'excellents arguments en faveur de telles délimitations temporelles, voir P. JOHNSON, *Une histoire du monde*

◆ *Note sur le corpus retenu; limitations de la recherche*

Les accusations que nous redoutons le plus porteraient plutôt sur le choix de l'échantillon. Bien évidemment, nous ne pouvons prétendre à regrouper ici toutes les sources présentant de l'intérêt, ni ne prétendons avoir retenu ou même découvert les plus pertinentes et/ou intéressantes. Nous souhaitons un tableau, non un panorama.

Nous avons annoncé notre intention de lier nos observations à celles de membres illustres de la nouvelle 'caste' d'intellectuels qui s'impose dans la société et qui illumine celle-ci de ses voix variées, tourmentées et énergiques. Étant donné que les données que nous analyserons sont leur produit, caractérisons-les brièvement.

Il n'est nullement question de prétendre ici circonscrire définitivement – *définir* – l'intellectuel, notion toujours vague en partie. Ce que nous entendons par la qualification d'«intellectuels» ne remonte pas plus loin qu'au tournant du siècle.⁷ Espèce rarissime mais bruyante, composée de « compromis entre bourgeois et artiste, »⁸ d'hommes de lettres mi-politiciens ou militants, ils prennent leur envol dans la première moitié du siècle, comme ont pris leur envol l'industrie, la révolte sociale, la création artistique; dorénavant, ils feront partie du paysage social moderne au même titre que les politiciens ou les artistes, en ce sens que, bien sûr, leur activité tient plus du non-conformisme systématique, de la critique sociale plus ou moins normative, que de la profession enregistrée. Ce n'est d'ailleurs pas par hasard que leur multiplication accompagne ce qu'on appelle les *Temps modernes* : le substrat de l'intellectuel, c'est la société de masse. Effectivement, il prend au sérieux son rôle de tribun, rôle qui n'avait évidemment pas de sens sous l'Ancien régime. Éduquer les acteurs politiques ou éveiller les travailleurs, écrire pour critiquer l'actualité, la mode esthétique, la condition humaine, voilà le lot et la vocation de l'intellectuel; d'où l'apparition d'un nouveau type d'écrits: la conférence, le pamphlet virulent, l'admonestation urgente, ou encore « une oeuvre d'artiste mais non une oeuvre d'art »(Mann). Car l'intellectuel se préoccupe sincèrement du devenir de sa patrie, sa Cité, ou, pour les plus éclairés, de l'avenir du genre humain – d'où ses fréquentes invectives à

moderne, Laffont 1985, t. 1, "La fin de la vieille Europe."

⁷ On attribue le mot à Léon Bloy; mais son usage n'a été popularisé que par le *Manifeste des intellectuels* publié par Clemenceau en faveur du capitaine Dreyfus, le 14 janvier 1898 (voir aussi Maurice Barrès, in *Le journal*, 1^{er} février 1898).

⁸ Dixit W.DEUBEL (1927) en désignant Th.Mann, in *Materialien zu H.Hesses 'Der Steppenwolf'*, Suhrkamp 1977, p. 300.

l'égard des dirigeants. Mais, en tant qu'érudit, il s'adresse aussi bien au peuple, ce dernier venant d'acquérir ses pleins droits politiques et devant par là se laisser quelque peu guider dans ses premiers pas de maturité – surtout face à la montée des idéologies. Nos sources s'apparentent en conséquence aussi bien à des témoignages journalistiques (dans le meilleur sens du terme) qu'à des essais politico-philosophiques personnels.

Il est irréaliste, on le voit tout de suite, de compter donner une définition formelle de cette 'caste' pensante. Pour nous, un intellectuel qui se respecte n'est autre qu'un homme de lettres qui, non content d'observer avec acuité et souci la **société et la politique** (bref, l'actualité), veut publiciser ses opinions (c'est-à-dire son travail intellectuel) dans le but d'influer sur celles-ci (c'est-à-dire l'histoire), par opposition à la masse des travailleurs ou profiteurs de la production matérielle, de la politique, de l'Art etc. C'est par exemple Drieu se disant qu'« après tout, je ne suis pas qu'un écrivain, je suis un homme en proie au problème total.»⁹ Nous ne cherchons que ceux qui se voulurent la «conscience intellectuelle» de leur monde, commentateurs directs de leur actualité, historiens du présent. Ajoutons enfin que l'obtention du qualificatif d'intellectuel ne requiert aucunement de prise de position positive; en fait, fort peu nombreux sont ceux qui avancèrent des théories de type constructif, systémique ou simplement pragmatique. L'insatisfaction pondérée et sa revendication sur des bases érudites suffisent à circonscrire un clerc; point n'est besoin de revendiquer explicitement ce statut (comme le fait Denis de Rougemont).

Rappelons ici l'objet de notre étude : la **perception momentanée de la signification du remue-ménage mondial plus ou moins borné par les deux grandes guerres**; or, cette auto-représentation, en quelque sorte, de l'Europe, ce sont précisément les intellectuels¹⁰ qui s'en sont chargés. Leur nombre cependant, mal limité par l'imprécision de leur appellation, fait qu'on les trouve sur tout type de terrain et que leur espèce mange à tous les râteliers. Notre souci, vu l'étendue potentielle du sujet de la recherche, a été avant toute chose d'élaguer le corpus des fruits intellectuels de l'époque. Une sélection est à faire, et à deux niveaux : d'abord, relever au sein du groupe des intellectuels des sujets appropriés, connus ou moins connus pour leur réflexion sur – et leur intérêt pour – l'Europe. Ensuite, se limiter à leurs textes les plus pertinents.

⁹ In *Le jeune Européen*, Gallimard 1978 (1927), p. 61.

Ainsi, on a autant que possible rejeté les ouvrages qui mériteraient (ou qui ont mérité) à eux seuls des études prolixes par leur originalité ou leur influence (par exemple, l'ensemble des textes à tendance marxiste de cette époque,¹¹ ceux d'idéologues dits d'extrême-droite¹²...), et les manifestes strictement artistiques, qui débordent notre cadre d'étude.¹³ De même, les traités scientifiques, quoique la science elle aussi fit un bond au début du siècle en passant de la certitude newtonienne au règne de l'aléatoire et à la relativité.¹⁴ On a donc quelque peu laissé de côté des académiques fort sérieux, des thèses honorables et fort actuelles, ainsi que bien des nationalités. Mais, de toute façon, ceux qui nous intéressent se veulent des Européens, non des locaux; on ne pourra, logiquement, nous reprocher de n'avoir pas sélectionné un échantillon géographiquement représentatif. Quant aux hommes politiques qui pataugeaient dans la fondrière du Traité de Versailles et les eaux troubles de la Société des nations, rarement Briand (!) et prolifiques à la fois, ils ont été laissés à l'histoire 'événementielle' : nous cherchions des observateurs érudits, aussi impartiaux que possible, perspicaces et esthètes, préoccupés de politique et d'actualité – bref, le cercle des intellectuels réduit à sa partie congrue.

Ce processus de sélection, sûrement trop sommaire pour prétendre constituer autre chose que la matière d'une thèse de maîtrise, nous a fait aboutir à une poignée de textes,¹⁵ choisis le plus judicieusement possible dans un contingent aussi vaste dans certains pays que limité dans d'autres. Nos capacités et nos connaissances nous obligeant à nous restreindre quelque peu à ces foyers reconnus d'activité civilisatrice que sont la France et l'Allemagne (d'avant 33 surtout), nous avons néanmoins retenu l'apport d'Autrichiens, d'un Espagnol et même d'un Suisse, de catholiques, de Juifs et de protestants, non pas dans un but «multiculturaliste», mais

¹⁰ Ce qu'on appelle en allemand *kulturelle Deutungseliten* ("élites d'interprétation culturelle").

¹¹ Par ailleurs, pour ce qui concerne notre propos, nous nous devons de souligner, en citant J.Romains, que « Le socialisme lui-même est demeuré presque stérile sur ce point [c'est-à-dire la construction européenne]. Sa faiblesse vient de ce que *lui aussi ne* [sic] prend pas de l'Europe une idée positive et concrète, et plus particulièrement de ce qu'il regarde l'unité européenne comme un *moyen éventuel*, non comme une fin » (voir *Problèmes d'aujourd'hui*, Kra 1931, p. 61).

¹² Le thème du nazisme et du fascisme est particulier, car ces deux idéologies étaient, au fond, eurocentriques; néanmoins, elles surchargeraient notre programme, qui nourrit plutôt l'espoir de faire ressortir une continuité entre la pensée de la future Union européenne et celle de nos auteurs.

¹³ Mentionnons pour mémoire Dada, le futurisme, Kandinsky, et surtout l'ensemble de l'activité surréaliste, tous participant pourtant de la plus grande révolution artistique des six derniers siècles. Tandis que le poète P.Valéry, disant du poème qu'il «doit être une fête de l'Intellect. Il ne peut être autre chose» (in *Littérature*, p. 8) s'attire ipso-facto notre attention.

¹⁴ Nous pensons aux travaux de Broglie, Heisenberg, Einstein-Infeld, voire ceux de Bachelard. Dans le même ordre d'idée, on a écarté la psychanalyse.

¹⁵ Voir bibliographie en annexe. Mentionnons que nous ne pourrions manquer de faire appel, ponctuellement, à des textes similaires classables dans la rubrique "sources secondaires" (c'est-à-dire venant d'auteurs répondant peut-être moins aux exigences sus-décrites, mais toujours strictement de l'entre-deux-guerres).

bien au contraire parce que ceux-là partageaient (ou se disputaient) la même culture, celle de la civilisation occidentale, et parce que leurs ouvrages sont les meilleurs témoignages de la condition spirituelle du Vieux continent malmené.¹⁶ Quelques exemples achèveront de préciser notre conception de l'intellectuel et de quelle sorte de textes nous nous servirons.

Pour interpréter la gigantesque « crise de l'esprit » qui secoue le monde, quoi de meilleur que les conférences de Paul VALÉRY ainsi intitulées? Les deux plus célèbres, *Crise de l'esprit* et *Politique de l'esprit*, datent respectivement de 1919 et de 1940 et constatent environ les mêmes symptômes. Entre elles, on dispose des excellents *Regards sur le monde actuel*, sorte de condensé des « écrits semi-politiques » de l'auteur, s'étendant sur toute sa vie et compilés dans ses *Cahiers*; tous ces textes participent du même élan. Valéry est un homme de lettres de la vieille école, encore solidaire et sûr de sa culture; ses auditoires sont composés de lettrés dont il se suppose compris à demi-mot, et dont il sousentend la complicité face à l'adversité de l'époque. Le monde moderne lui est encore extérieur; il constitue en quelque sorte le 'tiers-exclu' de ses discours. Ce type d'orateur est une exception qui se fera de plus en plus rare.

Pierre DRIEU LA ROCHELLE aussi est pour nous une source capitale; il s'agit cependant du Drieu d'avant 1934, d'avant l'adhésion irretenue au fascisme. Le jeune Drieu est pertinent jusqu'à fasciner dans ses trois textes *Mesure de la France*, *Le jeune Européen* et *Genève ou Moscou* (1922, 1926 et 1927), fortement imprégnés de jugements personnels qui forment indubitablement une trilogie cohérente, un tout. Son ami Emmanuel BERL, encore plus engagé, avec qui Drieu fonde les *Cahiers des derniers jours*, publie deux pamphlets consubstantiels, *Mort de la pensée bourgeoise* (1929) et *Mort de la morale bourgeoise* (1930), qui nous seront très utiles pour illustrer le décalage entre les temps et la culture. C'est un peu le cas de Denis DE ROUGEMONT dans *Penser avec les mains* (1936), véritable manuel de conduite destiné à une civilisation. Cette oeuvre est mieux comprise à l'aide de son *Journal d'une époque* (1926-46), auquel nous ferons parfois allusion.

¹⁶ Il y a sans doute une forte influence gadamérienne dans cet intérêt pour l'interprétation simultanée de l'histoire, influence qui peut être décomposée ainsi: vision de l'histoire comme développement de l'Être, appréhension d'une époque comme résultante de toutes les précédentes, primauté de l'interprétation sur l'imagination (de la *phronesis* sur la *technè*), lourde valeur testimoniale de l'oeuvre d'art et des écrits pris de manière autonome, etc. (voir *Wahrheit und Methode*, Mohr 1990, en particulier la troisième partie).

Julien BENDA est connu pour sa défense de la dignité d'intellectuel – de clerc. Si c'est sa *Trahison des clercs* (1926) qui vient tout d'abord à l'esprit, le texte qui nous occupera principalement est son virulent *Discours à la nation européenne* (1933), une profession de foi européenne comme on en vit peu.

On ne peut analyser la montée du siècle sans évoquer l'oeuvre-pamphlet qui rendit célèbre dès 1927 un jeune professeur espagnol, José ORTEGA Y GASSET, *La révolte des masses*, et qui fournira matière au dossier de la nouvelle société. Quant à la Grande guerre et au 'conflit des générations', le grand Thomas MANN nous en donnera une interprétation véhémement et profonde dans ses *Réflexions d'un apolitique* (1918), où il tente d'accorder ses considérations esthétiques et une certaine exception culturelle allemande.

Outre cela, nous ferons appel, là où nécessaire, à des textes capitaux mais plus spécifiques, tels *Le monde d'hier* de Stefan ZWEIG, «souvenirs d'un Européen» rédigés au début de la Seconde guerre, dans lequel le romancier, au bord du suicide, invoque mélancoliquement les temps heureux de l'avant-guerre et de l'harmonie en général. Ou *La tentation de l'Occident*, d'André MALRAUX (1926), qui complémentera pertinemment notre vue du Vieux continent. Ou encore la fameuse conférence d'Edmund HUSSERL, *La crise de l'humanité européenne et la philosophie* (1935), qui traite exactement du propos d'un de nos chapitres; il est vrai que Husserl 'fait un peu trop vieux professeur d'académie' pour correspondre exactement à nos critères de sélection, mais ce discours peut être considéré comme une vulgarisation de sa théorie, appliquée à l'Europe et pressée par les événements, ce qui en fait un parfait texte d'intellectuel.

Enfin, prévenons le lecteur que quelques autres ouvrages seront cités ponctuellement, parmi lesquels la fameuse *Notion de politique* de Carl SCHMITT (1929), comme plusieurs des essais et conférences de l'écrivain autrichien Robert MUSIL, de 1922 jusque dans les années 30, et la lettre de Jules ROMAINS aux Américains (1915) sur la souhaitable éventualité d'une Europe unie, ou encore l'amer journal de Charles DU BOS (1933).

Quant à tous les autres noms invoqués, niera-t-on que l'industriel Walther Rathenau ne tente pas seulement de convaincre ses collègues politiques, mais tous ceux qui liront ses considérations – les électeurs en particulier – du bien-fondé de la nouvelle économie mondiale?

Qu'Albert Einstein, dès l'instant qu'il déplore l'abus des possibilités neuves de la science pour fins belliqueuses, ou qu'il donne avec Max Planck un concert de bienfaisance,¹⁷ n'est plus un simple physicien? Qu'autant Simone Weil qu'Ernst Jünger sont acceptés sans confession au firmament des intellectuels? Quoique subsidiaires, ces interventions s'inscrivent donc toutes entièrement dans nos prescriptions de départ.¹⁸

Par ce 'tour de piste' des intellectuels que nous comptons « appeler à la barre » (et de quelques autres), on espère avoir fait ressortir de leur variété un dénominateur commun aussi vaste que possible. Il est grand temps d'aborder un troisième point sensible, participant lui aussi de la délimitation de nos intentions. Le lecteur aura remarqué l'apparition de notions fort vagues quoique (ou parce que) courantes, telles *civilisation*, *culture*, *esprit*, *modernité* et même *Europe*, et peut donc s'attendre à ce qu'elles soient définies au cours de notre essai. Toutefois, ce n'est pas notre intention de définir nous-mêmes, en nos propres mots, un seul de ces termes. Ce sont les textes retenus par nous qui s'en chargeront.

Parmi leurs auteurs, il n'y a que peu de professeurs ou chercheurs rigoureux qui n'emploieraient que des concepts précis et bien définis; aucun d'eux n'est anthropologue, technicien, ni même historien. Par conséquent, dans les textes eux-mêmes – qui, rappelons-le, ne sont jamais des traités ni de grandes théories, mais plutôt des commentaires –, rarement constate-t-on une cohérence à toute épreuve dans les notions employées. Bien que celles-ci soient souvent d'une haute portée philosophique (ou scientifique), il est irréaliste de penser pouvoir les définir toujours précisément, non seulement parce que leur acception varie considérablement d'un auteur à l'autre, mais aussi ne serait-ce que parce que les auteurs eux-mêmes se refusent à leur conférer une signification fixe au sein d'un même écrit! Qui sommes-nous pour prétendre poser les termes du débat intellectuel de l'entre-deux-guerres?

Au contraire, nous encourageons le lecteur à aborder les discours successifs en n'ayant à l'esprit que les acceptions courantes de termes comme *civilisation*, *culture*, *esprit*, *modernité*, *Occident* ou même *Europe*. Tout préjugé serait nuisible à l'objectif de la thèse; en effet, c'est aux textes de révéler au fur et à mesure le sens de ces notions cruciales (il faut en revanche connaître un minimum d'histoire). Évidemment, nous ne manquerons pas de mettre en relief un sens clair (mais toujours partiel) pour chacune des grandes notions que nous découvrirons dans

¹⁷ Lui au violon, Planck au piano si je me souviens bien.

les textes, et d'en tirer les conclusions appropriées à tel auteur. Ce ne seront certes pas des définitions définitives, mais des jalons et des arguments sur le chemin de notre thèse.

Par ailleurs, l'attention portée à chaque oeuvre n'est pas répartie uniformément au cours de la recherche; certains textes remplissent à eux-seuls une section, et ne nous éclairent pas sur le reste, d'autres par contre sont cités régulièrement tout au long du développement.

◆ *Note sur la présentation et les traductions*

Afin que l'abondance des renvois aux oeuvres n'alourdisse pas la lecture, nous avons opté chaque fois que possible pour une signalisation compacte (référence littérale et numéro de page entre parenthèses; si la parenthèse ne contient pas de sigle, il s'agit du même ouvrage que pour la référence précédente); voici la liste complète des sigles utilisés :

BP	<i>La notion de politique</i> (Schmitt)
BU	<i>Considérations d'un apolitique</i> (Mann)
CE	<i>La crise de l'esprit</i> (Valéry)
DNE	<i>Discours à la nation européenne</i> (Benda)
GM	<i>Genève ou Moscou</i> (Drieu)
JE	<i>Le jeune Européen</i> (Drieu)
JÉ	<i>Journal d'une époque</i> (Rougemont)
KEM	<i>La crise de l'humanité européenne et la philosophie</i> (Husserl)
MF	<i>Mesure de la France</i> (Drieu)
MMB	<i>Mort de la morale bourgeoise</i> (Berl)
MPB	<i>Mort de la pensée bourgeoise</i> (Berl)
MT	<i>La mobilisation totale</i> (Jünger)
PA	<i>Problèmes d'aujourd'hui</i> (Romains)
PE	<i>La politique de l'esprit</i> (Valéry)
PM	<i>Penser avec les mains</i> (Rougemont)
PS	<i>Precision and Soul</i> (Musil)
RM	<i>La révolte des masses</i> (Ortega)

¹⁸ Pour un aperçu clair de notre échantillon et des sources d'appui, se reporter à la bibliographie.

RMA	<i>Regards sur le monde actuel</i> (Valéry)
TO	<i>La tentation de l'Occident</i> (Malraux)
WG	<i>Le monde d'hier</i> (Zweig)
ZNE	<i>L'âge des neutralisations et dépolitisations</i> (Schmitt)

Dans les citations, *les italiques sont toujours originales, et les caractères gras toujours de nous*. Sauf si mentionné dans la bibliographie, les traductions (de Zweig, Musil, Mann, Husserl, Schmitt, Broch, Borchardt, Croce) sont personnelles. Les textes en anglais d'origine sont laissés tels quels.

1 Contexte et situation de départ

Notre période d'étude est bornée, comme son nom l'indique, par les deux plus importants conflits que le monde ait jamais connus. Cependant, ce n'est que la Première guerre qui pourra avoir eu un impact sérieux et mesurable sur la pensée de nos intellectuels; la Seconde n'apparaît forcément que comme un spectre sinistre, un peu à la manière de la «Troisième guerre mondiale» qui échauffait naguère les esprits durant la Guerre froide.¹

1.1 La Grande guerre

L'entre-deux-guerres est tout entier marqué au fer rouge de la Grande guerre. C'est un fait dont il faut impérativement prendre conscience avant d'appréhender la pensée, l'art, la politique de cette époque; la relativisation de la Première guerre, induite par l'expérience tout aussi absolument tragique de la Seconde, est un biais qui ne peut que nuire à la compréhension de la formidable réaction qui secoua de fond en comble la vie de l'Europe durant la période qui nous intéresse. D'ailleurs le terme 'la Grande guerre', qui nous est resté pour désigner 14-18, provient directement de l'aspect jamais vu, apocalyptique, absolu, du phénomène – phénomène à éviter dorénavant à tout prix pour les plus sages, phénomène au contraire plein d'enseignements *pratiques* pour les plus belliqueux, par exemple.

Jamais un conflit n'avait pris une ampleur et une gravité assez profondes pour ébranler à tel point l'image de la guerre dans la conscience de l'humanité, pour la faire quitter le statut de 'mal nécessaire', de processus quasi normal, inhérent aux relations internationales, et revêtir aux yeux de la plupart un caractère abominable.

Aussi ne faut-il pas fouiller bien loin pour trouver le spectre de la guerre à la base de nombre de réflexions politiques chez nos auteurs, en tant que sujet de préoccupation, de désespoir, d'encouragement à la révolution. Écoutons l'intellectuel Hermann Broch, dans un essai sur «Le mal dans le système de valeurs de l'art»(1933)²: « s'il est vrai que c'est la guerre qui a été le grand catalyseur par lequel tous les processus de développement ont subi une

¹ Il est vrai qu'à partir du milieu des années 30, on se doute de plus en plus de l'imminence d'une issue tragique aux conflits multiples qui agitent l'Europe – les dés étant, en quelque sorte, jetés.

² Dans *Geist und Zeitgeist* (Essays zur Kultur der Moderne), Suhrkamp 1997, p. 8.

accélération littéralement explosive, s'il est vrai aussi que l'on conçoit la guerre elle-même comme le résultat d'un développement catastrophique de l'économie ou de la technique, ou peut-être même des sciences de l'esprit, ces phénomènes, autant puissent-ils s'expliquer, s'entraîner, ou encore souvent s'exciter l'un l'autre, sont cependant des ensembles de symptômes similaires d'un processus logique unique et redoutable [gewaltig], dans lequel le *Weltbild* européen, marqué par le Moyen-âge, n'a cessé de se dissoudre [..]». Dans ce début (!) de phrase se trouve d'abord rappelée l'incoutournable 'fonction catalytique' du gigantesque abattoir, mais aussi l'intrication en celui-ci des divers développements de l'esprit européen; et sans vouloir nous attarder sur ce texte, remarquons qu'y est posée la question des origines de la fragilisation européenne; est-ce dès la sortie du Moyen-âge qu'on peut la détecter?³ Et à quel point est alors rendu ce «processus logique unique et redoutable»? On s'étendra sur ces questions dans le deuxième mouvement de la recherche.

Ceci nous amène à noter (à part la guerre en tant que telle) cet autre facteur qui accentua l'impression de chute et qui fut pour beaucoup dans la démoralisation de l'esprit européen, à savoir que, comme le remarque justement Valéry, « ce qui donne à la crise de l'esprit sa profondeur et sa gravité, c'est l'état dans lequel elle a trouvé le patient »;⁴ effectivement, de la même façon qu'à notre époque on peut avoir du mal à s'imaginer la signification de la Première guerre mondiale pour la génération qui la vécut et la suivit, on omet souvent de considérer le 'bilan' de 'l'ancien monde', et donc l'état d'esprit de ses populations, à la veille, et au moment même, du départ en guerre.

1.1.1 De la Belle époque à l'été 14

C'est sans contredit Stefan Zweig qui, dans son 'autobiographie européenne', rend le mieux la situation économique, intellectuelle, sociale de son continent – le *Zeitgeist* – dans les décennies précédant la tempête, lorsqu'il décrit avec force nostalgie, au cours des premiers chapitres du *Monde d'hier*,⁵ la Vienne de sa jeunesse. Il faut savoir qu'à ses yeux, la capitale de l'Autriche-Hongrie incarnait par excellence 'l'esprit européen' dans ce qu'il avait de

³ On s'étendra sur ce problème dans la deuxième section.

⁴ In "La crise de l'esprit" (1919), *Oeuvres complètes*, t. I, La Pléiade p. 991. Les références subséquentes à cette édition seront indiquées entre parenthèses (CE, PE ou PI).

⁵ *Die Welt von Gestern*, im Bertelsmann Lesering 1960 (1941). Dorénavant, les références à cet ouvrage seront notées WG.

meilleur – et cela sans le moindre soupçon de nationalisme : au contraire, c'était par opposition à tout renfermement, à toute étroitesse, à toute intolérance que se définissait sa cité.

Stefan Zweig pourra sans doute être accusé de romantisme, d'un certain enthousiasme idéaliste qui transpire tout au long de ses mémoires; mais c'est précisément l'intérêt passionné, amoureux, qu'il porte à son monde à l'agonie, qui se porte garant de l'intégrité de ses réminiscences, de la véracité de ce qu'il nous relate. En fait, au travers de Vienne, c'est la bonne vieille Europe d'antan qui constitue, bien plus que son humble personne, le sujet des premières pages de ses mémoires (mémoires, rappelons-le, tout entiers consacrés à l'éloge funèbre de sa patrie intellectuelle et sentimentale, « die eigentliche Heimat, die mein Herz sich erwählt, Europa », ⁶ le 'monde d'hier'). Qu'est-ce qui vaut donc à Vienne sa 'particularité européenne'? ⁷

Ce n'est pas, comme on pourrait l'imaginer à tort, une espèce de grandeur historique majestueuse (liée à une histoire magnificente, à une architecture grandiose ou à une société aristocratique); ⁸ non, ce que Zweig révère en sa ville natale, ce sont d'autres facteurs, strictement dynamiques (dans le sens de 'non figés', non hérités). C'est, tout d'abord, son goût inconditionnel pour les choses de l'art et de l'esprit; pour ce que nous qualifierions tout simplement de 'culture'.

À Vienne, nous conte Zweig, l'ensemble de la population, depuis les artisans jusqu'aux hommes d'État (c'était au temps du vieil empereur débonnaire François-Joseph), en passant par les écoliers, les sans-le-sou etc., était folle de culture; c'est-à-dire qu'on se ruait au théâtre, aux récitations publiques, aux concerts, que les artistes de tout poil étaient les plus populaires des citoyens d'honneur, à tel point que leur coiffeur, leur cocher étaient secrètement jalouxés (p.29). Et ainsi de suite... Ce n'était donc en aucun cas le conservatisme de la hiérarchie établie (qui était de toute façon minée par l'essor d'un bourgeoisie libérale dans tous les sens du terme), ni l'emprise de la religion officielle (qui cédait apparemment le pas à la création artistique), qui régissait les valeurs de la société – et il s'agit bien ici, notons-le, de tout le peuple, non de la seule aristocratie – mais une véritable « *Monomanie des Kunstfanatismus* » (p.31,73).

⁶ "La véritable patrie que mon coeur s'est choisie" (WG, Prologue, p. 8).

⁷ Le thème de "la Vienne d'hier" fait en outre tout l'objet d'un discours donné par Zweig lors de son ultime passage à Paris en 1940, et contenu dans ses *Derniers messages*, Victor Attinger 1949.

Peut-être serait-il utile de mentionner ici que Zweig venait d'une des meilleures familles juives de la ville. C'est cependant en toute intégrité qu'il nous fait remarquer que c'étaient essentiellement ces dernières qui, non seulement produisaient, mais aussi conservaient et entretenaient le patrimoine culturel viennois, en pratiquant l'étude et le mécénat avec un désintéressement et une passion qui ne se retrouvait plus dans l'ancienne noblesse (p.25,36sq.); et à l'en croire, cela n'éveillait pas encore l'antisémitisme de la population, dont le mot d'ordre semblait n'être autre que 'vivre sans souci et laisser vivre'(p.39,79). Mais le rôle prépondérant des Juifs en matière de culture et d'esprit, n'est qu'une facette de ce qu'il admirait dans la Vienne d'antan : son cosmopolitisme. Car il n'y avait pas de 'peuple autrichien', comme il y avait un peuple allemand, un peuple français... L'empire austrohongrois, bariolé, ramassis de nationalités, d'ethnies, de dialectes, situé au coeur du continent, carrefour enrichi d'innombrables allées et venues de peuples et de grandes familles (p.26e.a.), à la mentalité quasi dionysiaque (la finesse en plus), uniquement préoccupée des plaisirs de l'art et du savoir-vivre, respirait le bonheur, l'harmonie, la paix et la stabilité.

Voilà qu'apparaît un terme central dans les considérations de Zweig, qui ne trouve pas mieux pour qualifier l'avant-guerre, c'était « l'âge d'or de la sûreté⁹ »(p.14sq.); tout se faisait de sorte à assurer à l'individu l'avenir le plus certain, à lui épargner tout imprévu fâcheux, que ce soit au sein des familles, qui se confiaient aux banques et aux compagnies d'assurance, en politique, où les droits de la personne ne cessaient de se consolider, et dans l'industrie, auxquelles les incessantes inventions assuraient 'une croissance soutenue'; le progrès semblait une fois pour toutes linéaire (ce n'est par pour rien qu'on parle en français de 'Belle époque'). De concert avec cette sûreté, régnait *effectivement* un internationalisme allant de soi : les institutions gouvernementales de contrôle des frontières chômaient, la bureaucratie était encore naturellement discrète : nul besoin de visas ni de tracasseries administratives pour passer d'un continent à l'autre...¹⁰ Il est peut-être bon d'insister là-dessus pour mieux faire entendre l'impact de la guerre : « Les jeunes de ma génération [...] nous pensions que le monde entier était déjà uni par l'amitié, que les États-Unis d'Europe étaient déjà presque une réalité, et

⁸ Détectable chez maint auteur parisien, par exemple.

⁹ Ou "sécurité" (*Sicherheit*).

¹⁰ Voir GW, p. 213. Cf aussi H.RALEY, *José Ortega y Gasset: Philosopher of European Unity*, U. of Alabama Press 1971, p. 143.

combien ce pressentiment nous rendait heureux! »¹¹ Jetant lui aussi un coup d'oeil rétrospectif sur l'avant-guerre, son compatriote et contemporain Robert Musil fait quelques remarques qui confirment singulièrement les impressions que nous venons d'exposer: « les gens croyaient à l'avenir », premièrement, et « deuxièmement, nous étions internationaux. L'État, la nation, la race [...] étaient mis de côté [...]. Nous étions aussi plus ou moins irreligieux. »¹²

Hélas, à l'heure où Zweig écrit, stabilité, sécurité, sûreté, ne sont depuis longtemps que des « fantômes rayés du vocabulaire »(WG p.17). Comme il le remarque amèrement, que les problèmes d'alors (qui ne venaient qu'émailler la parfaite évolution du monde) paraissent ridicules, « liliputiens », à l'homme contemporain, lui qui voit sa planète entière basculer tous les jours (p.41)! À plusieurs reprises, formulant le changement autrement, il attribue ainsi l'ancien état d'esprit à l'inexistence de la politique – ou du moins de la brutalité en politique (ou était-ce plutôt cette absence de soucis existentiels qui laissait l'humanité béate et innocente?).

À son concitoyen cependant, de tempérament plus soucieux, cette frivolité n'a rien de louable : « For Musil, Austria was the pure type of the purposelessness and vacuousness of European politics in 1913 ».¹³ On peut effectivement avoir l'impression que Stefan Zweig nous vante un monde un peu trop idyllique, un peu trop impeccable, pour être tout à fait vrai. Mais cette impression d'« âge d'or » est partagée par beaucoup de ceux qui ruminent le sort de l'Europe, tel Ortega y Gasset, Drieu La Rochelle ou Paul Valéry¹⁴ – ce qui implique ipso-facto l'idée d'une **décadence**. Mais cela n'importe pas ici – ce que nous déduisons de sa vision de l'Europe (vision fort novatrice et sans doute redevable à ses origines), sont les points suivants. D'abord, que malgré le caractère central du patrimoine historico-artistique de l'Europe, ce dernier ne consiste pas en un héritage statique/muséologique; à savoir, et c'est à noter, que la culture européenne selon Zweig est vivante, elle bouillonne, ne se repose pas sur les lauriers ou les privilèges d'une quelconque aristocratie installée, ou sur les prescriptions d'une religion officielle; si un lieu peut bien jouir de l'aura des artistes, architectes et penseurs qui l'ont

¹¹ *Derniers messages, op. cit.*, p. 53.

¹² R. Musil, in *Precision and Soul*, U. of Chicago Press 1990, p. 151. Dorénavant PS.

¹³ Voir D.LUFT, *Robert Musil and the Crisis of European Culture, 1880-1942*, U. of California Press 1980, p.120.

¹⁴ De ce dernier, voir les *Regards sur le monde actuel*, Gallimard 1975 (1945), p. 227-8; dorénavant RMA. D'Ortega, voir *la Révolte des masses*, Stock 1961 (1927), p. 70: "Il y a trente ans, l'Européen croyait [...] que la vie humaine était enfin parvenue à ce qu'elle devait être, à ce que depuis bien des générations on avait désiré qu'elle fût, à ce qu'elle n'avait plus qu'à être toujours."

honoré de leur présence, il ne vaut en tant que tel que par la vie spirituelle qui s’y joue, la **création** dans tous les domaines.

Deuxièmement, que l’Europe est par essence cosmopolite, variée, ‘riche de ses différences’. Ainsi, l’européanité ne peut être le privilège d’aucune nation, encore moins celui d’un État en particulier. Tout acte hostile (a-fortiori, belliqueux) de domination (plutôt que d’assimilation) est donc automatiquement un crime contre la civilisation (c’est-à-dire, ici, l’Europe), c’est-à-dire un acte de barbarie. Le vieil empire au centre duquel rayonnait Vienne était un pied-de-nez débonnaire aux États-nations avoisinants, qui rumaient déjà leurs ambitions impérialistes, tous tant l’un que l’autre confortés par la conviction de constituer le berceau de la civilisation – aussi ne sut-il pas leur tenir tête bien longtemps.¹⁵

À propos d’*apolitisme*, on songe immédiatement à une autre figure de la culture européenne qui fit entendre sa voix au sortir de la guerre. Il s’agit de nul autre que l’illustre Thomas Mann.¹⁶

Sentant le vent politique tourner, Mann rédige ses *Considérations d’un homme apolitique* en pleine guerre,¹⁷ et les publie à la naissance de la république de Weimar, saluant avec une désapprobation marquée l’arrivée de la démocratie dans son pays. Tout comme Zweig, il tient à son ‘monde d’hier’ (que nous aurons une meilleure occasion de définir plus tard), mais certes pas dans la même optique. Bien que ce ne soit pas ici l’endroit d’analyser en détail la raison pour laquelle il réprovoque, lui aussi, la prétendue invasion de la politique, mentionnons tout de même ce que représente, pour lui, la notion de **cosmopolitisme**.

En prologue à l’apologie pleine de désillusion de la société qui s’écroule (qui sous-tend l’ouvrage du début à la fin), il reprend l’avertissement de Dostoïevski, qui déplorait en Europe la montée de ce qu’il nommait « un radicalisme cosmopolitique » (qui peut-être n’est autre que l’ancêtre de l’humanitarisme actuel); par ce terme, « Dostoïevski qualifiait cette tendance

¹⁵ Ce fut probablement l’entité politique la plus sévèrement saccagée par le Traité de Versailles: “L’État où subsistait, tel un fantôme, une forme de vie moyenâgeuse – un peu comme une île qui serait la survivance d’une ère géologique révolue –, l’Autriche-Hongrie, s’est démantelé comme un immeuble soufflé par une explosion” (E. Jünger, in *La mobilisation totale*, Gallimard 1990 [1930; dorénavant MT], p. 118); Stefan Zweig ne mentionne toutefois même pas, tant il restait *apolitique*, l’injustice catastrophique du démembrement des pays défaits.

¹⁶ Voir la manière dont Carlos Fuentes se remémore admirativement la “radiation” européenne qu’il émanait pour le jeune lettré du Nouveau monde en voyage pour la première fois en Europe, qui le vit par hasard un jour à Zurich (*The Citizen’s Weekly*, 19 octobre 1997, p. D-11).

¹⁷ *Betrachtungen eines Unpolitischen* (1918), in *Gesammelte Werke* XII, Fischer 1963. Dorénavant BU.

intellectuelle qui a pour objet ultime la civilisation-société démocratique de l'humanité; *la république sociale, démocratique et universelle*¹⁸»(BU p.39). Mann, lui, remplace le terme de cosmopolitisme par celui d'« internationalisme », et n'a de cesse de lui imputer les maux du monde moderne. Au contraire, il se vante d'être lui-même *cosmopolite*, position qu'il définit comme suit : « La différence entre intellect et politique comprend celle entre culture et civilisation, entre âme et société, entre liberté et droit de vote, et entre art et littérature. De même, c'est la différence entre cosmopolite et international. Le premier concept émane de la culture¹⁹ et est allemand. Le second provient de la civilisation démocratique et est quelque chose de tout à fait différent. Le bourgeois démocratique est international; le *Bürger* [...] est cosmopolite parce qu'allemand, plus allemand que les princes et la "nation"; cet homme du milieu géographique, social et spirituel a toujours été le porteur de l'esprit, de l'humanité et de l'antipolitique allemands »(p.31). Nous ferons plus tard la part des choses dans cette multitude de notions. Qu'il nous suffise d'admettre pour l'instant que selon lui, le cosmopolitisme véritable (à contraster avec l'internationalisme libéral moderne) ne se retrouve que dans la tradition allemande, censée contenir en elle-même l'ensemble des variétés humaines, et où règne, pourrait-on dire, une sorte d'esprit supra-national, intimement lié à l'art, l'âme et la culture, et totalement indépendant de considérations nationales.²⁰

Ces citations à elles seules entraînent une foule de questionnements, ne serait-ce que sur les opinions *politiques* de notre écrivain, qui seront amplement éclairées plus loin. De Thomas Mann, qui se pose en défenseur de l'Europe 'd'avant', qu'il nous suffise de retenir son aversion pour les préoccupations dites politiques (qui, de l'avis de Zweig aussi, ne faisaient guère surface auparavant) et sa vision du cosmopolitisme comme le contraire précisément de l'amalgame inter-ethnique, multi-culturel que regrettait son contemporain le Juif autrichien – avec cependant cette caractéristique commune importante : l'emphase sine-qua-non sur le primat de la 'culture' (oeuvres de l'art et de l'esprit), une culture dont le contenu n'est pas un sujet de discussion... Finalement, les comptes-rendus de Zweig et de Mann témoignent en faveur l'un de l'autre – *ce n'est que l'opinion qui diffère.*

¹⁸ En français dans le texte.

¹⁹ C'est sans doute cette mise en parallèle du cosmopolitisme et de la culture qui l'aidera plus tard à réaliser, à l'instar de R.Musil, que "la culture a toujours été supranationale" (PS, p. 266), et à tempérer ses paroles de jeunesse, dans lesquelles il met plutôt l'accent sur une équation culture-germanitude.

Après cet aperçu, pourtant bref, de la situation à la veille de la guerre, on s'étonnera d'autant plus que cette dernière ait pu éclater; et nous ne sommes pas les seuls à s'être étonnés. Étendons-nous encore un peu, avant d'entrer dans le vif du sujet, sur ce fameux 'été 14', qui fut le sujet de tant de récits, qui restera gravé dans la mémoire de la génération pour sa terrible absurdité. « Ça commença, plutôt brusquement, pendant l'été 1914. Soudain, la violence apparut, et depuis lors elle n'a pas abandonné l'humanité, qui l'a assimilée à un degré qui, avant cet été-là, aurait été considéré anti-européen »(PS p.251). Ainsi, le premier signe de déclin de la civilisation européenne serait la tombée dans cette violence barbare?

Absurdité, car comme on le sait, la Grande guerre est partie d'un incident qui, de nos jours, serait loin de provoquer ne serait-ce que des représailles officielles. Un assassinat isolé met le feu aux poudres; en moins d'une semaine, une demi-douzaine de puissances se déclarent la guerre; et cela dans l'enthousiasme et l'insouciance des populations, qui, pour la première fois dans l'histoire, se sont constituées en masses.²¹ Véritablement, après près d'un demi-siècle de paix et de progrès, donc d'insouciance existentielle, on semble avoir perdu de vue la réalité guerrière – et surtout, on ne se doutait pas que la cruauté du conflit serait à la mesure de l'avancée industrielle. Valéry avance que « l'Europe en 1914 était peut-être arrivée à la limite [du] modernisme »(p.992).²² C'est tout juste si quelques récalcitrants, très rares – «les meilleurs» dira Charles Du Bos –, virent dans la guerre un retour à la barbarie; quelques mois plus tard, l'Europe entière allait se mordre les lèvres. La gravité du geste posé en été 1914 surprend tout le monde, et chacun s'essaie à formuler des explications, toutes plus perplexes et insatisfaisantes que les autres. Certes, avec la facilité de l'a-posteriori, Mann dit aussi du monde d'avant-guerre qu'il était « plongé dans une adulation insensée du bien-être [Wohlstandsambition]. L'économie était tout, et le nom, la manière, la forme de cette économie portait le nom de capitalisme, ou plutôt d'un impérialisme qu'on pourrait aussi appeler "militarisme capitaliste"». Cette observation – surprenante de sévérité de la part d'un tel conservateur – rejoint et corrobore (pour nous qui connaissons le lien entre croissance

²⁰ L'immense atteinte que porte la démocratie à la 'culture', ainsi que ce qui constitue la *Kultur* et l'oppose à la *Zivilisation*, méritera plus loin des approfondissements (cf section 2-3).

²¹ Ce fait, nous n'y faisons ici qu'allusion; un chapitre lui sera consacré ultérieurement. À propos des masses et de la guerre, mentionnons que parmi les partis socialistes nationaux (pourtant avocats déclarés de la paix des peuples), seuls deux se sont prononcés contre l'entrée en guerre: le russe, et le serbe!

capitaliste et augmentation du 'niveau de vie') la description que fait Zweig de la 'mentalité sécuritaire' dominant la Belle époque, mais fait aussi apparaître les motifs hideux qui sous-tendaient les politiques nationales.²³ Il régnait « un état spirituel global qu'on désigne très généralement sous le nom de "matérialisme." Nous étions des matérialistes. » La conclusion qu'il tire de cette évolution est d'une intelligence à méditer : « la guerre est la conséquence de cette constitution spirituelle [Geistesverfassung], compétition pour le bien-être planifiée par les démocraties »(pp.353,359-60).²⁴

Probablement cependant que Jules Romains est tout aussi près de la vérité lorsqu'il conclut qu'« il y a, dans cette guerre, beaucoup d'absurde et beaucoup de passé. C'est un profond réservoir d'*absurde* et de *passé* qui a fourni l'élan et l'énergie nécessaires. Les causes d'ordre logique [...] n'auraient jamais suffi à déclencher l'événement. Elles se neutralisent même en partie, et plusieurs d'entre elles pouvaient fort bien admettre une résultante commune autre que la guerre »(PA p.34); ce qui est fort vrai, et le paradoxe est là. Pour tout dire, résume Zweig,

« quand on se demande aujourd'hui calmement pourquoi en 1914 l'Europe est entrée en guerre, on ne trouve aucune raison valable et pas même une raison tout court. Il ne s'agissait pas d'idées, il ne s'agissait pas de frontières; je ne saurais l'expliquer que par ce **trop-plein d'énergie**, tragique conséquence de ce dynamisme interne, accumulé depuis quarante années de paix, et qui devait se décharger violemment. Chaque État se sentait soudainement puissant et oubliait que l'autre en face avait la même impression, chacun voulait plus et quelque chose de l'autre. Et le pire était que c'était précisément ce sentiment qui nous trahissait qui nous plaisait le plus : notre optimisme commun » (WG p.221).

C'est pour cela qu'on est réduit au même avis que Musil : « La guerre peut bien avoir eu mille différentes causes, il reste indéniable que chacune d'elles – le nationalisme, le patriotismes, l'impérialisme économique, la mentalité des généraux et des diplomates et tout le reste – et liée à certaines préconditions spirituelles qui caractérisent une situation partagée, et donc codéterminée »; plus loin, il ne trouve rien de mieux que ces images : « Ce fut comme

²² Ici, le "modernisme" signifie la coexistence dans un même esprit de "toutes les races de l'opinion."

²³ Ces motifs n'ont pas échappé à Roger Martin du Gard, qui fait dire dans un tract par son héros Jacques: "Français ou Allemands, vous êtes des dupes! [...] On savait bien que pas un ouvrier, pas un paysan d'Allemagne, pas un ouvrier, pas un paysan de France, n'aurait donné son sang pour une guerre offensive, pour une conquête de territoires et de marchés! [...] Les meilleurs d'entre vous croient se sacrifier pour le Droit des Peuples. Alors qu'il n'aura jamais été tenu compte, ni des peuples, ni du droit!" (*Les Thibault*, t. v (1922): *L'été 14*).

²⁴ Il est intéressant de noter que dix ans plus tard, Valéry admet que "peut-être quelque observateur assez lointain, considérant notre état de civilisation, songerait-il que la Grande Guerre ne fut qu'une conséquence très funeste, mais directe et inévitable du développement de nos moyens" ("Propos sur le progrès" in RMA, p. 148).

dormir dans un wagon-lit et n'être réveillé que par la collision du train [...]. Quiconque a vu le déclenchement de la guerre dans toute son intensité admettra qu'il avait tout l'air d'une fuite loin de la paix »(PS p.128-9).

Les souvenirs de ces quelques auteurs et leurs témoignages concordants sur l'entrée en guerre démontrent bien qu'on manque de mots pour expliquer le bonheur de l'avant-guerre (reposant de toute évidence sur un mélange collectif/sociétal de sérénité et d'esthétisme), aussi bien que la malédiction qui s'ensuivit.

1.1.2 Le traumatisme

Une chose est sûre : « la brûlante leçon », comme dit Valéry, nous a montré « comment les plus belles choses et les plus antiques, et les plus formidables et les mieux ordonnées sont périssables *par accident*.»²⁵ Effectivement, « la Persépolis spirituelle n'est pas moins ravagée que la Suse matérielle. Tout ne s'est pas perdu, mais tout s'est senti périr. Un frisson extraordinaire a couru la moelle de l'Europe »(p.988-9); la guerre consterne, atterre, démoralise sa génération.²⁶ Désormais, l'idée de mort, de capharnaüm prévaut sur les autres, l'art se fait lugubre et exubérant, la réflexion véhémement et obsédée.

La guerre est aussi ce qui a poussé le jeune Drieu La Rochelle à nous faire part de son 'retour du soldat', dans sa *Mesure de la France* d'abord, puis dans deux essais qui, avec elle, composent clairement un tout : *Le jeune Européen* et *Genève ou Moscou*.²⁷ Il a combattu pour sa patrie, et perçu de près ses faiblesses, sa faillite, son 'suicide de masse', la vastitude des dégâts et le désordre qui s'ensuivit²⁸ ... Car personne n'a vaincu, tous ont perdu, tout est perdu :

²⁵ Cette expression est à comparer avec une sentence qui semble la contredire légèrement: "Le résultat immédiat de la Grande Guerre fut ce qu'il devait être: il [sic] n'a fait qu'accuser et précipiter le mouvement de décadence de l'Europe" (RMA, Avant-propos, p. 24). Si la décadence était en marche depuis longtemps, pourquoi parler d'accident?

²⁶ C'est Benedetto Croce écrivant à Giovanni Gentile, le 11 février 1918: « Per mia parte avrei già intrapresa quella [entre toutes «le storie che sono necessarie»] dell'Italia nella vita europea, se la guerra mi togliesse e strumenti di studio e, peggio, *determinatezza di problemi* »: "j'aurais déjà entrepris l'histoire de l'Italie dans la vie européenne, si la guerre ne m'avait pas ôté mes instruments d'étude, et, pire, tout sujet d'étude."

²⁷ *Mesure de la France*, Grasset 1964 (1922) et *Le jeune Européen; Genève ou Moscou*, Gallimard 1978 (1927-28). Dorénavant MF, JE, GM. Drieu dira ceci de MF: "Il me plaît d'avoir écrit ces lignes en 1922, et d'avoir ainsi prophétisé, assez sciemment, l'effort admirable et fécond d'Aristide Briand" (GM, note p. 213). On est encore loin du fasciste des années trente!

²⁸ Voir la manière poignante dont Daniel Halévy évoque, dans sa préface à MF, la condition faite à la génération de Drieu, décimée au front ou perdue "dans l'après-guerre et le dédale de ses énigmes" (p. 15). Voir aussi chez Martin du Gard la lettre d'Antoine Thibault à son fils adoptif: "Cette génération qui vient et qui est la tienne, je crains qu'elle ne soit aux prises, dans tous les domaines, avec des difficultés terribles et pour longtemps peut-être insurmontables" (*Les Thibault*,

« ce qui est allemand est diminué comme tout ce qui est européen », « ce peuple, comme tous les autres peuples européens, a perdu beaucoup de sa vigueur »(MF p.78,72). Et pour cause; la Grande guerre fut le phénomène le plus meurtrier de l'histoire (et la démographie joue pour beaucoup dans les calculs de Drieu). Il est inutile, sacrilège, de songer à la poursuivre; le monde est en train de se métamorphoser à une vitesse jamais vue. Pourtant, Drieu ne peut se résoudre à comprendre la quasi-défaite de la France; que sa patrie ait dû avoir recours à une aide extérieure en dit long sur la vigueur de la culture française; « nous n'avons pas su vaincre ces gens-là »(p.29). Déchéante agonie de la France, 'phare habituel de la civilisation'... Parallèlement, cependant, au choc de se voir massacrés, toutes nations confondues, une nouvelle conscience s'impose, même dans les esprits les plus patriotes; beaucoup parmi les plus éclairés peuvent faire leurs ces phrases de Drieu : « Cet instinct de conservation [appris pendant la guerre] m'attache à quelque chose de plus en plus général. Il ne s'agit plus de maintenir le Français, ni même l'Européen, mais l'humain [pour] qu'il y ait encore longtemps une expression humaine du monde »(JE p.95). Tant l'humanité s'est sentie mourir, au cours de cette première « guerre moderne (qui n'a de commun que le nom avec la fonction que les hommes ont exercée pendant des cycles de siècles) »(MF p.128) : « le génie moderne a atteint et corrompu la guerre, comme toutes les autres valeurs de la civilisation »(GM p.203). Valéry (que Drieu par ailleurs admirait) en donne une description schématique, mais fort juste au fond : « Une guerre moderne veut une disposition préalable de toutes les ressources d'un peuple à son intention, et consiste dans la dissipation concurrente de toutes les réserves matérielles des nations adversaires. À ce point de vue, l'évolution d'un conflit peut se représenter par la succession des équilibres d'une balance, dont les charges se modifient, rapportés à la marche d'une horloge »(RMA p.260,149). Ainsi, « comprenons bien la nature, le sombre génie de cette guerre. On la déclare essentiellement moderne. Moderne, certes, elle l'est par ses procédés; on ajoute qu'elle l'est de ses ressorts internes, par ses causes. Les historiens systématiques n'auront pas de peine à montrer qu'elle a été le résultat inévitable des rivalités économiques; elle est sortie de ce qu'il y a de plus moderne dans le monde matériel : de l'usine, du dock, du steamer; elle en est sortie comme la fumée des grandes cheminées ».²⁹

Épilogue). Sur le thème du fossé franco-allemand en particulier, voir la parabole du soldat amnésique Forestier dans l'excellent *Siegfried et le Limousin* (1922) de Jean Giraudoux.

²⁹ J.Romains, in *Problèmes d'aujourd'hui*, Kra 1931, p. 25. Dorénavant PA.

Beaucoup sont donc persuadés que l'Europe (la civilisation) ne pourra plus se permettre de conflits armés; la lutte coûte trop de vies et trop de richesses; personne de sensé en Europe ne repensera à une telle folie. Aussi, la compétition devra se faire par d'autres moyens, ou par les puissances suffisamment peuplées... Toujours est-il que ce gigantesque gâchis que fut la guerre laissa à tous un arrière-goût de fin du monde; de fait, les analyses reflètent dorénavant, même pour les militants les plus chauds d'un renouveau européen, un pessimisme jamais vu. « Je souffre d'être l'homme d'aujourd'hui, l'homme qui s'oublie, l'homme qui va se noyer et qui se crispe.

Je suis désespéré, moi l'Européen, j'aime encore tout ce qui fut et qui s'en va »(JE p.60). Toutes les réflexions de Drieu sont, comme les tableaux de Dix ou de Grosz, ombragées par nombre de référence macabres : « Il n'y a pas à essayer de sauver le système des valeurs connues et appréciées par les hommes jusqu'à ce jour. On ne conserve pas ce qui est mort. On ne peut recruter la jeunesse pour une entreprise de pompes funèbres »(GM p.304). Est-il à ce moment révolutionnaire? Pas exactement, car il recommande à l'avenir la plus grande prudence en politique, conclut provisoirement que le danger, c'est désormais de « s'écarter du centre conventionnel des choses [est-ce à dire la culture?], marcher vers les confins, explorer la mort »(MF p.115).

Bref, comme on pouvait s'en douter, la population européenne ne pourra « s'enfuir, comme en se remettant d'une ivresse, alors que des millions de personnes ont perdu leur prochain ou leur existence. Cela doit causer une déchirure dans le peuple, la déchirure d'expériences réprimées [unterdrückten Erlebnisse], qui se vengent en hystéries ».³⁰ Aux *Debout les morts!* barrésiens des premiers assauts, succède un requiem de regrets et sanglots, un traumatisme qui éclate en premier lieu dans la peinture, où Otto Dix et les expressionnistes³¹ et tant d'autres peignent la guerre et leurs cauchemars – alors qu'on n'entend plus parler (malheureusement pour l'Art) des futuristes, dont la doctrine de 'violence' est passée de mode... Le philosophe-critique social français Alain a voulu vivre la guerre en simple troufion, et en relate sévèrement les absurdités dans *Mars ou la guerre jugée*; Céline en fait le sujet de ses romans les plus noirs et les plus célèbres, tel *Voyage au bout de la nuit*. De l'autre côté du Rhin, *À l'Ouest rien de nouveau* de E.M. Remarque, récit tragique de simple soldat, est un

³⁰ R.Musil, *Tagebücher* (1919-21), Rowohlt 1976, p. 543.

succès. Sans parler de Barbusse, Rolland, Romains, Dorgelès... La majorité absolue se décide, comme Denis de Rougemont, pour l'anathème: « La guerre actuelle n'est [même] pas une éducation de la violence physique, c'est une machine à tuer chimiquement, et à grande distance, c'est un massacre mécanique, un point c'est tout.»³² Pour conclure ce survol, citons Jean Norton-Cru, qui considérant rétrospectivement l'ensemble des témoignages, formule à merveille notre pensée en affirmant qu'« aujourd'hui, il n'y a plus d'excuse pour ne pas comprendre, car la vérité sur l'attitude de l'homme envers la guerre, quand il la fait, a été exprimée non plus en *mots* [célèbres], mais en volumes entiers, par au moins 250 témoins, intellectuels de diverses professions et de toutes les opinions politiques, sociales et religieuses [..]. Ce que nous voyons, ce que nous vivons *est*; ce qui contredit notre expérience n'est pas, cela vint-il du généralissime, des mémoires de Napoléon, des principes de l'École de Guerre, de l'avis unanime de tous les historiens militaires ». ³³ On peut donc affirmer que, pour ce qui est de la publicité (négative) faite à la guerre (donc de l'idée que nous autres en avons), nos intellectuels furent aux premières lignes et comptent par là parmi les principaux 'bénéfacteurs': ce sont eux qui ramenèrent la guerre du piédestal mythologique au rang de fléau.

Si de l'avis général, la Guerre fut « inutile et mauvaise »(Romains), il y a cependant, comme pour toute autre chose, au moins deux manières de voir la guerre, même après la boucherie de 14-18. Un écrivain fort particulier, Ernst Jünger, qui lui aussi vécut la guerre en tant que combattant, publie au début des années 30 une série d'essais qui se donnent pour but de théoriser la guerre nouvelle. Non seulement justifient-ils d'ailleurs celle-ci comme une pratique saine de l'humanité, mais tentent en outre de la lier intrinsèquement à l'évolution de la société. Cela donne la *Mobilisation totale*, puis *le Travailleur* et *Sur la douleur*. Examiner ces ouvrages déborderait notre propos, pour la même raison que par exemple, un manifeste socialiste révolutionnaire; vu cependant l'importance historique des thèses qu'on a voulu y trouver, mentionnons sommairement la teneur de leur contenu.

Jünger voit dans la guerre, mais aussi dans la multitude des mouvements de masse qui constituent la politique du début du siècle, les manifestations de l'émergence d'un nouveau « type », d'une nouvelle « figure », la *Gestalt* du travailleur. Ce travailleur, loin d'être

³¹ Un expressionniste en vue se serait écrié en août 1914: "Notre heure est venue!" (cité par Th. Mann in BU, p. 213).

³² *Journal d'Allemagne* (1935), in *Journal d'une époque*, Gallimard 1968, p. 310. Dorénavant JÉ.

simplement un ouvrier, un prolétaire, porte en lui – lorsque réuni, organisé et allié à la technique (entendre : « mobilisation du monde par la Figure du Travailleur »³⁴) –, un potentiel jamais vu jusqu'alors. Il contient donc un pouvoir de « domination » sur lui-même, sur son devenir, et par conséquent, sur les peuples voisins qui ne sont pas organisés en ce Tout populaire, organique, et d'avant-garde, ce qui « entraîne nécessairement des solutions d'une ampleur planétaire et impérialiste. »³⁵

C'est de ses propres dires la guerre qui a conduit Jünger à prendre conscience de la force redoutable qui naît de l'union de l'homme et de la machine; et, derrière cette conception, perce évidemment une puissante volonté de réforme politique. Son apport n'est pas qu'un manifeste de politique réactionnaire : il est caractéristique d'une foule de transformations qui agitent l'Europe. La vision organiciste du peuple tel qu'il la formule exprime tout d'abord la recherche d'une efficacité et d'une puissance optimale, inspirée de la même « *mécanisation du monde* » qu'encensait le libéral W.Rathenau: elle ne peuvent avoir lieu sans l'abolition de ce qui reste des hiérarchies féodales de l'Ancien régime, devenues inadéquates. Deuxièmement, la reconnaissance (tout autant que la promotion) du rôle de la machine dans l'évolution future de l'homme; enfin, la recherche d'une *économisation* optimale des forces humaines/sociales. Et cette économisation, fondée sur la distribution scientifique et instantanées des ressources et des tâches, ne doit être vue, à notre avis, que comme le pendant politique de l'industrialisation-consommation galopante du nouveau siècle. Une réponse, en quelque sorte, aux aléas du monde environnant, aux aléas du progrès :

« Considérons le monde tel qu'il est sorti de la catastrophe : quelle unité dans l'action, quelle rigueur dans la logique de l'histoire! À vrai dire, le succès ne serait pas plus franc si l'on avait rassemblé en un point toutes les formations intellectuelles et toutes les réalisations matérielles qui débordèrent le XIX^e siècle et parvinrent jusqu'à nous, pour les anéantir avec toute la puissance de feu actuellement disponible.

Le vieux carillon du Kremlin joue désormais l'Internationale; à Constantinople, les écoliers n'apprennent plus à déchiffrer l'ancienne écriture du Coran, mais les caractères latins; à Naples et à Palerme, des policiers fascistes règlent le tumulte de la vie méditerranéenne selon les principes d'un moderne code de la route. Dans les pays les plus éloignés, et presque encore légendaires, on inaugure les édifices qui abriteront des parlements. Sans discontinuer, l'abstraction et donc la cruauté s'accroissent dans tous les rapports humains. Au patriotisme se substitue un nationalisme nouveau, qui s'impose avec force, grâce à des notions cette fois présentes à la conscience des gens. Le fascisme, le

³³ J. NORTON-CRU, "Révélations de la guerre", *Du témoignage*, Gallimard 1930 (cité dans *Littérature XX^e siècle*, Magnard 1985, p. 37).

³⁴ *Le travailleur*, Bourgeois 1989 (1933), p. 203.

³⁵ *Ib.*, p. 259.

bolchévisme, l'américanisme, le sionisme, les mouvements d'émancipation des peuples de couleurs sont autant de bonds en avant du progrès qui jusque là eussent été tenus pour impensables » (MT p.136-7).

Pour certains donc, la guerre fait encore partie intégrante de l'histoire, plus puissante que jamais; la société doit s'y préparer corps et âme. Au contraire de tous les pacifismes, le même Ernst Jünger, dans un essai *Sur la douleur*, déplore chez ses contemporains européens l'illusion que cette sensation vitale (c'est-à-dire la souffrance par le combat) soit désormais périmée par le confort et le bien-être, et ravalée au rang des choses mauvaises et à éviter comme la peste, alors qu'elle était pendant longtemps la composante la plus noble de la vie... Dans tous les cas, pour quiconque sait prendre un tant soit peu de recul, « La dernière guerre a été féconde en révélations. On a vu les plus riches et les plus hautaines nations du globe réduites à une sorte de mendicité, appelant les plus faibles à l'aide, sollicitant des bras, du pain, des secours de toute nature, incapables de soutenir, à soi seules, la suprême partie où leur puissance même les avait engagées. Bien des yeux se sont ouverts, bien des réflexions et des comparaisons se sont instituées »(RMA p.155).

Cette Europe qui a vu la mort, comment saisit-elle, encore tout commotionnée, ce qui l'entoure? Y distingue-t-elle encore et toujours la mort?

1.2 Géostratégie et géopolitique

Si l'on ne peut guère dire que les intellectuels aient été prolixes dans leur perception des impacts (potentiels ou avérés) de la technologie (militaire ou non) sur le monde, même lors que la guerre aurait dû les déciller, on voit apparaître en revanche quantité de considérations d'un autre domaine : celui que de nos jours nous appelons géostratégie. Or, sachant que guerre et stratégie sont indissociables, on peut raisonnablement penser que la Première guerre répandit les préoccupations des chefs d'état-major, sinon dans le peuple, du moins dans la population intellectuelle. Selon l'excellente formulation (déjà citée) d'Emmanuel Berl, l'Europe étant « seule maîtresse de sa destinée » et « n'ayant à craindre que lui-même, l'Occident, pendant cinq siècles, n'a non plus regardé que soi ».³⁶ La situation, de toute évidence, a changé. De part et d'autre du spectre politique, les clercs se mettent à évaluer les chances de leur nation, de leur

³⁶ Dans *Les impostures de l'histoire*, Grasset 1959, p. 37-8.

peuple, de leur gouvernement, à conserver ou améliorer ses avantages militaires et scientifiques; mais aussi, à renforcer ses particularités culturelles. Certains, qui ne s'arrêtent pas aux frontières de leur État, voient la chose d'un oeil plus élevé, et font de toute une civilisation l'objet de leur évaluation. Car « ce n'est point chez nous que se développent les suites les plus importantes de ces grands événements. Ce ne sont pas du tout les peuples qui furent le plus directement mêlés ou opposés dans le conflit qui s'en trouvent aujourd'hui le plus troublés et transformés. Les effets de la guerre s'élargissent hors d'Europe » (RMA p.156)... Nous allons donc à présent examiner les passages où le pragmatisme stratégique, matériel, se mêle aux tâtonnements de la recherche d'une identité européenne.

1.2.1 Ce qui change

« Dans la période de l'après-guerre, on commence à dire que l'Europe ne commande plus dans le monde »³⁷: voilà ce qui change. S'il y a stratégie, c'est qu'on se trouve des adversaires; aussi, c'est en rapport aux menaces à la suprématie du vieil Occident, que se structurera ce chapitre.

Soudain, on découvre une existence *autonome* à des parties du monde qui n'avaient été considérées pendant des siècles que comme des dépendances, des chasses gardées ou des curiosités; on se met à les évaluer, à soupeser leurs chances, leurs progrès : c'est en quelque sorte la naissance de la *géopolitique globale*.

Il est à remarquer, comme le fait Valéry, que le monde présente désormais une caractéristique nouvelle et pénible, qu'il qualifie de « **fait dominant de notre siècle** »³⁸ : « Toute la terre habitable a été de nos jours reconnue, relevée, partagée, entre des nations. L'ère des terrains vagues, des territoire libres, des lieux qui ne sont à personne, donc l'ère de libre expansion est close [..]. *Le temps du monde fini commence* [..]. Nous devons désormais rapporter tous les phénomènes politiques à cette condition universelle récente; chacun d'eux représentant une obéissance ou une résistance aux effets de ce bornage définitif et de cette [inter]dépendance de plus en plus étroite des agissements humains»(RMA p.19-20).

Autrement dit, les icebergs prisonniers s'entrechoquent, jouent des coudes; dans l'enclos terrestre, l'isolement n'existe plus, les vibrations se répercutent maintenant avec une force

³⁷ Dixit J.Ortega y Gasset, in *La révolte des masses*, Stock 1961 (1927), p. 182. Dorénavant RM.

accrue. Drieu le voit aussi : « La planète n'est plus qu'un seul champ politique où la même partie engage tous les intérêts humains »(MF p.65). En face de ce qui est, il ne reste qu'à faire l'inventaire, et s'équiper.

Évidemment, on ne pouvait se fier, à l'époque, aux statistiques, compilations et enquêtes 'objectives' qui régissent de nos jours l'opinion publique.³⁹ La quantification des données et de l'expérience, la comparaison rigoureuse d'indices standardisés est une invention récente, de même que les 'envoyés spéciaux' qui vous narrent instantanément les progrès des événements aux quatre coins du monde; cependant, plusieurs facteurs forcèrent une reconsidération des relations planétaires, et imposèrent peu à peu l'actualité à l'esprit des hommes modernes – ne serait-ce que la radio et les transports aériens...

Dans tous les cas, la liaison était désormais faite entre *européanité* et *continentalité*, entre le destin de la civilisation et celui de son continent; on lui attribua alors, quoique avec répugnance, des frontières 'naturelles', car on commençait d'assez bien voir en quoi elle se distanciat *malgré elle* du reste du monde. L'alternative est évidente : « L'Europe, se demande Valéry, deviendra-t-elle ce qu'elle est en réalité, c'est-à-dire : un petit cap du continent asiatique?

Ou l'Europe restera-t-elle ce qu'elle paraît, c'est-à-dire : la partie précieuse de l'univers terrestre, la perle de la sphère, le cerveau d'un vaste corps »(CE p.995)?

C'est dans une série d'«essais quasi politiques» (1919-1941) regroupés dans les *Variétés*, et dont l'incipit est cette sentence fameuse⁴⁰: « Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles »(p.988), que Paul Valéry se révèle, à travers une certaine conception du devoir de l'intellect, un des plus profonds défenseurs de 'l'esprit européen' (que nous aurons plus loin l'occasion de cerner). Quoique d'une tradition qui répugne aux considérations basement pratiques, il lui faut bien, à certains moments, justifier son emploi du mot Europe, le circonscrire, le glorifier; et c'est alors qu'il nous livre son

³⁸ Dans G. HANOTAUX et P. Valéry, *À propos de l'histoire*, Société des écrivains amis des livres [sic] 1933 (1932), p. 23.

³⁹ Du type *World Bank Report* ou *Bulletin de l'OCDE*, etc...

Ajoutons que les intellectuels se rendent compte, pour la plupart, de la différence qui existe entre préjugés (sur lesquels Thomas Mann, par exemple, fonde l'essentiel de son argumentation) – et opinions fondées sur des données. Ainsi, il n'est pas rare de rencontrer dans leurs textes des tableaux, des chiffres, qu'ils exhibent avec quelque émerveillement, comme de nouvelles preuves de leurs pressentiments ou le dernier recours pour voir clair (*cf* les journaux de Musil, les essais de Drieu, les théories d'Ortega et les calculs de Rathenau, et RMA, p. 108...).

⁴⁰ Et dont Valéry n'est pas peu fier, puisqu'il la citera régulièrement tout au long de sa vie.

observation des forces physiques du monde moderne, et de ce qui y nuit ou avantage son camp – ce que nous abordons à présent.

Répétons l'alternative cruciale, effrayante, que l'Europe doit affronter – la réduction à un simple lieu géographique, que la population n'honore plus par sa précellence, ou bien la perpétuation du rayonnement planétaire de sa civilisation. Car Valéry s'imagine de manière fort schématique – fort mécanique – les mécanismes de l'excellence humaine : la Terre se divise en territoires plus ou moins riches en ressources physiques et naturelles, auxquels correspond une certaine population; à elle de faire jouer les éléments en sa faveur. Mais comme on le constate, l'Europe n'est particulièrement dotée ni en minerais, ni en densité démographique, ni en étendue. Ce dont elle dispose éminemment, c'est d'une sagesse ancestrale, de son actif, de son savoir et son savoir-faire – de son *esprit*, comme nous dirons plus loin. Cet esprit, en tout cas, l'a portée à la réalisation d'une culture/science extraordinairement poussée, la *recherche du savoir*. Le problème qui surgit, accablant et insoluble, réside dans le fait que ce dernier a perdu tout récemment son caractère de « valeur de consommation » et

« devient une valeur d'échange. L'utilité du savoir fait du savoir une *denrée*, qui est désirable non plus par quelques amateurs très distingués, mais par Tout le Monde [...]. Elle deviendra chose du Commerce, chose enfin qui s'imite et se reproduit un peu partout.

[La politique européenne *locale*, dominant et rendant absurde la politique européenne *universalisée*, a conduit les Européens concurrents à exporter les procédés et les engins qui faisaient de l'Europe la souveraine du monde. Les Européens se sont disputés le profit de déniaiser, d'instruire et d'armer des populations immenses, immobilisées dans leurs traditions, et qui ne demandaient qu'à demeurer dans leur état.]⁴¹

Résultat : l'inégalité qui existait entre les régions du monde au point de vue des arts mécaniques, des sciences appliquées, des moyens scientifiques de la guerre ou de la paix – inégalité sur laquelle se fondait la prédominance européenne, – tend à disparaître graduellement.

Donc, *la classification des régions habitables du monde tend à devenir telle que la grandeur matérielle brute, les éléments de statistique, les nombres, – population, superficie, matières premières, – déterminent enfin exclusivement ce classement des compartiments du globe* »(p.998).⁴²

Ces lignes sont fondamentales pour comprendre le XX^e siècle. Si, assez étonnamment, Valéry ne mentionne pas le caractère platonique (ou ésotérique, ou encore *martyrisant*)⁴³ qui fut celui de la science pendant des siècles, c'est bien parce qu'il nous décrit, ici, le problème de la modernité – notion et phénomène sur lesquels nous reviendrons. On remarque par ailleurs la

⁴¹ Ce paragraphe, inséré ici pour sa pertinence au sujet du présent argument, est tiré des RMA, p. 22.

⁴² Rapprocher cette description du monde moderne de celle de la guerre moderne citée plus haut.

permanence de l'idée d'« inégalités » entre les contrées... Comment s'étonner, aussi, de la diffusion, de la vente, de l'investissement, de la commercialisation de ses pouvoirs, étant donné que l'Europe s'est toujours acharnée à « Agir à distance; faire de l'or; transmuter les métaux; vaincre la mort; prédire l'avenir; se déplacer dans des milieux interdits à notre espèce; parler, voir, entendre, d'un bout du monde à l'autre; aller visiter les astres; réaliser le mouvement perpétuel, que sais-je »(p.1003)?

Toujours est-il que ce savoir, son savoir, sa technique, l'Europe l'a éparpillée, consciemment, inconsciemment, à bon escient, à mauvais escient, bon gré, mal gré, pour de l'argent ou gracieusement; et « la balance » se met à pencher de tous côtés...

« Nous avons étourdiment rendu les forces proportionnelles aux masses ! »(p.998) Lourde erreur en effet, car sur le plan des masses, l'Europe ne pèse pas lourd...

1.2.2 Ennemis et alliés

Mais de quels côtés précisément penche la balance? – se demandent les intellectuels les plus 'ouverts sur le monde', les plus *informés* dirait-on aujourd'hui. Un de ceux-ci est sans aucun doute le jeune Drieu La Rochelle, profondément troublé par ce qu'il a vu, ce qu'il ressent, au sortir de l'orage. Il se préoccupe alors de sa patrie, qu'il a vue se décimer pour sauvegarder son existence. Il se préoccupe alors de culture française, puis de géopolitique mondiale. « Obsédé par l'idée de décadence. Peintre de la décadence. Équarisseur des idées mortes », ⁴⁴ il tente de faire les comptes : en 1922 paraît sa *Mesure de la France*, qui « inaugurerait sa méthode d'écrivain politique [ou *intellectuel*], méthode qui, pendant vingt ans, déroutera tant de critiques : la froide analyse du monde et la confiance sur lui-même, la sociologie et l'aveu, "l'expérience directe du tempérament" et "l'observation quotidienne" de l'époque.» ⁴⁵

« Notre planète, resserrée déjà par les rails, les ondes aériennes, se contracte encore par l'effet de cette angoisse unique [la peur du vide]. C'est ici que les Patries sont confrontées » (MF p.98). Mais, sur cette planète toute conquise, soudain étriquée, Drieu s'est tôt rendu compte que le sort de sa patrie chérie était plus qu'étroitement lié à celui de (certains) pays

⁴³ Qu'on pense à Archimède, – Galilée, – Bruno... La consommation ne se généralise que bien récemment. L'accent que met Valéry sur la science pour fins de consommation et sa soudaine réification/instrumentalisation fait penser à la différenciation wébérienne entre le catholicisme, contemplateur et somptueux, et son rejeton nordique, économe, énergique.

⁴⁴ Décrit par E.Berl, in *Mort de la pensée bourgeoise*, Laffont 1929, p. 127. Dorénavant MPB, entre parenthèses.

environnants, à une certaine conception de l'Europe, qui doit faire face en ces temps sombres à une redistribution de la puissance dans le monde, à laquelle la guerre fut loin d'être étrangère : « on remarquera plus tard que c'est aux alentours de la première (j'ai tout de même envie de rayer ce mot, où il y a une audace macabre et désespérée)⁴⁶ guerre mondiale que ces gros corps se sont détachés sur la planète et qu'autour d'eux tout s'est rapetissé ou effacé »(p.65).

Conformément aux nouveaux indicateurs de puissance, Drieu fait rapidement les comptes : « J'essaie de situer la France au milieu de notre petit monde planétaire, voici que de nouveau les nombres apparaissent,⁴⁷ se multiplient, composent un texte où il faut que je déchiffre le sort des miens, l'avenir de ce qui m'est cher : un certain idéal européen où il entre selon le vœu de la nature beaucoup de la pensée de ma patrie, et tout ce qui est vivant, j'espère, dans les autres patries [..].

Chine : 430 millions; Empire britannique : 450 millions;⁴⁸ Russies : 150 millions; États-Unis : 110 millions »(MF p.64).

Plus avant dans l'ouvrage, il attribue la faillite française au fait que « nos pères n'ont pas voulu faire des petits comme ces absurdes Allemands »(p.25). Il faut savoir que pour lui, la nouvelle *puissance par le nombre* est l'apanage des incivilisés. La civilisation – la France – suit d'« antiques lois modératrices »; mais Drieu croit-il vraiment « que nous nous sommes arrêtés par sagesse sur la voie d'une folle concurrence : on ne peut pas multiplier l'Européen comme l'Oriental. Nous ne sommes pas des coolies. On ne peut pas produire indéfiniment des ouvriers et des soldats »(p.85). Ces phrases sont fortes, et en disent long sur l'autodistinction de l'Occidental : nous y repenserons en temps et lieu.

Du point de vue démographique, c'est donc l'Extrême-Orient qui est promis à un bel avenir de prépondérance; pour Valéry, « il n'y a point de doute que nous verrons revenir des antipodes les conséquences d'un ébranlement qui s'est communiqué à la masse énorme de l'Orient »(RMA p.156). Pour Drieu cependant, « selon la conception européenne qui l'emporte

⁴⁵ P. ANDREU, in MF, Introduction, p. 9.

⁴⁶ Curieusement, l'emploi de l'expression "première guerre mondiale" semble s'être généralisé avant que survienne la deuxième. Lors de sa Réponse au remerciement du M^d Pétain, à l'Académie française, Valéry parle du "coup toujours imminent de cette fameuse *Prochaine Guerre*, qui doit être le Jugement dernier des Puissances et le règlement définitif des querelles historiques et des antagonismes d'intérêt."

⁴⁷ Rapporther à l'observation de Valéry sur "un monde où les grandeurs mesurables dominent de plus en plus, où les choses vagues font de plus en plus sentir leur vague" (PE, p. 1033).

⁴⁸ L'Empire britannique ne serait-il pas tout à fait européen? On y reviendra plus loin.

partout sur la planète humaine, en appliquant le critère de la force, de la puissance effective, on doit éliminer de ce premier rang des masses entières [le gros de l'Asie, l'Afrique...] qui ne sont que des fictions [...]. Ces civilisations étaient déjà en décadence avant le contact avec l'Europe [...]. Ce n'est pas sans de terribles pertes physiques ou morales, sans d'affreux troubles intellectuels, qu'ils s'adaptèrent par des moyens précaires et artificiels aux méthodes qui leur paraissaient être le propre du génie européen »(p.66). On parlait alors d'*européanisation*; en nos temps d'autoflagellation économique et de cocacolonisation, on ne peut que rester songeur en lisant cette question du 'jeune Européen' : « Sera-ce autre chose que la formidable émeute d'une humanité qui a perdu le sens de sa destinée, qui est déviée irrémédiablement par l'exemple européen, et qui veut se débarrasser de ses oppresseurs [id-est les colonisateurs] pour ne rien faire d'autre que d'accomplir soi-même dans les pires conditions ce compromis entre l'idéal de l'Orient et celui de l'Occident qu'elle reproche à l'Europe de manigancer hypocritement ou d'imposer par violence égoïste? »(p.67-8).⁴⁹

De la Russie maintenant soviétique, « en 1918, on a pu croire [qu'elle] était l'appelée » (p.98). Car il ne faut pas omettre l'immense et redoutable impression que devait causer le pays de la révolution léninienne : à l'Est des États-tampons slaves, qui ne sont là que pour « empêcher que l'Allemagne, qui par le meilleur de sa culture est occidentale, cesse d'être européenne et cède à la monstrueuse et passagère tentation de devenir orientale »(p.77), se dresse dès 1917 le 'gros ours mal léché', la « neue Welt »(Zweig) socialiste. Pour Drieu cependant, États-Unis comme URSS ne sont que deux symptômes du même mal qu'on pourrait appeler 'l'économisation du monde' (dans le sens de 'déspiritualisation', 'mercantilisme'). « Le communisme est un vieux mot qui n'a plus de raison d'être qu'en Europe, il correspond au retard de l'évolution capitaliste dans cette région »(GM p.308)!⁵⁰ Ortega y Gasset est d'un avis semblable : « le contenu du crédo communiste russe n'intéresse, n'attire, ne dessine aucun avenir désirable pour les Européens »(RM p.241). Il n'a marché en Russie que de la manière dont les pays du Tiers-monde adoptent aujourd'hui nos vieux vêtements : le communisme est par essence une imagination typiquement européenne, quoique erronée; et ce n'est que parce

⁴⁹ Sur la mondialisation – qui commença avec l'européanisation –, considérer cette assertion que Malraux met à la bouche de Wang-Loh, un Chinois europhobe: "L'Europe croit avoir séduit tous ces jeunes gens qui ont pris ses vêtements. Ils la haïssent" (*La tentation de l'Occident*, Grasset 1926, p. 179; dorénavant TO).

⁵⁰ Voir aussi RM, p. 308.

que la Russie manquait justement de bourgeois qu'il a pu s'y imposer (p.190-1). Cela est exactement l'opinion de Carl Schmitt, qui, dans *Le temps des neutralisations et dépolitisations*,⁵¹ affirme que « les Russes ont pris au mot le XIX^e siècle européen, l'ont reconnu dans son essence [in seinem Kern erkannt] et tiré les conséquences ultimes de ses prémisses culturelles », d'où est né cet État hypertrophié reposant sur l'« antireligion de la technicité ». On semble donc en général reconnaître – et l'histoire, au long terme, le confirmera – qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter, en priorité, de la menace soviétique (en tant qu'« enfant du même lit »).

En revanche, l'Europe, pour la première fois, est victime d'une tendance qu'elle a sans doute indirectement générée, mais dont le foyer, la tête et les armes, ont émigré en Amérique. Cela ne serait pas effrayant outre mesure si cette tendance socio-économique, cet *esprit*, ne signifiait que « tout est foutu. Tout? Tout un monde, toutes les vieilles civilisations, – celles d'Europe, en même temps que celles d'Asie »(GM p.304).

Car « les États-Unis sont là debout avec leur stature gigantesque, incertains. Le jour approche où ils vont s'interroger sur leur destinée. La Terre semble les favoriser et leur jeter à pleines mains tout ce qu'elle peut donner à l'homme [..]; pour le moment je vois seulement ceci : l'Amérique s'est levée et toute l'échelle des grandeurs politiques est à refaire »(MF p.73). À la différence de Valéry, qui plaçait bon espoir dans « l'Amérique, projection de l'esprit européen » pour perpétuer la mission européenne,⁵² Drieu n'a de cesse de les dénigrer. En effet, « les Européens d'Amérique [n']ont [qu'] accompli physiquement l'expérience que les Européens d'Europe poursuivent intellectuellement »(GM p.261). Il n'en reste pas moins que ce ne sont « que les pires Européens qui ont changé de continent pour jouer plus à leur aise leur jeu de brutes captées par l'abstrait. Les Européens les envient et ne cherchent qu'à leur ressembler »(JE p.34).⁵³ Malgré la confusion que peut entraîner le terme 'abstrait',⁵⁴ c'est une

⁵¹ "Der Zeitalter der Neutralisierungen und Entpolitisierungen", in *Der Begriff des Politischen*, Dunker & Humblot 1963, p. 80. Dorénavant ZNE et BP.

⁵² À ce sujet, voir le livre de ROULIN, Pierre, *Valéry témoin et juge du monde moderne*, La Baconnière 1964, p. 161 sq, ainsi que RMA, p. 99 sq.

⁵³ Il fallait être assez clairvoyant, dans les années 20, pour voir dans le fameux *américanisme* plus qu'une mode passagère, comme il y avait eu la vogue des chinoïseries. Sur cet américanisme, voir ce qu'en dit H.Broch (*op. cit.*, p. 45): [Le fait d'inclure le mensonge dans la pratique du pouvoir et d'accepter que l'esprit puisse être manipulé] "a trouvé, dans ce qu'on appelle américanisme, sa mise à jour brute et commerciale"; plus loin: "Qu'est-ce que l'homme spirituel a à voir avec l'homme de la brutalité inconsidérée, porté par un instinct primitif de satisfaction qu'il qualifie volontiers d'américanisme?"

⁵⁴ S'agit-il de l'emprise des nombres? Se rappeler l'équation que tirait Jünger entre abstraction et cruauté.

redoutable assise dans le concret, dans les suprêmes lois matérielles⁵⁵ qui leur donne cette assurance de victoire inéluctable, que Drieu leur jalouse – et leur accorde absolument.

Il faut donc se rendre à l'évidence : « nous ne sommes plus une puissance mondiale de premier plan. D'abord parce que le monde est occupé par les Anglo-Saxons, ensuite parce que nous sommes Européens et que l'Europe n'est plus le seul continent vivant »(MF p.84).⁵⁶

Au sujet de l'américanisme, un des rares qui y voient une illusion, non un fait réel ou un danger, est le sociologue espagnol Ortega y Gasset; plus précisément, il veut détromper le lecteur sur la véritable signification de la prospérité, de l'attrait, de l'*'American way of life,'* dont l'Européen se fait selon lui une idée fausse – qu'elle soit surenthousiaste, ou, au contraire, américanophobe. La relation que l'Europe entretient avec le mode de vie et de pensée américain est d'une autre nature qu'une succession historique (« l'Amérique c'est l'avenir ») ou qu'un antagonisme (« l'Amérique c'est le mal »). Car la vision simpliste des choses imagine que l'Amérique prouve, de par sa croissance démographique spectaculaire, la robustesse de son « niveau vital ». ⁵⁷ Mais cette impression est on ne peut plus fausse; considérons « une donnée statistique » : « de 1800 à 1914 [la population de l'Europe] s'élève de 180 à 460 millions! » – miracle du XIX^e siècle et de la démocratie libérale (RM p.158). Cette indication nous démontre clairement combien l'admiration avec laquelle on soulignait la croissance démographique des pays nouveaux – celle des États-Unis en particulier – manquait de fondement. Pour preuve, « cette croissance nous émerveille lorsqu'elle atteint en un siècle 100 millions d'habitants; or, la prolifique croissance de l'Europe est autrement plus étonnante. Le trait qui pourrait sembler le plus évidemment caractéristique de l'Amérique – la rapidité de l'accroissement de sa population – ne lui est même pas particulier : pendant tout le siècle dernier, la population de l'Europe a augmenté beaucoup plus [en termes absolus] que celle de l'Amérique. L'Amérique s'est faite du trop-plein de l'Europe »(p.92-3). L'Amérique, loin d'être l'avenir, figure en réalité « un passé lointain, puisqu'elle [est] une façon de primitivisme [c'est-à-dire d'inculture]».

⁵⁵ À rapporter à la nouvelle proportionnalité des masses et de la force que décelait Valéry.

⁵⁶ En 1928 déjà, la perspicacité de Schmitt lui faisait remarquer (dans un article intitulé "Société des Nations et Europe") la prépondérance effective des États-Unis d'Amérique, et surtout son opposition concurrentielle aux intérêts du vieux continent: "par pays européen, il faut entendre pays non américain."

⁵⁷ Il faut savoir qu'une nation, un peuple, une culture, selon Ortega, peuvent s'évaluer selon le critère de leur *niveau vital*, ou *tonus*, c'est-à-dire une combinaison (assez floue, disons-le) de dynamisme démographique, d'abondance matérielle, de création artistique, de sens historique et de sophistication sociopolitique.

Ortega se refuse de même à envisager une possible invasion du mode de vie yanqui;⁵⁸ au contraire, l'Europe démontrerait un certain avantage. L'apparition, chez elle, des masses, qui obtiennent un niveau de vie autrefois réservé aux « minorités d'élite », en plus du pouvoir politique – choses qu'elles avaient toujours eues, par définition pourrait-on dire, en Amérique –, ne sont pas un fait de l'américanisation. « L'Europe ne s'est pas américanisée, elle n'a même pas subi une très grande influence de l'Amérique [..]. Le triomphe des masses et la magnifique élévation du niveau vital qui en est la conséquence, sont survenus en Europe pour des raisons internes, après deux siècles d'éducation progressive des foules et un enrichissement économique parallèle de la société [..]. C'est pourquoi, la situation morale de l'Européen moyen coïncidant avec celle de l'Américain, il est arrivé que, pour la première fois, l'Européen comprend la vie américaine qui, auparavant, demeurait pour lui une énigme et un mystère » (RM p.64). Ainsi, dans sa conception, c'est curieusement le Vieux Continent qui occupe la position de 'disciple' pour ce qui est de l'accommodation des masses, disciple qui est en passe de concurrencer son jeune maître avec les propres armes de ce dernier. « Je dis donc que le tonus vital d'un Italien moyen, d'un Espagnol moyen, d'un Allemand moyen, diffère moins aujourd'hui de celui d'un Yanqui ou d'un Argentin qu'il y a trente ans. C'est un fait que les Américains ne doivent pas oublier » (p.63). Une foi inébranlable en la mission spirituelle et vitale de l'Europe en fait l'un des politologues les plus optimistes; il affirme ainsi, sur la base de considérations géohistoriques (assez douteuses) que « ce serait une bien lourde erreur de croire que si l'Europe disparaissait, les Américains pourraient *perpétuer* la science »(p.130) !

Dans le dernier chapitre de son pamphlet, où il se collette avec le problème de savoir « Qui commande dans le monde », il ne démord pas de sa notion de 'tonus'. Or cette sorte d'énergie vitale, à la base de l'hégémonie européenne, doit impérativement être cultivée sans relâche. Les Européens sont certes en train de s'avachir, de se démoraliser; le mot de décadence est sur toutes les lèvres – mais c'est là le cercle vicieux qui les guette : « Je n'ai pas dit que l'Europe ait cessé de commander, mais plus exactement [qu'elle] commence à notre époque à douter si elle commande ou non, et même, si elle commandera demain. À cet état d'esprit correspond chez les autres peuples de la terre un état d'esprit adéquat : ils doutent s'ils sont commandés aujourd'hui par quelqu'un; eux non plus n'en sont pas sûrs »(p.184-5). En gros,

⁵⁸ Orthographe agréée par le professeur Étienne dans son *Parlez-vous français?*, Gallimard 1973 (1963).

traduirions-nous, ‘tout est dans la tête’ (cette dernière signifiant aussi bien la conscience de soi que l’intelligence et la culture); d’ailleurs, « la seule chose qui apparaisse sans grandes précisions lorsqu’on veut définir l’actuelle décadence de l’Europe, c’est l’ensemble des difficultés économiques devant lesquelles se trouve aujourd’hui chacune des nations européennes »(p.199) – peu de choses pour Ortega. Quant à « l’Amérique[, elle] est, comme toutes les colonies [!], un rajeunissement des races anciennes, et surtout de l’Europe »(p.192). Avec une telle conception de l’évolution, comment s’étonner alors que pour lui, New York et Moscou ne soient rien d’autre « que deux parcelles du commandement européen qui, en se dissociant du reste, ont perdu leur sens »(p.190).⁵⁹ Sur le thème de la géopolitique, on trouve sans doute plus clairvoyant.

Ortega disait que l’Europe consiste essentiellement en la France, l’Allemagne, l’Angleterre (p.188). À part la France, seul le dernier de ces pays-coeurs se mérite le respect de Drieu, malgré tout ce qu’il peut en dire: « Une certaine angoisse anglaise vient doubler mon angoisse française, et ces deux sentiments se fondent dans une grande sollicitude humaine, ou plus strictement européenne [..]. Je m’inquiète de tout ce qui peut ébranler la grandeur britannique puisque je crois à la nécessité de l’Entente sur quoi repose le salut de l’Occident » (MF p.70). France et Angleterre, empires coloniaux, « sont liées par leur affaiblissement simultané »; serait-ce justement dû à ce que ce sont les deux dernières puissances à maintenir, par la force, une emprise – européenne – sur le monde? Toutefois, la situation de l’Empire britannique, quoique elle aussi déliquescence, n’est pas comparable : contrairement à la France, en effet, l’Angleterre est des « deux puissances anglo-saxonnes, celle qui a donné le jour à l’autre », et « pourra passer la main à l’Amérique »(p.69,72). Sur les mauvaises intentions du royaume insulaire, un des plus véhéments est sans doute Thomas Mann, qui dans ses *Considérations apolitiques* avance que ses dirigeants sont des agents « dont les intérêts vitaux s’opposent hostilement au bien-être [Wohlfahrt] de l’Europe. Ce n’est pas une puissance européenne, mais une puissance mondiale, plus exactement asiatique [!], et c’est pour cette raison qu’elle a dû au début de ce siècle détourner de l’Est la poussée conquérante russe pour la

⁵⁹ À mettre en parallèle avec la position de Drieu.

guider vers l'Ouest – contre l'Europe, dont elle [la Russie] fait pourtant spirituellement partie, pour ainsi dire »(BU p.430).⁶⁰

Mais qu'entend-on par 'passer la main', 'trionpher'? Y a-t-il un élément, ni vraiment anglais, ni seulement américain, mais 'anglo-saxon', qui survivra, voire s'imposera, à la modernité? C'est peut-être bien cet élément que nous traitons dans la partie qui suit.

1.3 La nouvelle économie globale

Dans tous les cas, les plus illustres Européens sont sur leurs gardes, ou du moins aux aguets. Leur foyer, leur patrie – dont la définition suivra sous peu dans cet essai – se trouve soudain entourée d'acteurs peu rassurants, voit son terrain de chasse et d'hégémonie tout à coup borné par la finitude de notre planète, et, qui plus est, ne maîtrise plus 'l'allocation mondiale des ressources'. « La crise militaire est peut-être finie, la crise économique est visible dans toute sa force. »⁶¹ En conséquence, l'Europe doit, entre autres, se mettre à compter.

1.3.1 La mentalité

Nous avons jugé bon, sur les 'conseils' mêmes de Drieu, de débiter notre aperçu de l'économie moderne par une analyse de cette fameuse 'invasion des nombres', cette subite et incontournable 'prédominance des chiffres' que remarquent – et dénoncent – nombre d'intellectuels. Lorsque l'on considère d'une vue d'ensemble la littérature et la réflexion antérieures à la Grande guerre, n'est-on pas surpris par l'absence quasi complète de références directe aux contraintes pécuniaires et aux processus de production ? – Alors que ce sont ces contraintes qui motivent, de nos jours, l'immense majorité des discussions politiques et sociales? On a effectivement l'impression que les 'anciens' vivaient (ou plutôt écrivaient) à

⁶⁰ Bien qu'on soit admis à sourire ici, il y a rarement de fumée sans feu. C'est aussi une des raisons (a-posteriori, avouons-nous) pour quoi nous avons laissé l'Angleterre à la périphérie de notre étude. En effet, le simple fait de sentir survivre et prospérer le continent nord-américain, rejeton *de-facto* de sa culture anglophone, libérale et industrielle, dut chez elle atténuer dans une grande mesure les sensations susmentionnées. Il est vrai que les États-Unis ne se sont jamais comportés ni conçus comme une dépendance ou une colonie de l'Angleterre; toutefois, cet empire ne pouvait tout simplement pas ressentir la décadence, la perte de vitesse, la déréliction comme le reste du continent. D'ailleurs, l'Angleterre de l'entre-deux-guerres se montre très réticente à l'égard de tout rapprochement (voir B. VOYENNE, *Histoire de l'idée européenne*, Payot 1964, pp. 172-7). Les dernières années – le thachérisme (capitalisme américanolâtre avoué en politique économique), le blairisme (capitalisme américanolâtre non avoué en politique sociale), et, face à l'Europe, un sempiternel retardement et sapage de l'évolution unificatrice/fédératrice – ne font que justifier ce traitement 'de faveur.'

l'abri de ces 'basses' considérations, ou encore qu'une espèce de pudeur empêchait les auteurs d'en faire mention... Or, nous savons bien que nul (penseur, État, parti) ne peut faire abstraction des conditions matérielles/économiques dans lesquelles il existe; le fait que la littérature européenne passe d'une occultation quasi-totale des *soucis ménagers*, à placer ceux-ci au tout premier plan de la réflexion (où ils sont restés jusqu'à ces jours) doit, à présent, nous occuper.

À l'époque qui nous intéresse, l'économie mondiale, attisée par une industrialisation florissante, a désormais viré au capitalisme presque tel que nous le connaissons de nos jours (bien qu'une bonne partie du monde fût alors encore à l'état de colonies; mais ç'allait être l'affaire d'une génération). Malheureusement, disent certains, ce tournant dans la vie économique de l'espèce humaine n'est pas le propre de l'humanité, mais est en fait un legs, un 'cadeau empoisonné' d'une culture au reste du monde : « cette façon de juger les réalités humaines au poids, à la tonne, d'évaluer la dose d'énergie monnayable [...], c'est l'Angleterre qui l'a inventée et répandue universellement »(MF p.69).⁶²

Nous croyons fermement que économie, quantification, 'chiffres', besoin, technique, capitalisme, ces notions sont liées et que ce lien devient patent au début de notre siècle, la chute des valeurs, la guerre – et la reconstruction – aidant. Avec Valéry, nous croyons que « le monde, qui baptise du nom de progrès sa tendance à une précision fatale, cherche à unir aux bienfaits de la vie les avantages de la mort. Une certaine confusion règne encore, mais encore un peu de temps et tout s'éclaircira ; nous verrons enfin apparaître le miracle d'une société animale, une parfaite et définitive fourmilière »(CE p.994). La métaphore de la mutation en insectes industriels se retrouve chez d'autres, tel Berl qui note que « l'Amérique multiplie ses termitières où risquent de mourir les valeurs d'Occident »(MPB p.76).⁶³ Et la menace ne devient-elle pas vraiment tragique dans la bouche de Drieu: « En dépit de la mitrailleuse de

⁶¹ Dixit Valéry, répétant mot pour mot en 1941 ce qu'il avait perçu dès 1919 (Pl. p. 990 et 1002).

⁶² Au dossier de cette chicane anglo-française typique, mettre l'ouvrage *Les conséquences politiques de la paix* que Jacques Bainville rédige en réaction indignée aux thèses éconocentristes (*Les conséquences économiques de la paix*) de Keynes (cité dans *Politique étrangère*, printemps 1996, p. 203).

⁶³ Pour revenir à l'Orient, mais toujours à propos de cette tendance: pour Rudolf Borchardt, écrivain, poète et essayiste allemand érudit, "ces masses, ces nombres, ces quantités calculables, ces rangées, entassements, répliques à répétition, et même le simple postulat du poids égal des facteurs," ainsi que le "fatalisme," c'est-à-dire ce que nous venons de voir dépeint de plusieurs manières – la quantification, le nihilisme machinal –, constituent une rechute (*Rückfall*) dans l'Asiatique, dont la péninsule européenne s'est avec les âges délivrée – rechute qu'elle doit, nécessairement, éviter (voir "Europa" (av. 1934), in *Gesammelte Werke: Prosa IV*, Klett-Cotta 1996, p. 14; on reviendra sur ce texte quasi anthropologique).

Lénine et de Mussolini, je ne veux pas rentrer dans votre usine américaine, même pas comme homme de rebut, comme poète. Plus de métiers, puisque ce sont vos métiers»(JE p.61)? La machinisation inhérente au monde moderne ne lui a pas échappé non plus; admirons la poésie qui transpire dans sa plainte, sorte de mélodie nostalgique du travailleur aliéné: «Je suis désespéré, moi l'Européen, j'aime encore tout ce qui fut et qui s'en va. J'aime mes mains libres et les outils si fins et si forts qu'elles pouvaient saisir et reposer»(p.60).

Une chose est sûre, c'est que dans le monde entier se répand une façon de mener les affaires, façon de produire, façon de travailler, qui impose inéluctablement une impression d'universalité. Il s'agit, on l'aura compris, du capitalisme industriel des républiques libérales les plus avancées. « Sous prétexte d'un mieux-être auquel on ne songe même plus, l'effort économique s'est exaspéré et perverti. On produit pour produire, on fabrique pour fabriquer sans plus tenir compte de la fin ni des moyens »(MF p.112).

Ortega y Gasset, quoique voyant plus la chose du côté politique (à tel point qu'on se demande parfois s'il a pris note des implications *politiques* de la puissance *économique* ultramarine), acquiesce d'un ton péremptoire que «l'Européen d'aujourd'hui le plus réactionnaire sait [...] que ce que l'Europe a tenté au siècle dernier sous le nom de libéralisme est, tout compte fait, quelque chose d'inéluctable, d'inexorable, et que l'homme occidental est *aujourd'hui* libéral, qu'il le veuille ou non»(RM p.152). Il va jusqu'à affirmer, voyant assez lucidement la tendance mondiale, qu'«être antilibéral ou non libéral, c'est l'attitude de l'homme avant le libéralisme. Et comme celui-ci a déjà triomphé une fois, il répétera indéfiniment sa victoire, ou tout s'anéantira, libéralisme et antilibéralisme dans la ruine de l'Europe. Il existe une chronologie inexorable»(p.142).⁶⁴ C'est cette dernière que semblent redouter Drieu, Valéry ou Berl, qui pourtant vaguement marxisant, suggère que « l'impérialisme américain triomphera sans combat [...], l'embourgeoisement du prolétariat résoudra la lutte des classes »(MPB p.136).

Qu'écrivains et partis prolétariens manifestent bruyamment leur désaccord ne changent rien en définitive au fait que s'opère une radicale *économisation de la pensée* durant l'entre-deux-guerres.⁶⁵ Cette 'économisation de la pensée' pourrait se définir comme un retrait de la pensée humaine vers ses conditions de vie – d'existence, allait-on dire dans certains cercles.

⁶⁴ C'est d'ailleurs ce qui lui fait dire que bolchevisme et fascisme "relèvent du **primitivisme**."

⁶⁵ Un scientifique humaniste (A.Jacquard) a publié récemment un *J'accuse l'économisme triomphant*; sait-il que la tendance qu'il détracte ne date pas d'hier?

Grossièrement, l'homme devient, par la force des choses, beaucoup plus *terre-à-terre* dans ses préoccupations qu'il l'a jamais été auparavant. Comme c'est désormais la bourgeoisie qui tient les rênes de la société, comme le besoin d'un bien-être grandissant s'installe dans toutes les couches de cette dernière, une ambition le tenaille, à droite comme à gauche: trouver la meilleure organisation du système de production industrielle.

Il faut se garder de transposer dans le système de l'entre-deux-guerres les distinctions qui sont actuellement courantes entre capitalisme rhénan et capitalisme anglo-saxon, entre les intérêts du consommateur, ceux de l'actionnaire et ceux des salariés, entre néolibéraux et keynésiens. Au début du siècle, l'industrie portait encore toute la gloire des grandes inventions; l'histoire semblait prouver qu'elle était l'apanage des démocraties libérales, et que ces dernières étaient les élues du progrès, qui n'en finissait pas de déverser sur elles sa corne d'abondance, et semblait vanter aux gens les mérites de l'union entre industrie et sciences techniques. Seuls les partis d'extrême-gauche (et les réactionnaires) récriminaient la voie décidément industrielle que choisissait l'Europe, mais il était déjà trop tard pour réformer radicalement le système: l'immense majorité du firmament politique l'avait assimilé pour de bon. Capitalisme en France, capitalisme en Allemagne, capitalisme en Angleterre et partout ailleurs, capitalisme même en URSS (la NPÉ temporaire de Lénine); et les États-Unis, enfant prodige de l'Europe, montrant la voie par leur succès: il ne faisait guère de doute, même pour des nostalgiques de l'Ancien monde comme Drieu ou Mann, que le libéralisme économique *moderne* allait constituer le support et le contexte de toute histoire à venir. «Il n'y a qu'un groupement de forces cohésives, efficaces, à l'heure présente, c'est le capitalisme.⁶⁶ Mais qu'est-ce? À quoi d'humain peut-on réduire cette étrange entité»(MF p.106)?

1.3.2 La technique

Il n'est nul besoin d'avoir vu le célèbre film de Ch.Chaplin pour associer directement technologie (c'est-à-dire la technique comme on l'entend dans le sens vulgaire et/ou industriel)

⁶⁶ Ce n'est pas un manque de rigueur que d'user copieusement de ce terme si souvent traîné aux gémonies, et qui a valeur aujourd'hui d'un gros mot. Voyons la conclusion à laquelle arrive tout naturellement l'impartial Musil: "J'ai étudié le développement des sciences naturelles, des machines, des journaux, la démocratie, le manque d'unité dans l'opinion, et l'atomisation de toutes les idéologies [!]. Je pourrais facilement résumer tout cela, et aussi tous les effets funestes, ainsi: "âge du capitalisme" [...]. La formule secrète de cet "âge du capitalisme" s'énonce comme suit: l'argent est la mesure de toutes choses. La formulation négative en est: l'action humaine n'a plus de valeur propre" (PS, p. 180).

et *Temps modernes*. Parmi nos auteurs, c'est Paul Valéry qui s'est fait le plus précis sur 'l'impact' (comme on dit aujourd'hui) des inventions matérielles/mécaniques sur l'homme. Au siècle précédent, on pouvait parler de progrès, tout le monde s'entendait là-dessus; à l'heure où s'exprime Valéry, le doute se répand sur l'utilité (même dans son sens benthamien) de l'environnement technologique : ne voit-on pas surgir quantité de 'revers de la médaille' à ce prétendu confort, à ce soi-disant progrès? Bien que ce sujet soit on ne peut plus pertinent dans le cadre de notre étude, contentons-nous de référer ici à quelques critiques bien formulées, contenues à la fin de la *Politique de l'esprit*.

« J'observe d'abord très facilement qu'il y a chez nous une diminution, une sorte d'obnubilation de la sensibilité [...]. L'homme moderne a les sens obtus, il supporte le bruit que vous savez, il supporte les odeurs nauséabondes, les éclairages violents et follement intenses ou contrastés; il est soumis à une trépidation perpétuelle; il a besoin d'excitants brutaux, de sons stridents, de boissons infernales, d'émotions brèves et bestiales. [...]

D'autre part, ce travail de l'esprit auquel nous devons tout est parfois devenu trop facile. Le travail mental coordonné est muni aujourd'hui de moyens très puissants qui le rendent plus aisé, parfois au point de le supprimer. On a créé des symboles, il existe des machines qui dispensent de l'attention, qui dispensent du travail patient et difficile de l'esprit; plus nous irons, plus les méthodes de symbolisation et de graphie rapide se multiplieront. *Elles tendent à supprimer l'effort de raisonner.*⁶⁷

Enfin, les conditions de la vie moderne tendent inévitablement, implacablement, à égaliser les individus, à égaliser les caractères; et c'est malheureusement et nécessairement sur *le type le plus bas* que la moyenne tend à se réduire. La mauvaise monnaie chasse la bonne.⁶⁸

Autre danger : je remarque que la crédulité et la naïveté sont en voie de développement inquiétant [...]. D'ailleurs, un des traits les plus frappants du monde actuel est la *futilité* [...]. Nous avons les plus beaux jouets que l'homme ait jamais possédés : nous avons l'auto, nous avons le yoyo, nous avons la TSF et le cinéma; nous avons tout ce que le génie a pu créer pour transmettre, avec la vitesse de la lumière, des choses qui ne sont pas toujours de la plus haute qualité. Que de divertissements! Jamais tant de joujoux! Mais que de préoccupations! Jamais tant d'alarmes!

Que de devoirs enfin! Devoirs dissimulés dans le confort lui-même! Devoirs que la commodité, le souci du lendemain multiplient de jour en jour, car l'organisation toujours plus parfaite de la vie nous capte aussi dans un réseau, de plus en plus serré, de règles et de contraintes, dont beaucoup nous sont insensibles! Nous n'avons pas conscience de tout ce à quoi nous obéissons. Le téléphone sonne, nous y courons; l'heure sonne, le rendez-vous nous presse... Songez à ce que sont, pour la formation de l'esprit, les horaires de travail, les horaires de transport, les commandements croissants de l'hygiène, jusqu'aux commandements de l'orthographe qui n'existaient pas jadis, jusqu'aux passages cloutés... Tout nous commande, tout nous presse, tout nous prescrit ce que nous avons à faire, et nous prescrit de le faire automatiquement. L'examen des réflexes devient le principal des examens d'aujourd'hui. Il

⁶⁷ Dans un discours de 1932 (*op.cit.*, p. 33), il annonçait déjà sans ambages que "La vie moderne tend à nous épargner l'effort intellectuel comme elle fait l'effort physique. Elle remplace, par exemple, l'imagination par les images, le raisonnement par les symboles et les écritures, ou par des mécaniques; et souvent par rien [...]. Ceci se combine à d'autres causes, que je ne vais pas énumérer, pour produire – comment dirais-je – une certaine diminution générale des valeurs et des efforts dans l'ordre de l'esprit [...]. Il faudrait peut-être songer à faire pour l'esprit ce qui a été fait pour le corps [c'est-à-dire de l'exercice]."

⁶⁸ Pour une analyse plus poussée du phénomène de l'homme-masse qui est implicitement dénoncé ici, voir section 3-2.

n'est pas jusqu'à la mode qui n'ait introduit une discipline de la fantaisie, une *police de l'imitation* qui soumet à de secrètes combinaisons commerciales l'esthétique d'un jour... Enfin, de toutes façons, nous sommes circonscrits, dominés par une réglementation occulte ou sensible, qui s'étend à tout, et nous sommes ahuris par cette incohérence d'excitations qui nous obsède et *dont nous finissons par avoir besoin*. Ne sont-ce pas là **des conditions détestables pour la production ultérieure d'oeuvres comparables à celles que l'humanité a faites dans les siècles précédents?** » (pp.1037-9)⁶⁹

Dans ce long extrait nous est livré, quoique incomplet, un éloquent panorama des méfaits de la technologie, que, toutes tendances confondues, les intellectuels seraient en mesure de compléter à l'envi. À commencer par E.Jünger (eh oui!), qui est bien placé pour affirmer que « le masque de l'humanitarisme est désormais tombé. Et l'on voit apparaître un fétichisme de la machine, moitié grotesque, moitié barbare, un culte naïf de la technique »(MT p.137); il est vrai que ce que lui déplore avant tout, c'est que cette dernière ne soit pas concentrée dans l'armement.

Comme le remarque Simone Weil, « Tout le monde répète, avec des termes légèrement différents, que nous souffrons d'un déséquilibre dû à un développement purement matériel de la technique.»⁷⁰ Notons donc par-dessus tout la dégénérescence cognitive qui met en péril l'esprit européen, dégénérescence dénoncée aussi par Drieu dans sa critique du « pari moderne », de la « mode industrielle » (et ce vingt ans plus tôt) : « Il faut lutter contre tout ce qui attaque l'esprit créateur, contre tant de nouveautés qui étaient belles hier, qui sont déjà laides aujourd'hui. » Or, « la fabrication en séries, le renoncement au travail des mains qui sont les outils de l'esprit, l'abandon aux machines du pouvoir de l'homme sur la matière manifestent, comme l'onanisme, le flétrissement de notre pouvoir créateur ». Il conclut que « Tout le tragique de la période que nous vivons est là : comment l'homme s'arrangera-t-il de ses épousailles avec la machine? Saura-t-il la dominer? lui faire sa part? Car il ne peut être question de la répudier, ce serait renier tout l'effort de nos ancêtres depuis l'invention [sic] du feu »(MF p.113-4).

Technique et économie modernes, considérées comme décidément soeurs, voient les sources de leur soudaine hégémonie énergiquement analysées dans un court texte de 1929 du juriste allemand Carl Schmitt. Le texte en question est un appendice à la fameuse *Notion du*

⁶⁹ Sur cette critique fort concrète, voir aussi RMA, p. 78, et F.SUTCLIFFE, *La pensée de Paul Valéry*, Nizet 1955, ch. v.

politique (le discours qui jeta les bases d'une théorie controversée – qui eut sans doute, quoique indirectement, quelque chose à voir avec son adhésion docile au fonctionnement de l'État nazi) et s'intitule *Le temps des neutralisations et dépolitisations*. On peut dire que ces deux dernières notions qualifient le *Zeitgeist* actuel tel qu'il le ressent et le déplore; derrière elles se cache cependant une véritable construction analytique, qui porte non seulement sur la politique internationale, mais aussi sur l'évolution des idées dominantes depuis la fin du Moyen-âge. Aussi, pour comprendre pleinement la présente (anti)religion de la technique, faut-il recourir selon Schmitt à une observation générale historique de l'histoire de l'esprit (*Geist*) européen; et voyons à présent comment elle lui apparaît.

« Souvenons-nous des étapes [Stufen] par lesquelles s'est mû l'esprit européen des quatre derniers siècles, et des différentes sphères spirituelles qui furent le centre de son expression humaine [menschliches Dasein]»(ZNE p.80). À ses yeux elles sont au nombre de quatre, et correspondent de surcroît à leurs siècles respectifs, ce qui le place en faux par rapport à la conception commune d'une « loi des trois étapes » qui règne depuis Vico et Comte (sans oublier Hegel). Il ne faut pas voir non plus dans ces étapes une gradation progressive en bien ou en mal ou un principe valable universellement; il s'agit simplement d'une distinction entre les différents « domaines centraux » (*Zentralgebiete*) de l'activité intellectuelle européenne, qui ne prétend à rien d'absolu sinon qu'à l'objectivité, à tel point que Schmitt accorde que plusieurs de ces 'domaines centraux' coexistent encore à l'heure où il écrit.

Aux alentours d'un XVI^e siècle « religieux-théologique », c'est-à-dire où la principale préoccupation des clercs était de régler les problèmes, contradictions et apories théologiques, le pouvoir était immanquablement à celui qui était capable de se faire voir aux côtés de Dieu, de *se le concilier* (on dirait aujourd'hui : le récupérer). Le mot d'ordre du temps est alors « *cujus regio ejus religio* ». Selon la conception schmittienne du politique, cela signifie par ailleurs qu'il ne pouvait coexister, au sein d'une même entité politique, deux religions différentes. Jusque là, on s'accorde sans peine avec ses observations.

Au siècle suivant, la « pensée scientifique systématique » entre pour Schmitt dans sa période 'héroïque', et le théologique faiblissant se mue en son substitut rationnel : la

⁷⁰ Dans *L'enracinement*, Gallimard 1977 (1943), p. 128. Notons que cette unanimité que l'on est en droit de supputer provient du fait que la *mécanisation* – qui auparavant ne touchait que les ouvriers, et était donc du ressort des clercs prolétariens – s'est désormais étendue aux consommateurs, à la vie quotidienne de tout un chacun.

métaphysique; le premier souci devient de rendre le monde cohérent. Ici déjà, cependant, pointe une faiblesse dans l'analyse de notre philosophe : peut-on dire en effet que le pouvoir appartient jamais à qui imposa une métaphysique dominante? Certes non; les penseurs n'ont jamais dirigé le monde. L'activité « scientifique systématique » ne possède donc pas réellement de pendant politique.⁷¹

La troisième étape rentre mieux dans son cadre d'analyse, étant donné qu'elle parvient à lier histoire des idées et puissance réelle. Le XVIII^e siècle en effet, qui dans son éclat n'est qu'« une vulgarisation de grand style, un éclaircissement, une mise sur papier [schriftstellerische Aneignung] des grands faits du XVII^e siècle, humanisation et rationalisation »(p.82), a comme « pathos » caractéristique la *virtu*. Aussi la nécessité d'une morale s'impose chez les têtes pensantes, parmi lesquelles Kant bien sûr, dont la théorie relègue Dieu au rang de « parasite de l'éthique », et ce au profit de l'éducation. Une formation politique typiquement normative (*morale*) voit le jour et s'impose durablement : la nation. La devise de l'époque devient « *cujus regio ejus natio* » : celui qui a la nation pour soi détient le pouvoir.

Suit (évidemment) le XIX^e siècle, marqué par deux tendances successives : l'esthétisme-romantisme et l'économique-techn[olog]ique. L'apparente incompatibilité de ces *Anschauungen* ne fait pas dévier Carl Schmitt de sa rigoureuse partition séculaire, l'esthétisme n'étant à ses yeux qu'un « phénomène transitoire » et « le chemin le plus sûr et le plus pratique [du moralisme] vers une économisation générale de la vie spirituelle et une disposition [Geistesverfassung] qui voit dans la production et la consommation les catégories centrales de l'existence humaine »(p.83). Déjà Marx, remarque Schmitt, voyait dans la technique le noyau [Kern] de l'économique, et sa doctrine n'était que représentative d'un siècle où « *cujus regio ejus oeconomia* »(p.87).⁷² Technologie et industrie, main dans la main (c'est l'« industrialisme »), occasionnent tant de progrès que naît concurremment une *religion générale du matériel* – que ce soit de la technique, du bien-être ou du profit – et que la seule préoccupation publique devient la répartition des ressources. Autre caractéristique de notre âge technocentrique :

⁷¹ Il est fort possible, connaissant les intérêts du penseur, de voir dans cette vision une allusion à la philosophie de Hobbes – scientifique, métaphysique et politique –, ce qui l'expliquerait un peu mieux.

⁷² On comprend mieux à présent pourquoi Carl Schmitt (comme Drieu, Ortega) ne voit en l'URSS que la continuation normale d'une réalité européenne datant du XIX^e siècle.

l'impossibilité que deux systèmes économiques coexistent à l'intérieur d'une même entité politique.⁷³

Notre siècle n'entre pas dans la typologie; mais il doit en subir les conséquences. Cette vision du déroulement de la sociologie des idées en Europe comporte bien des aspects très criticables,⁷⁴ sans que nul ne puisse négliger la conclusion à quoi elle aboutit : à savoir, le **primat de l'économie sur et dans la politique**. Ceci est un état de faits que la génération de l'auteur doit assumer dans la grande alternative de notre siècle : soit s'en départir, soit en prolonger les conséquences. Toujours est-il que c'est dans une « tendance générale à une neutralisation de l'esprit [geistiger Neutralismus] », adoptée par l'Europe au XVII^e siècle, que Schmitt détecte « l'explication historique de ce qu'on a qualifié d'âge de la technique »(p.88). Mais qu'est-ce que cette fameuse neutralisation schmittienne ?

On doit se rappeler que le critère existentiel primordial de la société, selon lui (c'est-à-dire le politique), consistait dans le regroupement (*Gruppierung*) en amis et ennemis – ce qui équivaut à un permanent état de guerre potentielle. La neutralisation est la répression des antagonismes variés qui puissent déchirer l'humanité, soit la **négation du politique**.

Ainsi, il y a plus de trois cents ans, le champ de bataille, le *domaine central* était la théologie; la tendance neutralisatrice, dans son effort pacifiste, chassa le conflit du terrain théologique vers le métaphysique-moral, créant par là, malgré soi, de nouvelles guerres, et ce au sein même des sociétés : les révolutions démocratiques/nationales. La religion devint affaire privée, le théologique « *inintéressant* »(ZNE p.89). Aujourd'hui, les nations se sont, depuis Versailles et la cohorte de traités inter-étatiques, interdit la guerre : et qu'en sort-il? les mésaventures de la SDN (qui aux yeux de Schmitt n'est qu'une mauvaise plaisanterie) et la concurrence économique, qui motive sans cesse de nouvelles guerres... Dans *La notion du politique*, il fait précisément remonter à 1814, « date de la victoire anglaise sur Napoléon et de la publication du pamphlet bien connu de Benjamin Constant »(BP p.73) le début de la victoire de la société industrielle.

⁷³ Il importe de tirer de cette vérité une conclusion logique extrêmement lourde de signification. Puisque le monde est désormais *fermé*, puisqu'il est devenu un champ de concurrence fini, limité, ne doit-il pas être considéré comme *l'entité politique suprême* ('globale')? Et si oui, est-il désormais impossible que sur notre planète prospèrent deux systèmes économiques aux fonctionnements différents ?

⁷⁴ Comme le fait de situer si tôt l'âge d'or de la science, si tard le développement de la morale, de tirer une relation logique entre esthétisme et consumérisme... sans parler de la grossière adéquation des étapes aux siècles.

L'État moderne a l'outrecuidance de se proclamer neutre. C'est de la poudre aux yeux! Il soutient, supporte un système qui encourage l'invention, le développement et la propagation de la technique. Car « il n'y a, à première vue, rien de plus neutre que la technique [..]. Mais la neutralité de la technique est autre chose que la neutralité de tous les domaines précédents. La technique est et reste un instrument et une arme, et c'est précisément parce qu'elle sert n'importe qui qu'elle n'est pas neutre »(ZNE p.89-90). Au cours de l'histoire, elle commença par servir (avec par exemple la presse de Gutenberg) la liberté d'expression, et finit comme « moyen d'une incroyable domination des masses »(p.91) : jamais n'a-t-on observé que notre société fût entièrement gérée, dirigée par des techniciens humanistes et économes. Méfions-nous donc décidément de la technique.⁷⁵ Mais ne tombons pas non plus dans l'erreur de croire que la division essentielle regroupe Esprit et Vie d'un côté, Mort et Mécanique de l'autre. La technique aussi est animée d'un esprit, « Car la vie ne se bat pas avec la mort, et le *Geist* ne se bat pas avec la *Geistlosigkeit* [absence d'esprit]. Le *Geist* combat contre le *Geist*, la vie contre la vie, et c'est de la force d'un savoir intègre que naît l'ordre des choses humaines »(p.95). Cette sentence typiquement schmittienne ne fait pas autre chose qu'appeler à l'offensive, à la division, au politique.

Car l'État, en dessous de ce vernis libéraliste,⁷⁶ subsiste et tient bon en tant que résultat actuel de la *Freund-Feindgruppierung* existentielle. Comme il l'expose dans *La notion du politique*, le libéralisme « n'a pas nié radicalement l'État, mais n'a pas non plus trouvé de théorie positive ni de réforme étatique propre; elle n'a fait qu'essayer de ficeler le politique à l'éthique et de le soumettre à l'économique ». Il n'en est rien ressorti « que l'on puisse qualifier de théorie de l'État, ou de principe politique constructif [Konstruktionprinzip] »(BP p.61). Il existe certes « une politique libérale en tant qu'opposition polémique [polemischen Gegensatz] à l'État, à l'Église et aux autres restrictions de la liberté individuelle, en tant que politique commerciale, religieuse et scolaire, culturelle, mais pas de politique libérale tout court, seulement une critique libérale de la politique »(p.69). Critique qui prétend outrageusement au monopole de la justice, qu'elle développe surtout sur le plan économique : « on appelle

⁷⁵ À la réflexion, il nous faut mentionner que ce dernier commentaire est de nous seul. Car si, conformément à son apologie du politique, l'état de guerre subsiste et que son terrain de bataille se trouve être celui de la technique, cela peut fort bien justifier sa subséquente adhésion au national-socialisme, ce dernier étant perçu comme le système le plus efficace.

⁷⁶ Ne se trouve pas dans le dictionnaire; signifie "libéral doctrinaire", mais aussi, ici, populiste/démocrate/capitaliste/idéaliste.

"violence" [Gewalt] chaque atteinte [Gefährdung] à la liberté individuelle censée être illimitée, à la propriété privée et à la libre concurrence, c'est eo-ipso quelque chose de mauvais »(p.70).⁷⁷

Aussi, « pendant qu'une vulgaire religion de masse attendait le paradis humain grâce à l'apparente neutralité de la technique, de grands sociologues sentirent que la tendance qui avait dominé toutes les étapes de l'esprit européen moderne, menaçait à présent la culture elle-même »(ZNE p.93); parmi ceux-ci « Ernst Troelsch, Max Weber, Walther Rathenau⁷⁸», qui « n'eurent pas besoin d'attendre l'effondrement de 1918 ni *Le déclin de l'Occident* » pour écrire dans une atmosphère de fin du monde (*Kulturuntergangsstimmung*)(p.92).

Un facteur décisif supplémentaire est désormais à prendre en compte continuellement : le système économique-technique mondial, qui n'est plus dominé par l'Europe, ni à l'extérieur, ni à l'intérieur. On voit que la situation européenne, envisagée dans ses aspects les plus incontournables, les plus 'réels' – ravages guerriers, environnement menaçant, système économique global – est pour le moins *critique*.

Le discours politique international actuel, façonné des idéologies qu'on lui connaît, a rendu démodées ou superflues certaines de ces considérations, telles celles sur la guerre (assimilée depuis longtemps à une horreur), ou les craintes géostratégiques (gommées par l'obsession du libre-échange). Quant au capitalisme, il n'a plus rien de nouveau.

Mais nous n'avons pas encore approché le principal problème, celui qui affecte le coeur de l'Europe, dans son essence, et dont on trouve des comptes-rendus chez chacun de nos intellectuels. C'est aussi leur plus grande préoccupation, car il a tout l'air d'être inséparable de cette modernité qu'on voit s'installer. Toutefois, afin de définir l'endroit de l'avarie et ses

⁷⁷ Et c'est très justement que Carl Schmitt remarque, pour révoquer l'idée reçue (post)moderne comme quoi le politique serait inhéremment plus nuisible à l'homme que son pseudo-équivalent économique, « qu'à l'inverse, on pourrait tout aussi bien définir la politique comme la sphère du combat honnête, tandis que l'économie serait un monde de la tromperie [Betrug] – car tout compte fait, le lien du politique avec la violence et le vol n'est pas plus évident que celui de l'économie avec la ruse et l'escroquerie » (BP, p. 73).

⁷⁸ Le politicien allemand Walther Rathenau, grand industriel et philanthrope, "the example of the degeneration of an essayist into a philosophical dilettante" (PS, p. 51), dont Stefan Zweig dira qu'il se sera consacré dès 1919 à "une seule idée: sauver l'Europe" (WG, p. 205), se fit tout au long de sa trop courte vie le thuriféraire de la nouvelle industrie commerciale mondiale. Il n'aurait pas été déplacé dans notre essai (si le temps nous avait permis de l'inclure), car chez lui, inutile de chercher l'hypocrisie d'un patron vis-à-vis d'employés: c'est le bien de tous qu'il voit dans l'économie qui émerge. Ses expertises prophétiques remplies d'humanisme, son dynamisme d'ambitieux capitaliste eussent contrasté avec le sermon de l'austère professeur, qui avait d'ailleurs bien pris note de son "mot si souvent cité, comme quoi le destin [Schicksal] ne serait aujourd'hui non pas la politique, mais l'économie" (BP, p. 76).

symptômes, il faut une idée historique plus précise de ce que nos intellectuels considèrent comme le 'bateau Europe'. Nous y arrivons.

2 Qu'est-ce que l'Europe?

« Derrière toutes ces petites questions [...], on voit apparaître une grande interrogation sur les fondements de tout, de nos moeurs, de notre esprit, enfin de notre civilisation »(MF p.98).

Dans le premier mouvement de cette étude, nous avons tâché de détecter les marques de trois ou quatre grands phénomènes qui 'percutent' l'Europe resplendissante, l'Europe en tant que continent, société et puissance, dans le premier tiers du siècle. Nous avons évoqué des faits difficiles à comprendre, malaisés à admettre, douloureux à se remémorer.

Le résultat sur la conscience commune de ces bouleversements globaux, existentiels, vitaux, ne s'est pas fait attendre; les fondations spirituelles¹ de la civilisation européenne sont ébranlées. Les intellectuels se sondent, et s'interrogent sur l'origine de leur société, qui n'est plus simplement le monde; voyons maintenant la variété et la richesse de ce qu'une (illustre) partie de l'avant-garde observatrice eut à dire, en ces temps de chambardements, sur ses 'actifs culturels' (s'il est permis d'utiliser de tels termes sans les avoir définis).

2.1 Le tronc commun

L'Europe, nous ne l'avons pas encore circonscrite *dans son aspect civilisationnel*. Comme dit, elle s'est, pendant cinq siècles, *autodéfinie par défaut* – c'est-à-dire que tout ce qui arrivait au monde en termes de progrès et de spiritualité 'passait' par le Continent, sorte de douane entre l'esprit, l'Au-delà, l'avenir (c'est selon) et le monde terrestre, ce qui en faisait donc le déterminant autonome du sort de la planète («le seul maître à bord après Dieu», pourrait-on dire). « Et l'homme y est devenu l'Européen » traduit Valéry en des termes saisissants.² Mais au vu des troubles qui l'affectent soudain, l'Européen se fait plus précis, plus concret, sur le sujet de ses caractéristiques. L'histoire c'est bien beau – mais *où* en sommes-nous, *qui* sommes-nous *en ce moment*? Laissons parler, ici aussi, nos intellectuels sur ce qu'ils considèrent le patrimoine, l'être historique européen. Comme il est illusoire d'espérer rencontrer un terrain d'entente universel, commençons par appréhender les conceptions les plus

¹ Pour reprendre les mots de P.HADOT (in *Exercices spirituels et philosophie antique*), «il n'est plus de très bon ton, aujourd'hui, d'employer le terme 'spirituel'. Mais il faut bien se résigner à l'employer, parce que les autres adjectifs ou qualificatifs possibles: 'psychique', 'moral', 'éthique', 'intellectuel', 'de pensée', 'de l'âme', ne recouvrent pas tous les aspects de la réalité que nous voulons décrire» (cité par J.RUSS, *La marche des idées contemporaines*, A.Colin 1994, p. 382).

‘générales’, pour ensuite aboutir aux principales tensions et aux ‘récupérations conceptuelles’ de l'Europe.

En premier lieu, on vient à ressentir le besoin de définir de façon définie et définitive la civilisation européenne *par les faits* (historiques). Autrement dit, l'Europe a un passé propre, impossible à partager, et difficilement retrouvable ailleurs sur le globe, qu'il s'agit de caractériser. Il est à noter que ce passé n'est plus aucunement vu, en ce début de XX^e siècle, comme une longue saga de victoires sur le monde extérieur (à la manière des récits claniques qui constituaient la mythologie des peuples scandinaves) ou encore comme un ramassis de faits épiques/héroïques (tradition aristocratique). Les définitions sont, à cette époque, de teneur bien plus profondes : il s'agit non de démarquer l'Europe sur le même plan que les autres civilisations (c'est-à-dire, sur le plan des affrontements guerriers ou de la construction d'une mémoire mythique), mais de trouver ce qui a causé sa démarcation pratique et ‘spirituelle.’

L'Européen ne s'est pas autogénéré à la manière d'un capital (humain) en banque laissé intouché; si l'on en croit les penseurs, sa maturation, ou plutôt son évolution, se fait par bonds, sous les coups successifs ou simultanés de divers facteurs, de diverses influences, de diverses autorités; ainsi, au sein même du continent, l'homogénéité n'a jamais été complète, ni même approchée – et cela peut prêter à conflit entre les ‘récupérations’ de l'Europe propres à chaque intellectuel.³ Cependant, on peut à première vue être d'accord avec les grandes étapes de l'Être européen telles que les expose Paul Valéry.

« Mais qui donc est Européen? » se demande-t-il dans une *Note* (1922) à la *Crise de l'esprit*. Quelle est, en quelques traits, l'histoire de ce qu'on a le droit d'appeler indifféremment «verbe», «logos», «intellect», «psyché», «génie», «civilisation, progrès, science, art, culture...» européens?⁴

En remontant le cours de l'histoire, Valéry élabore non « pas une définition logique » (p.1007), mais détecte trois *modifications* de l'humain (primitif?), « trois conditions

² Remarquons qu'il aurait aussi bien pu dire l'inverse sans en changer le sens.

³ Ce qui constitue, en fait, tout le sujet de la thèse.

⁴ RMA, p. 219-20, et Pl., pp. 996, 997, 1003. Comme Valéry (dans une lettre de 1934 à Paul Desjardins, organisateur d'un colloque sur la mortalité des civilisations), “j’aimerais bien que l’on ne perdît pas de temps à ergoter sur le mot : *civilisations*. Ce ne serait que faire de la lexicologie” et mouler arbitrairement une notion qui aura amplement le temps de s’imposer à nous tout au long de notre exposé. Comme on le constatera, “Culture, civilisation, ce sont des noms assez vagues que l’on peut s’amuser à différencier, à opposer ou à conjuguer. Je ne m’y attarderai pas” (RMA, p. 226).

essentielles qui me semblent définir un véritable européen »(p.1013). La première est **l'influence de la Rome antique**; « partout où sa puissance s'est fait sentir » il est resté l'empreinte d'un « pouvoir curieusement imprégné d'esprit juridique, d'esprit militaire, d'esprit religieux, d'esprit formaliste, qui a le premier imposé aux peuples conquis les bienfaits de la tolérance et de la bonne administration.⁵

Vint ensuite **le christianisme**. » Pour Valéry, ce dernier a imposé sur tous ses sujets (par le biais de l'Empire romain) *l'universalité de la conscience et l'unification de la morale* (p.1010), créant par là le cosmopolitisme nécessaire à une plus grande fertilité de l'âme, donnant généreusement à des gens d'autres contrées, d'autres langues, d'autres cultures, des responsabilités politiques et une respectabilité humaine. (Notons ici que Valéry aurait aussi bien pu mentionner le 'fouet mental' qu'a constitué l'apparition de l'Au-delà évangélique.) Désormais, en théorie/théologie, tous les hommes sont soumis à une même loi ultime, contenue dans un 'programme' écrit, traduit et diffusé.

Mais Valéry nous réserve pour la fin ce qu'il considère probablement, en tant que fervent rationaliste et adepte de la gymnastique mentale, comme la plus importante caractéristique européenne : **l'enseignement de la Grèce antique**, « cette action subtile et puissante à quoi nous devons le meilleur de notre intelligence, la finesse, la solidité de notre savoir – comme nous lui devons la netteté, la pureté et la *distinction* de nos arts et de notre littérature. » Car elle nous a montré « la discipline de l'esprit, l'exemple extraordinaire de la perfection dans tous les ordres [...]; l'homme [européen!] se devient à soi-même le système de références auquel toutes choses doivent enfin pouvoir s'appliquer »(p.1011).

En effet, c'est à la Grèce que nous devons la première esthétique, la notion d'harmonie, la gradation et la dissection de tous les domaines de la vie et du monde. Or, « de cette discipline la science devait sortir, Notre science, c'est-à-dire le produit le plus caractéristique, la gloire la plus certaine et la plus personnelle de notre esprit. Il y eut des arts de tous pays, **il n'y eut de**

⁵ Stefan Zweig semble accorder à ce facteur une importance vraiment centrale: « La véritable unité politique et intellectuelle de l'Europe, l'histoire universelle [!], ne commence qu'avec Rome, l'empire romain. Ici vient pour la première fois d'une ville, d'une langue, d'une loi la volonté résolue de dominer et d'administrer tous les peuples, toutes les nations du monde d'alors selon un seul schéma, génialement élaboré – domination non pas seulement par la puissance des armes, mais sur la base d'un principe spirituel, domination non comme but en soi mais comme organisation intelligente du monde. Avec Rome l'Europe a pour la première fois un format unifié, et l'on pourrait presque dire pour la dernière fois, car jamais le monde n'a été plus unifié qu'à cette époque. [...] Pour la première fois le chaos de l'Europe fait place à un ordre unifié, une notion nouvelle est née, l'idée de civilisation, de l'humanité gérée selon un principe moral. » Voir "La pensée européenne dans son développement historique", in *Derniers messages, op. cit.*, p. 39.

véritables sciences que d'Europe »(p.1011). La différenciation qui est faite ici entre la science hellénique 'pure' et désintéressée, et, mettons, l'astrologie gnostique (des Égyptiens, par exemple), et qui est aussi faite souvent par opposition au couple technique-utilitaire / technologie-servile (cheval de bataille de la modernité), sera fondamentale toutes les fois qu'on voudra saisir chez nos penseurs le concept de 'science' pris dans un sens élogieux (ou 'européen'). Ainsi donc, pour Valéry, est Européen quiconque a subi les trois influences additionnées de la Raison grecque, de l'Empire romain et du Christianisme.

Sans vouloir creuser une définition qui pourrait s'éterniser, on trouve chez nos auteurs des conceptions plus rigoureuses tout comme de bien plus évasives. À commencer, dans la première catégorie, par les réflexions d'Ortega y Gasset, un des premiers penseurs à avoir thématiqué l'idée d'une Europe politique.⁶ Celles-ci nécessitent pour être comprises quelques éclaircissements historiques que nous accompagnerons de remarques explicatives sur la *Weltanschauung* de notre philosophe. Car l'oeuvre d'Ortega, où « the problem of Europe is a constantly recurring motif », constitue une construction philosophique fort heuristique, remplie de savoir historique, bien que « better known to his foreign readers for his essays on contemporary social and political problems than for his contributions to pure philosophy.»⁷

Consécutif à l'effondrement de l'ère romaine, a lieu un des plus grands brassages de peuples, et aussi la période la plus trouble de l'histoire de la région, celle dite des Grandes invasions; alors que l'entité politique s'est disloquée, le christianisme gagne du terrain vers le Nord. Aussi, pour Ortega, c'est au VIII^e siècle que naît l'Europe, lorsque celui-ci se cantonne sur notre continent face à la menace arabo-islamique. En effet, impuissant à résister à l'invasion musulmane (jusque d'ailleurs sur le territoire ibérique), il bat en retraite sur la terre ferme – l'Europe;⁸ auparavant, il était tout aussi asiatique ou nord-africain qu'occidental. Il n'existe depuis longtemps sur son terrain plus aucune organisation politique supérieure, et ce,

⁶ Mentionnons que les réflexions sur l'être de l'Europe ne sont pas exposées dans la *Révolte* (mais en sont les prémisses); nous estimons cependant devoir en faire mention ici, sans quoi ce texte retentissant gardera pour lui des présupposés indispensables à sa compréhension. Comme le dit son analyste Harold Raley, "his thoughts on Europe – many of them, anyway – are to be found scattered here and there [...]. Thus, while there is no systematic presentation of the European theme in book form, there is throughout his work a system of content, or at least a consistency in outlook on the matter" (*op. cit.*, p. 62).

⁷ Raley, p. 61, 124.

⁸ Comme on se souvient, c'est en 732, à Poitiers, qu'il arrête définitivement (sans pour autant l'éjecter de la péninsule) la poussée 'sarrasine'.

jusqu'au Saint-Empire romain germanique du Grand Charles; l'espoir de ce dernier est d'ailleurs très éphémère – pour cause de succession. C'est une *autre* civilisation qui occupe à présent le Sud et l'Est de la Méditerranée.

La conception d'Ortega est loin d'être 'personnelle.' On la voit étayée par une thèse de taille : celle d'Oswald Spengler, qui dans son *Déclin de l'Occident*, situe le début du printemps de la « abendländische Kultur »(culture occidentale) à l'an 900.⁹ Sur la péninsule européenne règnent certes le christianisme (catholique), et encore l'héritage grégoromain. Mais sur quels peuples, sur quel socle humain?

La réponse est : sur les Latins, mais surtout sur les **peuples germaniques**. Apparaît ici la notion désormais cruciale de 'germanité', créatrice de tant de méprises et de troubles si regrettables. Ortega ne dit pourtant que la vérité lorsqu'il fait entrer dans la définition de l'Europe moderne le facteur germanique – au point, il est vrai, de lui attribuer un rôle prépondérant depuis des siècles.

On peut dire que l'apport germanique consiste à avoir – premièrement – donné une structure hiérarchique/aristocratique à une société déliquescence ou informe, et – deuxièmement – assimilé et régénéré l'esprit scientifique (hellénique) en passe d'être perdu. Ce qui pour Valéry s'appelait «Esprit», c'est chez Ortega *cette science-là* (« philosophy, mechanics, biology »), la seule véritable. Elle se distingue de la simple 'technique utilitaire' (c'est-à-dire *ni irrationnelle* – passion de découvrir –, *ni rationnelle* – rigueur systématique) des civilisations anciennes (Mésopotamie) comme des concurrentes (Chine). Esprit de science donc, qui, faut-il ajouter, a été fort fort mal soigné par ceux-là mêmes qui descendaient le plus directement du patrimoine grégoromain.¹⁰ La science est désormais à garder constamment en vue, la science cause de tous les problèmes et de toutes les fiertés, dont Simone Weil dira – et en pleine guerre encore – qu'elle est, « avec la technique qui n'en est que l'application, notre seul titre à être fier d'être des Occidentaux, des gens de race blanche, des modernes.»¹¹

⁹ *Der Untergang des Abendlandes: Umriss einer Morphologie der Weltgeschichte*, DTV 1997 (1922), p. 70 sq. Notons que ce formidable savant accorde indubitablement une place prépondérante à l'élément germanique, puisque d'après ses recherches c'est le style gothique qui ouvre, en art comme en religion, la phase dite «culturelle» (croissante) de notre histoire.

¹⁰ En particulier dans le domaine de la *physico-chimie* (sciences expérimentales), qui "n'a pu seulement se constituer, s'établir pleinement que dans le quadrilatère réduit qu'inscrivent Londres, Berlin, Vienne et Paris" (RM, p. 130).

¹¹ *L'enracinement*, op.cit., p. 300.

Bref, le barbare germanique insuffle du sang neuf – du «*tonus*» – à une civilisation qui se retranche vers le Nord.¹² Ce même barbare subsiste latemment à travers les siècles, ce qui explique (et on retombe ici sur des clichés qui commençaient, déjà alors, à dater) ces constants excès dans tout ce qu'il entreprend. Il ne faut cependant pas croire que la 'germanité' selon Ortega est une *essence* en tant que telle : c'est « nothing more than the Latin culture absorbed by the Germans during the Middle Ages and [...] therefore not something alien and esoteric to be feared ».¹³

En réaction – latine – à cette nouvelle puissance, ou concurrentement à elle, se forme en particulier l'État français. Les deux « poles of tension and balance » sont dorénavant partie intégrante du *backbone* de l'Europe,¹⁴ et ne font qu'incarner, imprécisément, deux *Weltanschauungen* différentes (mais nullement contradictoires en soi); l'Europe se concevra donc comme un équilibre, un va-et-vient de (au moins) deux forces 'ethnoculturelles'. En tout cas, qu'on le veuille ou non, on ne peut désormais omettre d'inclure le 'facteur germanique' dans nos considérations même préliminaires; Dieu sait pourtant que la distinction entre les prétendues caractéristiques ethniques ou nationales fut le malentendu le plus pernicieux de l'histoire européenne!

Ortega, nous l'avons évoqué plus haut, est loin d'avoir une conception passéiste de l'Europe. Aussi, l'Europe dont il parle et se préoccupe, c'est l'Europe moderne. Mais *moderne* n'est pas chez lui, comme chez tous les autres, synonyme d'*actuel/contemporain* : en rapport à une théorie (presque) autonome de l'histoire, Ortega identifie dans l'histoire du Continent une période de 'plénitude,' l'Âge moderne, qui débiterait à la Renaissance et dont sa génération observerait déjà la crise – la fin.¹⁵ Cet âge moderne ne qualifie pas 'les Temps modernes,' mais un cheminement vers la plénitude qui débute dès la Renaissance et culmine dans le XIX^e. Et lui-même, observateur et théoricien, se situerait donc juste au sortir de cette plénitude, au beau milieu de ce qui allait s'appeler l'entre-deux-guerres.

Ceci devrait nous être un indice de poids dans notre quête d'une structure raisonnée de la civilisation; effectivement, la période analysée par Carl Schmitt dans sa thèse des différents

¹² On est loin de la vision méridionale qui prétend plutôt, avec Valéry, que "les Celtes, les Slaves, les peuples germaniques ont subi l'enchantement de la plus noble des mers" (CE, p. 1005).

¹³ Raley, p. 71.

¹⁴ Raley, p. 67. Où l'on constate que le concept d'un "moteur franco-allemand de l'Union Européenne" n'est pas neuf!

¹⁵ Voir Raley, ch. 4, 5.

‘stades idéologiques’ ne correspond-elle pas point par point à cette modernité? – Cette modernité remontant incidemment à Machiavel et qui sert si souvent de référence dans l’histoire de la pensée.¹⁶ Mais laissons-là le débat oiseux sur ‘l’instant zéro’ de l’Europe et permettons-nous d’ouvrir une parenthèse.

Dans sa jeunesse déjà, André Malraux a été touché par la distanciation inévitable de l’Occident et du monde, en particulier vis-à-vis de l’Orient.¹⁷ C’est la vision de ce dernier qu’il tente d’exposer, dans le plus pur style qu’on lui connaît, à travers un échange épistolaire¹⁸ entre un Français sentencieux, A.D., et un jeune Oriental qui vient de découvrir l’Europe de ses yeux, après en avoir entendu ce qu’on lui a vanté à l’école. Ling – c’est son nom – « est Chinois, et, comme tel, soumis à une sensibilité et à une pensée chinoises que ne suffisent pas à détruire les livres d’Europe »(TO p.14). Quelques-unes de ses observations *étrangères* méritent leur place dans notre étude, d’autant plus que leur auteur, en dernier lieu, n’est qu’un autre de ces ‘intellectuels européens’ qui fondent notre sujet...

Commençons par mentionner un fait plus qu’important, un symbole : la place centrale qu’a toujours occupée la femme dans les considérations de l’homme européen (nous disons bien ‘considérations’ et non *institutions*). D’ailleurs, à l’heure où écrit Malraux, la femme occidentale est sur le point de parvenir à son émancipation formelle totale; en tout cas, elle se fait voir et entendre, en art comme en politique : Rosa Luxemburg, Virginia Woolf, Leni Riefenstahl, les suffragettes et bien d’autres... Sa participation effective à l’organisation de la vie augmente exponentiellement. Ainsi, pour Ling comme pour le reste du monde, « l’Europe

¹⁶ Voici ce que dit justement Ortega au sujet de cette ‘mesure’: «Depuis le XVI^e siècle, l’humanité toute entière s’est engagée dans un processus gigantesque d’unification qui est parvenu de nos jours à son terme. [...] Ce genre de vie, nous le désignons généralement sous le nom d’‘âge moderne’, dénomination grisâtre, inexpressive sous laquelle se cache en réalité l’époque de “l’hégémonie européenne”» (RM, p. 178). Voilà qui donne matière à réflexion sur le sujet de la décadence.

Last because least, revenons courtement à Drieu qui propose lui aussi, au même moment dans *Genève ou Moscou*, une analyse – fort succincte – des grandes étapes de la Civilisation. Il y distingue « trois états différents ». En premier lieu, la civilisation féodale/ecclésiastique, que l’on n’a pas de mal à placer dans l’histoire ni sur la carte (mentionnons qu’il éclipse l’Antiquité). Deuxièmement, c’est à la civilisation bourgeoise de fleurir et de s’imposer, notamment depuis la Flandre, la Rhénanie, la Lombardie, et en connection aussi avec le luthérianisme. Cette maigre théorie fourre-tout n’a pas de quoi nous apprendre beaucoup, – sauf que l’on note une fois de plus chez l’auteur (lui comme un autre), un parfait eurocentrisme : n’y avait-il jamais eu des formes semblables, voire supérieures, à travers le globe? Retenons cependant l’avertissement fondamental qui introduit chez lui un troisième état : « On confond à tort cette civilisation [bourgeoise] dont les principes alimentent encore l’esprit européen avec une troisième forme », à savoir le capitalisme « en plein essor révolutionnaire » (GM, p. 232).

¹⁷ Sur ce même sujet, voir aussi, de Valéry, “Orient et Occident” et “Orientem versus”, in RMA.

¹⁸ *La tentation de l’Occident*, op. cit. Dorénavant TO, entre parenthèses.

était le lieu de la terre où la femme existait »(p.29). Cette hyperbole à mon avis n'en est pas une, mais simplement une formulation stylée, cherchant, tout en évitant l'emphase, à exprimer la radicalité de cette différence. Pourra-t-on s'imaginer, dans deux générations, l'inégalité existentielle qui devait séparer une société où *compte* la moitié féminine, d'un monde où elle se tait, où elle ne fait même pas l'objet d'attention affective? Les efforts des institutions de promotion des droits humains qui composent une bonne part des efforts de développement actuels y ont leur origine. Comme le résume encore Ling, les femmes sont « une autre espèce »(p.86), ailleurs.

Quand on pense à la femme, on pense aux passions. Et à une autre caractéristique de l'Européen : un caractère passionné. L'Europe a été, dans l'histoire, le lieu des passions, le continent qu'elles ont modelé, façonné : quête du savoir, culte de la sensibilité et de l'originalité, emportements sentimentaux, crimes et massacres passionnels, ambitions démesurées, compétition et concurrence, et à présent engouement pour la technique et le confort. Si c'est cela la grandeur des Européens, alors, dit Ling, « je crois qu'ils ne comprennent pas ce qu'est la vie »(p.43).

La passion, comme on le sait, est par définition un sentiment *démesuré*, d'inadéquation avec l'environnement – volonté de changement, besoins urgents, mégalomanie... Et c'est ce qui distingue la raison européenne de la raison orientale, toute faite de conciliation avec le monde physique et la société ancestrale. Comme le dit quelque part Valéry (RMA p.152), un Européen ne peut pardonner au Chinois d'avoir inventé la poudre et la boussole, et de s'être 'arrêté là'. Autre Français, toujours dans le registre apologétique de l'irrationnel, Drieu résume dans cette formule élégamment résonante ce qui fait pour lui l'essence de toute civilisation : « le geste de l'art, le geste de la guerre et le geste de l'amour »(JE p.60).

Vu de l'autre côté, cependant, comment ne pas comprendre la consternation du reste du monde devant la passion européenne – et devant ses succès, puisque « les passions n'organisent pas, elles vous désagrègent [...]. Elles n'agissent pas sur les "valeurs", mais sur l'intensité de l'existence des choses »(TO p.79). Ailleurs qu'en Europe, on semble fuir les passions, nuisibles et trompeuses; pour ce qui est de la croyance, point de 'monde meilleur' ici-bas : on est soit animiste (Afrique, Amérique), soit holiste (Asie), soit fataliste (Islam). Et c'est l'exubérance, *l'in-quiétude* qu'il s'agit d'éviter, car « l'homme passionné est en désaccord avec le monde,

comme avec ce qu'il subit, et qu'il ait prévu la passion n'y saurait rien changer ». Ainsi, chez Ling comme chez des milliards d'autres, qui ne regardent notre civilisation ni comme un maître ni comme un modèle, règne « cette conviction : *au centre de l'homme européen, dominant les grands mouvements de sa vie, est une absurdité essentielle*. Ne le pensez-vous pas? »(p.78). Certainement; mais alors, comment ne pas s'étonner de la durée (environ deux millénaires) d'une telle civilisation, si pourtant elle repose sur de l'absurde? L'âme européenne serait-elle absurde au point de s'acharner à tout prix à repousser l'évidence de cette absurdité?

Avec ces phrases de Valéry, d'Ortega et de Malraux, les bases d'une *euroconscience objective* sont jetées. Ipso-facto, celles d'une démarcation plus ou moins nette, plus ou moins hostile, vis-à-vis des autres parties du monde (oeuvre d'une nécessité certaine, pouvons-nous à présent affirmer) le sont de même. Mais si les problèmes – l'irruption de la modernité – sont communs à toute l'Europe, la définition de la culture en crise (soit: la définition de l'Europe) est loin de faire l'unanimité à travers ce continent même.

Plus exactement, l'idée d'Europe *croît* varier suivant les régions; l'Europe n'a jamais été homogène – et ne le sera, espérons-le, jamais. Aussi, à chaque clerc que nous faisons parler appartient un point de vue différent de tous les autres; opinions politiques obligent, mais aussi origines et 'cultures'.¹⁹ L'Europe ne s'évalue point uniformément selon qu'on est soi-même produit de la culture méridionale, latine, germanique, anglosaxonne, slave, scandinave, helvétique, hébraïque... Notre échantillon, nous l'avons dit, tente autant que possible d'éluder ces différences *subjectives* dans un souci d'intelligence optimale de l'Europe, car cette dernière n'est pas un concept immatériel; quoi qu'en disent certains, il n'est d'Europe que de sensible.

On ne doit pas s'étonner qu'à l'aube de l'idée d'unification, l'opinion soit encore souvent au refus de l'Autre, ou, ce qui revient au même, qu'elle prétendît au monopole de la civilisation, ou encore qu'elle vantât sa culture comme la seule valable. Comme dit Berl, « chacun voudrait pour soi ce mot chargé de moissons et cherche à lui imposer le sens qu'il préfère »(MMB p.29).

¹⁹ Cette fois-ci dans le sens canadien, pluriel du terme.

2.2 Le penchant méditerranéen

Revenons tout d'abord sur les explications de Valéry. Quoique fier héritier et dépositaire consciencieux de la *culture française* (il eut droit à des funérailles nationales), la prenant à la fois comme science et comme esthétique, il présente l'originalité de se découvrir, au delà de sa *nationalité*, des racines européennes (sinon qu'irait-il faire dans notre étude); mais pas n'importe lesquelles.

Tout d'abord, bien qu'en orateur mondain il sache se montrer diplomate dans chacune de ses phrases, il est entendu que la France (plus exactement la culture française) symbolise pour lui un des summums, voire l'acmé actuelle de la civilisation. La double affiliation (euro-française) qu'il revendique, et l'éloge de l'exception française qui se retrouve de plus en plus souvent dans ses écrits (à mesure que se rapproche la guerre) doit donc servir avantageusement à saisir le *télos* de la culture occidentale, c'est-à-dire, chez cet artiste humaniste et rationaliste, l'effort de perfection.

La recherche techno-scientifique est, on s'en est rendu compte, plus qu'européenne; elle est universelle; la philosophie, la morale, la sensibilité artistique, elles, peuvent refléter des particularités régionales : « Il n'est pas impossible, sans doute, de discerner, ou de croire discerner, dans une métaphysique ou une morale, ce qui s'y trouve appartenir proprement à une race ou à une nation : il arrive même que rien ne paraisse mieux définir telle race ou telle nation que la philosophie qu'elle a produite »(RMA p.183); c'est ce qui transparait dans des adresses comme *Pensée et art français*, ou *Économie de guerre de l'esprit* (1939).²⁰ Certaines nations se sentent par ailleurs le devoir de maintenir, à travers les aléas de la barbarie (on pense bien sûr aux idéologies), le 'meilleur' de l'humanité.

En harmonie avec la tradition républicaine censée caractériser sa nation, Valéry reconnaît tout d'abord parmi ses facteurs constituants sa « variété essentielle », facteur indubitablement positif : physiquement, la France est le plus divers, et donc le plus riche des pays de l'Europe. Ensuite, « à cause des sangs très disparates qu'elle a reçus, et dont elle a formés en quelques siècles une personnalité européenne si nette, la nation française fait songer à un arbre greffé plusieurs fois, de qui la qualité et la saveur de ses [sic] fruits résultent d'une heureuse alliance de sucs et de sèves très divers, concourant à une même et indivisible

existence »(p.176). On voit ici un bel exemple de cette rhétorique de la république, qui transforme habilement, ou qui veut transformer, le fait/l'inévitabilité de la diversité démographique en un facteur de richesses qui ferait se rassembler la population dans une cultivation religieuse de ces richesses : la culture commune. Ce que Valéry dit de la France (qui n'est d'ailleurs pas nouveau : on pense à *Qu'est-ce qu'une nation?* de Renan) fait désormais partie du paysage discursif de la politique moderne. En particulier, des phrases d'une telle saveur seront dès la première heure à la base du discours intégrateur de la Communauté européenne.

Passons sur la langue française,²¹ et arrivons-en aux arts, sans lesquels point de culture – a-fortiori de culture française. Ce qui distingue et honore la France, en tant qu'elle se veut meneuse de la civilisation, c'est, en gros, « un certain esprit critique en matière de forme » (p.181). Au point de vue de l'esthétique, ces mots renferment tout le secret de la culture : l'attention portée à la forme, à l'aspect, « un besoin de ce beau travail », qui, de nos jours, est progressivement abandonné au profit de la 'fonctionnalité' – qui n'est pas autre chose qu'une courbette aux nécessités envahissantes de la technique. Style, harmonie, exigences de rigueur, les je-ne-sais-quoi qui définissent l'art ont aussi fait la France, qui peut donc revendiquer une place de choix sur le Continent. Car celui-ci est la patrie de la recherche artistique, bien plus que l'ont jamais été les autres civilisations.

À propos de civilisations, on se souvient que Valéry nous avait – assez légèrement – dépeint l'esprit européen comme l'addition des influences grecque, romaine et chrétienne: il lui verra toujours des racines essentiellement méditerranéennes. Pour s'en convaincre, il suffit de remarquer les vibrantes allusions panégyriques à la précellence deux fois millénaire de la communauté méditerranéenne, qui réapparaissent fréquemment au cours de ses considérations sur l'Homme.

Ainsi sa conférence de la *Liberté de l'esprit*, où il annonce, conformément à la conception qui nous est déjà familière, que « c'est le commerce des esprits qui est nécessairement le premier commerce du monde [...], car avant de troquer les choses, il faut bien que l'on troque des signes »(RMA p.219). C'est une composante bien compréhensible de sa théorie qu'on ne peut séparer échange d'idées et commerce des biens, que ces deux pratiques vont main

²⁰ Toutes deux contenues dans les RMA.

dans la main; il en voit la démonstration (empirique) dans « ce fait remarquable que les régions du globe qui ont vu le commerce des choses le plus développé, le plus actif et le plus anciennement établi, sont aussi les régions du globe où la production des valeurs d'esprit, la production des idées, [...] des oeuvres d'esprit et des ouvrages de l'art ont été le plus précoces et le plus fécondes et le plus diverses »(p.220). Économie²² et bouillonnement culturel vont de pair, ainsi qu'une certaine déhiérarchisation des participants à l'échange; et c'est le raisonnement qui permet à notre poète d'en arriver à la prééminence de sa Méditerranée.

« Ce bassin est, en effet, un lieu en quelque sorte privilégié, prédestiné, providentiellement marqué [...]. Là, excitation à l'échange, concurrence vive, concurrence du négoce, concurrence des forces, concurrence des influences, concurrence des religions, concurrence des propagandes, concurrence simultanée des produits matériels et des valeurs spirituelles; cela ne se distinguait point. Le même navire, la même nacelle apportaient les marchandises et les dieux; les idées et les procédés. Combien de choses se sont développées sur les bords de la Méditerranée, par contagion ou par rayonnement. Ainsi s'est constitué ce trésor auquel notre culture doit presque tout, au moins dans ses origines; je puis dire que la Méditerranée a été une véritable *machine à fabriquer de la civilisation* [...]. Nous trouvons donc étroitement associés sur les bords de la Méditerranée: *Esprit, culture et commerce* »(p.221-2).²³

C'est aussi probablement la raison qui le poussa à encourager la création, à Nice, d'un Centre universitaire méditerranéen, pour lequel il rédigea d'ailleurs une manière de programme,²⁴ « en vue d'une construction méthodique de l'idée d'un **Système méditerranéen** »(RMA p.288). Il est urgemment nécessaire, dit Valéry, de renseigner le monde sur ce milieu « à l'origine de l'étonnante transformation psychologique et technique, qui, en peu de siècles, a si profondément distingué les Européens du reste des hommes, et les temps modernes des époques antérieures »(p.281). Son éloge de la Mer intérieure n'en finit pas; contentons-nous d'en rapporter le passage le plus éloquent (du point de vue épistémologique).

« En particulier, l'édification de la personnalité humaine, la génération d'un idéal du développement le plus complet ou le plus parfait de l'homme, ont été ébauchées ou réalisées sur nos rivages. L'Homme mesure des choses; l'Homme élément politique, membre de la cité; l'Homme, entité juridique définie

²¹ À ce propos, s'il n'est pas aussi franc que Rivarol, Valéry "n'en pense pas moins".

²² Valéry entend par là, on le sait, l'échange artisanal, prémoderne, interpersonnel, et non l'industrialisme forcé de notre époque, qu'il réprouve.

²³ Cette seule citation nous prouve bien qu'il est stérile de vouloir harmoniser, distinguer et fixer – ne serait-ce que pour un seul auteur – les définitions des différents concepts clés. Ainsi, ici, conformément à ce que nous avons précédemment lu de Valéry, il serait logique que la "machine à fabriquer de la civilisation" désigne *l'esprit* plutôt que la région physique. De même, "ce trésor auquel notre culture doit tout" devrait qualifier l'esprit. L'esprit se constituerait donc à la manière d'un trésor? Mais le capital qui s'accumule, c'est précisément la culture/civilisation. Alors, esprit = culture = civilisation? Dans ce cas, pourquoi parler de *civilisations*, au pluriel?

²⁴ Guidé, soit dit en passant, par la crainte de "donner une idée médiocre de la pensée et de la faculté d'organisation française" (RMA, p. 292).

par le droit; l'Homme égal à l'homme devant Dieu et considéré *sub specie aeternitatis*, ce sont là des créations presque entièrement méditerranéennes dont on n'a pas besoin de rappeler les immenses effets. Qu'il s'agisse des lois naturelles ou des lois civiles, le type même de la Loi a été précisé par des esprits européens. Nulle part ailleurs la puissance de la parole, consciemment disciplinée et dirigée, n'a été plus pleinement et utilement développée : la parole, ordonnée à la logique, employée à la découverte de vérités abstraites, construisant l'univers de la géométrie ou celui des relations qui permettent la justice; ou bien, maîtresse du forum, moyen politique essentiel, instrument régulier de l'acquisition ou de la conservation du pouvoir.

Rien de plus admirable que de voir en quelques siècles naître, de quelques peuples riverains de cette mer, les inventions intellectuelles les plus précieuses, et, parmi elles, les plus pures : **c'est ici que la science s'est dégagée de l'empirisme et de la pratique**, que l'art s'est dépouillé de ses origines symboliques, que la littérature s'est nettement différenciée et constituée en genres bien distincts et que la philosophie, enfin, a essayé à peu près toutes les manières possibles de considérer l'Univers et de se considérer elle-même.

Jamais, et nulle part, dans une aire aussi restreinte et dans un intervalle de temps si bref [!], une telle fermentation des esprits, une telle production de richesse n'a pu être observée »(p.283-4).

Passons sur la discutable exactitude de cette envolée dans les superlatifs; qu'il nous suffise de constater que plus grand-chose ne reste à répartir au crédit du 'reste de l'Europe' : le centre de gravité de notre civilisation réside décidément quelque part sur la Riviera!

Restons en France et prenons un intellectuel qui mâche moins ses mots : Julien Benda. Son discours s'adressant explicitement à la «nation européenne»,²⁵ on est en droit d'attendre un traitement pour le moins 'égalitaire' des (sous-)nations qui la composent. Mais que non! Dans le dessein qui sera exploré plus loin – celui de créer pour de bon une communauté européenne de l'esprit –, il lui faut entre autres préciser ce qui fait la valeur et la raison d'être de cet esprit; où l'on constate que sa définition du 'bon' esprit européen est fort discriminatoire.

Pour « faire l'Europe », dit-il aux clercs – donc aux gardiens de la culture –, vous devez « élever vos écoliers dans le respect des humanités comme les ont comprises les Jésuites, les *studia humanitatis*, l'étude de l'essentiellement humain »(DNE p.61). C'est-à-dire, explique-t-il, avant tout se départir de tout chauvinisme dans une avide coopération transnationale.

À propos du choix d'une nécessaire langue commune de la sagesse, nous accorde-t-il, « certains d'entre vous trouveront étrange que je vienne, moi Français, plaider l'hégémonie de l'esprit français, alors que, par ailleurs, je prêche l'affranchissement du préjugé national. » C'est qu'il n'en voit pas d'autre qui puisse mieux « conjoindre les hommes dans la clarté et la

²⁵ *Discours à la nation européenne*, Gallimard 1979 (1932). Dorénavant DNE.

raison »(p.87-8). Il n'y a là encore rien de répréhensible, ou pour parler sans moraliser, d'anti-universel. Mais le fait est certain que dans la conception qu'il se fait – et donc qu'il veut imposer – de la civilisation européenne (ou civilisation tout court), il concède peu de place – ou en tout cas peu d'apports positifs à l'esprit 'germanique' (qui se manifeste avec une prépondérance toujours plus sensible dans la culture européenne, depuis la fameuse²⁶ modernité du XV^e siècle).

Pour « créer l'Europe », poursuit-il, « il vous faut détruire l'oeuvre impie du XIX^e siècle » (p.74), au cours duquel, « sous le commandement de l'Allemagne, l'Europe s'est mise à renverser [s]es valeurs [et à] honorer la zone instinctive de l'âme humaine »(p.85). Foin de la 'clarté française' et du « criticisme socratique »! Place à l'irrationnel, à la sentimentalité, à l'originalité, à l'esprit de clocher! Herder, Fichte, Hegel, Marx, Nietzsche sont nommés. La philosophie se met à révéler le devenir, l'intuitif, et, ô péché, le matériel! De cette *Weltanschauung* est née récemment et s'est répandue une culture germanique – « par opposition au sens grégoromain du mot »(p.52). Une culture du nombrilisme et de l'anti-intellectualisme le plus dangereux et le plus rétrogrades, qui trouve ses agents dans Bismarck et Guillaume II, et jusque dans des patriotes du même tonneau, comme Barrès. Une culture qui sacrifie à « la religion barbare de l'invention, de la création, de l'originalité », profanant la pureté de la science véritable et pacifique, qui est inatteignable, seulement souhaitable, qui est faite d'étude et non de spontanéité, d'humilité et non de génie. En guise de raisonnement, c'est dans l'Histoire, cet « excitant de choix des imaginations germaniques » comme dit Jules Romains (PA p.50), que désormais on cherche à tout propos la Vérité. La Grande guerre ne nous a pas décillé les yeux : nous ne faisons qu'infirmier l'esprit, *servir l'État* et encourager la tuerie. Au sortir de celle-ci, Valéry ne tranche-t-il pas déjà dans le même sens : « les grandes vertus des peuples allemands ont engendré plus de maux que l'oisiveté jamais n'a créé de vices »(CE p.989)?

Ainsi donc, la clé de l'évolution réside dans « le respect de la culture, au sens grégoromain [...] en tant qu'elle est un luxe, une valeur non-pratique », comprenant entre autres la recherche du Bien et du Beau (DNE p.62). Il ne faut cependant pas se méprendre sur le sens exact du blâme asséné à cette influence germanisante; il n'y a là aucune trace de ce

²⁶ Nous disons "fameuse" en cohérence avec ce que nous avons avancé d'emblée sur le concept de modernité.

qu'on pourrait qualifier de 'racisme.' On n'est pas loin, certainement, de l'avis de Romains qui note que « depuis des siècles déjà, l'Allemagne est dépositaire, en Europe et pour l'Europe, des principales réserves d'absurde et d'irrationnel, avec tout ce que la chose implique de bon et de mauvais, de fécond et de terrible »(PA p.42). Mais ce dernier ne rappelle-t-il pas par ailleurs – et je pense que ceci peut être considéré comme une vérité – qu'en 1915 déjà, « le dernier écolier sait que les races se sont superposées, croisées, fondues, ou à tout le moins enchevêtrées sur le territoire de l'Europe avec la plus grande fantaisie »(p.22)?

On pense aussi à Drieu La Rochelle qui accordait tout juste à l'Allemagne d'être européenne « par le meilleur de sa culture ». Mais il en nomme la raison, qui ne provient pas d'une conception raciale, mais de justes observations socioéconomiques : « Nous [Européens ou Français?] sommes restés à l'abri de la fureur moderne. Mais il faut que nous comprenions cette fureur. Du reste la voici qui nous saisit. C'est elle qui dévore l'Allemagne. Après l'Amérique et l'Angleterre, l'Allemagne est le peuple le plus engagé dans l'aventure industrielle qui affole peu à peu toute l'humanité : produire, produire n'importe quoi (et jouir n'importe comment, aux moments perdus)». Sa rigueur envers l'ennemi, il la justifie de la manière suivante : «Par la violence d'abord», et «par la douceur et l'habileté» ensuite, il s'agit de faire comprendre à l'Allemagne « que l'Europe est un continent où la vie n'est possible qu'à condition d'admettre et de pratiquer l'égalité »(MF p.79). Tenant à se justifier de l'attention qu'il porte à son pays dans ses premiers écrits, il annonce d'ailleurs : « J'ai pris la France comme exemple à cause de la sûreté de cet exemple dans ma main »(GM p.179).

Que ce soit chez Benda ou ailleurs, nulle possibilité donc d'«ethnisme.» Goethe, Érasme sont d'outre-Rhin, et pourtant considérés des pionniers de l'esprit supranational²⁷ – tout le monde s'accorde là-dessus. Tout au plus peut-on parler de généralisation (et encore, qui ne généralise pas en évoquant, par exemple, « l'idéalisme allemand »?); de toute façon, bien que Benda se situe fort loin d'un pacifisme bêlant, personne ne discrédite plus que lui l'instinct belliqueux inhérent à tout particularisme. Néanmoins, et c'est là l'objet de ces paragraphes, si être digne de l'appellation d'Européen est une question d'effort, de rationalisme, on ne peut être aveugle au fait que Benda distingue clairement, suivant cette optique, une manière plus

²⁷ Comme dit Zweig en parlant des érudits du XV^e siècle, ils ont le « sentiment joyeux qu'ils sont tous députés au Parlement invisible de l'Europe » (in *Derniers messages, op. cit.*, p. 43).

européenne que d'autres de représenter l'Europe – où l'on retrouve cette inclination bien française à préconiser la culture dite classique, perpétuant en droite ligne l'enseignement gréco-romain, tout fait de clarté, de logique, et d'abnégation.²⁸

À propos de Méditerranée, remémorons-nous les analyses d'Ortega y Gasset, un des rares pamphlétaires à avoir abordé le problème de la civilisation européenne rigoureusement, et nous constaterons que les failles des deux points de vue précédents tiennent à une conception insuffisante de cette dernière; l'erreur découle d'une méprise historique assez évidente plutôt qu'à un biais.

Ortega avance l'opinion qu'il est erroné de faire remonter l'existence de l'Europe jusqu'à l'Antiquité – comme on a, n'est-ce pas, coutume de le faire, que ce soit dans les programmes scolaires ou dans l'inconscient intellectuel. Loin de constituer une omission, ou de vouloir nier la contribution grégoromaine à la formation de l'esprit européen, cette vision reflète en fait une conception bien plus précise de l'Europe que nous connaissons (qui est aussi celle qui nous amène à réfléchir).

La Grèce antique initia sans nul doute une civilisation à part entière; nul besoin d'en ressasser les raisons. Et Ortega le prend au mot : il y eut bien civilisation; mais il ne s'agit pas d'un premier stade de la nôtre, mais bien plutôt du commencement de la civilisation grégoromaine. D'ailleurs, s'agit-il au vrai de l'Europe? Non, d'un autre être, aux racines méditerranéennes, mi-orientales.

Rome, de son côté, ne fit qu'absorber et reprendre à son compte la majeure partie de l'excellence grecque, en plus de conquérir l'ensemble du monde méditerranéen : « Elle croît en pleine Méditerranée, dont les eaux étaient déjà imprégnées de culture gréco-orientale. Aussi la moitié des gestes romains ne sont point authentiques, mais appris »(RM p.191). Il est donc abusif de parler de civilisation autonome pour qualifier ce qui ne fut, dans le fond, qu'un Empire (rapidement superficiel) nourri de culture étrangère – et non seulement étrangère, mais

²⁸ Remarquons que cette conception a eu de forts échos dans le public: Simone Weil rappelle qu'«avant juin 1940, on pouvait lire dans la presse française, à titre d'encouragement patriotique, des articles comparant le conflit franco-allemand à la guerre de Troie; on y expliquait que cette guerre était déjà une lutte de la civilisation contre la barbarie, les barbares étant les Troyens" (*op. cit.*, p. 283). Mais dans le fond, n'avait-on pas un peu raison? Inutile donc, pensons-nous, de nous étendre sur la germanophobie compréhensible d'un pays agressé violemment, encore tout frais meurtri d'avoir perdu l'Alsace et la Lorraine (au moins une chanson de troupe, datant de 1870-1 (référence perdue), raillait explicitement la "kultur allemande").

déjà ancienne. À cette dernière vient se rajouter une religion qui (rien ne sert de le cacher), met à terre le gros de l'enseignement hellénique. On obtient donc en vérité l'Empire *méditerranéen*, qui se trouve donc être grégoromain, chrétien, et autant africain et oriental, que proprement européen.²⁹

Il ne faut pas croire que, si Ortega n'avait pas été un aussi fervent émule de la philosophie teutonne, et un lecteur de Spengler, sa qualité d'Espagnol aurait suffi à motiver chez lui aussi un 'impérialisme méridional.' Car la péninsule ibérique, on s'en souvient, stagnait jusqu'à récemment à un stade pour le moins arriéré – on dirait aujourd'hui sous-développé – et par là comptait à peine parmi les membres de l'Europe (prise comme avant-garde de l'humanité). Toujours est-il que son raisonnement donne l'exemple d'une conception rigoureuse et étayée de l'idée de civilisation européenne.³⁰ On s'en souvient, il plaçait la naissance de cette dernière au VIII^e siècle, non sans raisons, la principale étant précisément la menace des peuplades de la rive Sud de la Méditerranée – qui, par conséquent, ne mérite plus l'appellation de *Mare nostrum*. De plus, on l'a vu, place était amplement faite (avec une certaine gratitude même) à l'influence germanique – quoique, dès la tombée dans l'hitlérisme, Berlin se retrouve reléguée par Ortega au rang néfaste des capitales des «pays de l'Est», avec Moscou et Rome (!), et ce au profit de Madrid.³¹

En définitive, constatons que, comme nous l'affirmions pour la notion de modernité, les définitions de la culture du Continent sont légions et jamais assez restreintes au goût des interprètes. Les tiraillements nationaux sont cependant circonscrits, et point sectaires. Sans doute peut-on reprocher à certains méridionaux de tirer la culture par les cheveux en se réclamant à outrance de l'Antiquité, et aux germaniques de négliger quelque peu le patrimoine grégoromain : en règle générale, ceux-ci retardent de plus d'un millénaire la 'naissance' de

²⁹ Raley a parfaitement raison de remarquer (*op. cit.*, p. 64) que définir, à l'instar de Valéry, la civilisation européenne comme "grecque, romaine et chrétienne" n'explique pas en quoi celle-ci différerait de l'Empire romain, lui aussi et plus encore grec, romain et chrétien. Valéry admet quelque part (RMA, p.225) que "la vie de l'esprit est, dans tout l'Occident, affreusement pauvre entre le V^e et le XI^e siècle"; pourtant, il se refuse à envisager une discontinuité, un 'nouveau départ.'

³⁰ Il ne tombe pas non plus dans le travers inverse, l'idolâtrie: "L'idée que Spengler se fait de la culture et de l'histoire en général, est si éloignée de celle que suppose notre essai qu'il n'est pas facile de commenter ici ses conclusions, même pour les rectifier" (RM, p. 128).

³¹ Raley, p. 76. Pour ce qui concerne les pays slaves, "the East seems rather nebulous and undefined in his thought."

'l'Europe.'³² Mais il n'y a pas de fumée sans feu : le 'bloc' germanique constitue effectivement un pôle en soi dans l'histoire de l'Europe, et c'est ainsi qu'il aimait à se percevoir.

2.3 Le cas de l'Allemagne

Quand une nation se lance dans une seconde guerre totale à peine vingt après avoir perdu une première guerre mondiale, il faut de toute évidence qu'elle se soit sentie fortement humiliée, et aussi qu'elle se considère particulièrement douée. L'histoire nous a montré à quoi pouvait aboutir une toute jeune démocratie, la république de Weimar, et ce qui a pu découler d'un très fort sentiment populaire d'unité germanique; il nous a donc paru indiqué de consacrer un sous-chapitre entier à l'examen de cette position incomparable.

Car l'Allemagne au début du siècle est une puissance mondiale redoutable, dont nous ne pouvons saisir aujourd'hui, devant ce pays châtré, américanolâtre, rabattu sur des objectifs économiques qu'est la République fédérale actuelle, que de pâles et très infidèles impressions. Aussi faut-il attribuer aux témoignages que nous présenterons dans les lignes suivantes une valeur bien pondérée.

Ainsi, quand un pacifique *autrichien*, l'écrivain Robert Musil, déclare deux ans après les accords de Versailles que « nous autres Allemands avons subi une injustice insupportable. Il est inévitable que nous exigeons une révision de la paix, »³³ il y a lieu de penser que la population germanique, qu'elle soit d'outre-Rhin, transalpine ou baltique, qu'elle se sente coupable ou non, ne pouvait en aucun cas accepter la situation qui lui avait été faite.

Pas seulement à cause des clauses draconiennes et revanchardes du traité, mais aussi du fait de la conscience collective de sa particularité culturelle. De même que les Français dénigrent et se méfient de cette réelle particularité germanique, la communauté en question, elle, se sent de plus en plus fière de son mode de vie et de pensée. Thomas Mann est un de ceux qui exprimèrent avant l'issue de la guerre – mais déjà avec une certaine colère – l'antagonisme entre la bonne vieille Allemagne et le reste du monde occidental. Plongeons-nous dans ses

³² Le vénérable Rudolf Borchardt (l'intellectuel du type poète-érudit) nous livre une vue originale – anthropologique –, l'esprit de la péninsule européenne se percevant selon lui comme opposition, prise de distance, face à l'asiatique. C'est "une tension créatrice entre l'accouchement par l'Asie [Zeugung am Asiens Schoße] et la libération de l'esprit par le dépassement [Überwindung] de l'Asie dans l'homme européen" (*op. cit.*, p. 13). Or, ce dépassement de l'Asie – cette *définition* de l'Europe, n'a pu se faire que bien après l'installation des derniers Barbares, c'est-à-dire pas avant l'an 800.

³³ Dans une lettre d'avril 1921 (voir *Briefe 1901-1942*, Rowohlt 1981).

Considérations apolitiques, gigantesque et virulent pamphlet qui, malgré son titre, fit date dans le débat politique de son pays.

Comme Valéry, Mann appartient à une – relativement – ‘vieille’ génération d’artistes. Comme lui, il naquit et passa l’entièreté de sa jeunesse « dans un monde, où, à regarder massivement les choses, la stabilité dans tous les domaines permettait à l’homme de se reposer dans l’illusion d’échapper aux atteintes du temps. »³⁴ Plus encore que celui-ci, il anathématise la modernité, mais à sa différence, ne craint pas de nommer ses protagonistes et d’employer à leur égard un ton pour le moins agressif – ce qui le projette immédiatement, qu’il le veuille ou non, dans l’arène politique. Voici comment il se présente : « J’appartiens spirituellement à une veine d’écrivains [Barrès par exemple] répartie à travers toute l’Europe, provenant de la *décadence*³⁵ et devenus chroniqueurs et analystes, mais qui en même temps portent en leur coeur la volonté émancipatrice – ou plutôt, soyons pessimiste, la velléité – de lui résister, et qui au moins *font l’expérience* d’un dépassement de la *décadence* et du nihilisme »(BU p.201).

La montée de la démocratie libéraliste avec tous ses ‘à-côtés’ n’a pas échappé à l’auteur des *Buddenbrooks* et de *la Mort à Venise*, et c’est tout le sujet de sa diatribe. En quoi cela concerne-t-il l’Allemagne plus que le reste du monde, demandera-t-on? Là est toute la particularité de cette oeuvre : d’un problème temporel, c’est-à-dire lié à la progression générale de l’humanité, Mann fait un problème d’ordre horizontal (géographique); à savoir qu’il transpose – et ainsi procèdent souvent xénophobie et nationalisme – un problème global (problème si on le voit ainsi) en un conflit régional. Il faut savoir que l’auteur, s’il ne reniera jamais³⁶ ses *Considérations* à l’accent plus que légèrement réactionnaire, modèrera quelques années plus tard son ardeur pour se joindre (sans trop d’enthousiasme) aux partisans de la démocratie de Weimar. Car Mann sent le vent politique tourner avec les turbulences de cette terrible guerre. Il sait qu’à travers les parties en conflit s’affrontent au moins deux grandes visions, deux grandes forces culturelles.

Les *Considérations* ont pour prétexte la défense d’un article controversé,³⁷ à teneur fortement militariste et publié au début de la guerre, face à la critique acerbe qu’en a faite

³⁴ Roulin, *op. cit.*, p. 9.

³⁵ En français dans le texte.

³⁶ Voir W.MORRIS, Introduction aux *Reflections of a Nonpolitical Man*, Ungar 1983, p. XII-XIII.

³⁷ “Gedanken im Kriege,” novembre 1914.

R. Rolland.³⁸ Piqué, Mann tient un discours empreint d'une certaine hargne – pour ne pas dire d'une hargne certaine –, discours adressé à son pays comme à ceux qui l'affrontent. Ç'a lieu d'étonner de la part de quelqu'un qui remarque que « c'est une tragique singularité que chacun des grands peuples de l'Europe constitue à sa manière un danger [Verhängnis] pour l'Europe entière (l'Allemagne pas moins que les autres) »(p.430).

Tout d'abord, il faut savoir que la guerre menée par l'Allemagne est juste, noble, nécessaire. Qui sont ses ennemis? La France, l'Angleterre, les puissances impérialistes occidentales; bref, les protagonistes de « l'empire de la *Zivilisation* humaine [...] Mirage ou non : ceux qui y croient sont décidément les ennemis de l'Allemagne, car il est certain que l'union des démocraties nationales en une démocratie européenne, mondiale, ne laisserait rien du caractère allemand : [...] la "société de l'humanité" aurait un caractère bien plutôt latin ou anglo-saxon – l'âme allemande s'y dissoudrait pour disparaître, absolument » (p.39). Trois termes centraux apparaissent ici : unification, démocratie, nationalisme, trois symptômes de cette plaie qui assaille l'Allemagne (à travers la guerre mondiale) et que Mann qualifie de 'civilisation humanitaire,' ou 'libéralisme mondial.'

La *Zivilisation*, voilà la ruine, et avec elle « l'intellectualisme, le rationalisme, le relativisme, le culte de la causalité, des lois naturelles »,³⁹ auxquels on peut ajouter les trois ingrédients susmentionnés. Mann a une idée fort précise du fléau : « Ce que nous appelons *Zivilisation*, et qui d'ailleurs se présente comme telle, n'est rien d'autre que ce défilé triomphal [Siegesszug], cet envahissement de l'esprit bourgeois politisé et littérisé, et sa colonisation du monde. L'impérialisme de la *Zivilisation* est la dernière forme de la pensée unificatrice romaine, contre laquelle l'Allemagne "proteste"», en assumant une « lutte irraisonnable, au sens grandiose du terme, contre l'Entente mondiale »(p.52).

« Nous avons là, poursuit-il, la différence entre masse et peuple, qui correspond à celle qui existe entre individu et personne, entre *Zivilisation* et *Kultur*, entre vie sociale et métaphysique. La masse individualiste est démocratique, le peuple aristocratique »(p.248).⁴⁰ Il

³⁸ Grand pacifiste (cf *Au-dessus de la mêlée*, 1915), tenu par Stefan Zweig pour "la conscience morale de l'Europe" et partant, pour "l'homme le plus important de cette heure de notre histoire" (WG, p. 292).

³⁹ In "Über die Lehre Spenglers" (1924), *Gesammelte Werke* X, p. 179.

⁴⁰ Rappelons à ce propos que la distinction politique entre les deux cultures est tout aussi nette pour Ortega, et sans doute potentiellement conflictuelle: le aristocratique-individualiste est germanique, le législateur-plébéien romain. Mais la combinaison de l'individualisme germanique et du droit abstrait romain a donné la démocratie libérale, « plus haut type de vie publique connu jusqu'à nos jours » (RM, p. 94).

ne fait que reprendre à son compte ce qu'il croit être la volonté populaire (*Völkisch*) de l'Allemagne, qui aurait pour vocation essentielle de s'opposer à la civilisation ambiante, et ce, par la puissance de son propre mode d'existence – auquel Mann attribue le terme de culture. « Sans doute, prévient-il, prenez-vous mon antithèse de "culture" et "civilisation" pour une improvisation [...], un symptôme de la psychose de guerre; il n'en est rien »(p.168). Effectivement, cette dichotomie se veut bien plus qu'un propos de circonstance; c'est pour notre écrivain le cheval de bataille d'une nouvelle théorisation de l'évolution sociale. « Cent fois auparavant cela a été essayé en Allemagne, par des penseurs et des poètes, sans qu'une signification ait pu s'imposer unanimement : tout au plus tient-on que la "culture" se rapporte à l'esprit, la "civilisation" au matériel. J'ai trouvé cela insuffisant, voire faux; c'est faire bien trop peu d'honneur à la civilisation, et me suis dit que la *Zivilisation* est elle aussi non seulement quelque chose de spirituel, mais plus que cela, elle est l'esprit même – l'esprit dans le sens de raison, d'éthique [Sittigung], de doute, d'éducation et enfin de *dissolution* [Auflösung], face à la culture, qui représenterait le principe artistique, organisateur, constructif, conservateur de vie, enluminant la vie »(p.169). En bref, résume-t-il, « culture égale liaison [Bindung], civilisation égale désintégration »(p.170).⁴¹

N'oublions pas que Mann s'exprime avant tout en tant qu'écrivain de la vieille garde, pour qui l'art est « une puissance conservatrice »(p.398), et c'est une raison de plus pour lui de détracter l'embourgeoisement : « Malheureux que vous êtes, votre progrès inlassable et inexorable tue les arts! je le sais. Pauvres arts! »(p.169).⁴²

Quand on sait que la culture (à laquelle Mann confère ouvertement un côté gnostique, un certain devoir de réserve – on dirait un *tabou*) se dresse par définition contre la démocratie, le pacifisme et le progrès en général, on croit lire une reprise nationalisante des thèses réactionnaires d'un Bonald ou d'un Maistre. Mais Mann (peut-être pour édulcorer sa prise de position) s'empresse à se distancier expressément de tout chauvinisme. En effet, à ses yeux, « Démocratie et nationalisme ne font qu'un. [...] La fauteuse de l'état actuel de l'Europe, de son anarchie, de la guerre de tous contre tous, c'est la *démocratie nationaliste*. Le principe national est celui de l'atomisme, de l'anarchie, de l'anti-Europe, de la réaction. La démocratie est

⁴¹ On ne manquera pas de relever la portée de cette intuition pour la thermodynamique appliquée à l'espèce...

⁴² Reproche courant à cette époque et confirmé par Drieu par exemple : « L'art est tué par la démocratie qui est l'aspect le plus notoire, ces jours-ci, de l'*extension désordonnée du conscient* [dont procède d'ailleurs la psychanalyse] » (GM, p. 299).

réactionnaire, car elle est nationaliste et sans aucune conscience européenne »(BU p.206).⁴³ Raisonement spécieux, n'est-ce pas? Toujours est-il que cette démocratie, il l'associe tout particulièrement à la France, l'économisme à l'Angleterre, et qu'il ne fait « aucun doute que l'Allemagne a contre elle ce libéralisme mondial, qui se prend pour le progrès mondial » (p.351). Et elle en est la victime : « C'est une politique hostile envers l'Allemagne. C'est évident. L'esprit politique qui est anti-allemand comme esprit est logiquement anti-allemand comme politique »(p.29-32); pour sa patrie, se défendre doit donc nécessairement signifier se redresser, prendre l'offensive.

L'antinomie culture/civilisation semble être un thème récurrent chez les penseurs allemands de l'entre-deux-guerres. Mann ne pouvait avoir lu alors la brique de Spengler, où celui-ci annonce l'entrée dans la phase finale de l'Occident : la civilisation précisément, qui se caractérise par l'impérialisme, l'hégémonie des grandes villes et quelques-unes des propriétés dénoncées ci-haut, et qui fait suite à la phase dite de culture. Quelques années plus tard, Mann lui reprochera de se montrer conservateur et de se prétendre goethéen alors qu'il prophétise l'irrévocabilité du déclin sans appartenir à « l'authentique noblesse de la nature », le plaçant ipso-facto dans les rangs des intellectuels modernes (les *Zivilisationsliteraten*), ces « nouveaux jacobins » qui contribuent précisément à ce déclin.⁴⁴

R.Musil avait les deux auteurs à l'esprit lorsqu'il écrit, sur celui du *Déclin*, que « ce que les gens entendent en parlant d'intellectualisme dans le sens négatif, cette précipitation intellectuelle de notre époque, l'expression des pensées avant qu'elles mûrissent, est causé en partie parce que nous cherchons la profondeur dans nos pensées et la vérité avec nos sentiments sans nous apercevoir que nous faisons tout à l'envers »(PS p.147). Pour Musil, « arguer sur les manières de différencier la culture de la civilisation est pour moi une vieille querelle stérile » (qu'il se permet pourtant de trancher sur-le-champ) : « Si on veut faire la distinction, je crois qu'il est préférable de parler de culture lorsqu'il règne une idéologie unique et qu'une forme de vie est encore cohérente, et de qualifier par contre de civilisation une situation culturelle

⁴³ « Afin de réduire ce qui reste du vieux monde », dit E.Jünger, « le progrès utilise essentiellement deux pierres de meule : le socialisme et le nationalisme »(MT p.138) – tout se tient. Sur modernité et cosmopolitisme, nationalisme et socialisme, remarquons en passant cette phrase de Benda (DNE, p. 128-9): « L'âge moderne a inventé le nationaliste-socialiste, la nation s'affirmant, dans son opposition à l'étranger, par le faisceau de toutes ses classes, la nation 'totalitaire.' Le noble s'est évertué à nier son cosmopolitisme avec une force qui doit faire frémir dans leurs tombes Maurice de Saxe et le prince de Ligne.»

⁴⁴ In "Über die Lehre Spenglers", *op. cit.*, p. 180. Sur les intellectuels, voir aussi BU, pp. 37, 393-8.

devenue confuse. Toute civilisation est précédée par une culture » (il poursuit en reprenant d'autres idées du *Déclin* – complexification des relations sociales, de la maîtrise technique de la nature). Outre le fait que son attaque du livre de Spengler est assez peu réussie, on note que ses soi-disant éclaircissements n'ont servi qu'à introduire des notions tout aussi nébuleuses ('situation culturelle', 'idéologie', 'forme de vie'...); en réaction parallèle au distinguo offensif culture/civilisation, et à l'exemple d'intellectuels comme W.Rathenau ou L.Klages, il se retrouvera à théoriser autour de la notion complexe d'âme (*Seele*), mélange édulcoré de culture (terme trop nationaliste), et d'esprit (divinité trop amoral, pour laquelle « peu importe que tu sois du côté du Bien ou du côté du Mal »⁴⁵). En 1930, E.Jünger, qui a sûrement pris connaissance de l'une et de l'autre thèse, déclare qu'« il ne fait aucun doute que la *civilisation*⁴⁶ soit plus étroitement liée au progrès que la culture; qu'elle sache parler sa langue dans les grandes villes surtout, et s'entende à manier des notions et des méthodes qui n'ont rien à voir avec la culture, auxquelles même celle-ci s'oppose. La culture ne peut être exploitée à des fins de propagande et reste étrangère même à toute utilisation publique [...]. Or nous n'avons nullement l'intention de déplorer l'inévitable »(MT p.125).

On ne peut s'empêcher d'être frappé par la concordance des vues d'une large partie de l'opinion lettrée allemande. Mais pourquoi l'Allemagne au juste? Qu'est-ce qui lui alloue cette mission de sauvegarde? Questions qui n'ont pas lieu d'être pour nous. Mann a exprimé ses raisons, qui rendent justement son avis si intéressant pour notre étude; il y va en effet de la sauvegarde non de son pays en tant que tel, mais, à travers lui, de l'Europe toute entière.

Voyons pourquoi. Nous avons relevé, loin plus haut, la distinction que fait Mann entre le bourgeois internationaliste et le bon *Bürger* allemand, d'âme aristocratique-cosmopolite. Sa position 'privilégiée' tient à ce que « l'Allemagne [est] le pays où s'affrontent les antagonismes spirituels de l'Europe, presque sans coloration nationale commune, sans synthèse nationale,⁴⁷ et dans l'âme duquel on doit situer le combat des différences européennes. [...] Les guerres européennes, en tant qu'elles doivent se faire sur le plan de l'esprit, seront toujours des guerres allemandes, *entre frères*, c'est le destin de ce peuple-cœur de l'Europe [...]. L'Allemagne n'est

⁴⁵ In *Tagebücher*, op. cit., p. 904.

⁴⁶ En français (ou anglais) dans le texte.

pas une nation »(BU p.194). Les propos de notre auteur prennent avec ces déclarations une toute autre teinte : d'abord, le refus de voir dans l'Allemagne une entité unie et indivisible, ainsi que, dans «les guerres européennes», autre chose qu'un affrontement d'idées, tout cela tranche avec un conservatisme dont on aurait pu attendre qu'il se rallie plus tard à l'ambition hitlérienne. Toutefois, la vocation éminemment européenne qu'il attribue à son pays ne manque pas d'ambiguïté, ne serait-ce que parce qu'elle entre (spirituellement, dirait-il) en collision avec l'Europe vue par le reste du Continent. Il précise en effet : « La conscience européenne, la responsabilité supranationale se trouve dans ce peuple apolitique et antidémocrate qui vit uniquement en Allemagne. Mais l'intellectuel allemand moderne [Zivilisationsliterat] ne veut pas l'admettre. Il s'extasie aux mots de 'libre société des États', de 'ligue démocratique des nations', de 'paix des peuples'. » On retombe sur cette haine des institutions démocratiques, ce refus d'y voir une quelconque légitimité morale, raisonnable, ou historique. Certes, Mann ne tient pas à paraître vulgairement militariste; ce qu'il souhaite néanmoins à sa culture, son continent, c'est « une paix européenne qui ne soit pas internationale, mais supranationale [übernational], non pas une paix démocratique, mais une paix allemande »(p.206).⁴⁸

À l'évidence, on peut difficilement accepter cette vision ailleurs. C'est Jules Romains qui s'insurge, au même moment dans sa lettre aux Américains, contre cette ambition : il juge que « l'Allemagne n'est ni moralement, ni intellectuellement, digne de la mission qu'elle s'arroge », et que « la principale raison, pour un neutre ami des destins de l'Europe, de ne pas souhaiter la victoire de l'Allemagne, est que, dans les conditions présentes, cette victoire ne recevrait pas sa justification de sa fécondité, et loin de hâter l'unification de l'Europe, la retarderait indéfiniment [...]. Tout le vingtième siècle serait perdu pour la cause de l'Europe » (p.51-2).⁴⁹ Il fait à ce sujet des remarques fort à propos :

⁴⁷ Mann écrit avant Weimar.

⁴⁸ Mais l'Allemagne n'est-elle pas le lieu des conflits? Des conflits de l'esprit, peut-être. Veut-il dire alors que l'Europe doit s'unir – à l'allemande – pour que fleurisse le débat intellectuel? Il est permis d'en douter. Musil, vers la même époque, note dans le même sens: "La mission de l'Allemagne serait à présent: non à une Ligue des nations, non à des idéaux banals de civilisation, oui à un dépassement critique de l'État" (*Tagebücher, op. cit.*, p. 359).

⁴⁹ En fait, n'a-t-il pas tort ? La victoire de l'Allemagne dans la Première Guerre mondiale ne nous aurait-elle pas épargné la Seconde?

« Ce n'est pas que l'idée d'Europe soit absente des préoccupations germaniques. On doit même reconnaître qu'en temps de paix elle était évoquée en Allemagne plus souvent que partout ailleurs.⁵⁰ Alors qu'en France les esprits généreux se portaient plutôt vers **une forme abstraite d'internationalisme**, vers un idéal de relations juridiques entre les États, en Allemagne, il s'agissait bien d'**une Europe réelle et concrète**, conçue non comme une entité, mais comme un organisme. [...] Mais, sauf exception, cette vue féconde sousentendait une proposition plus inquiétante : **l'unification de l'Europe serait l'oeuvre de l'Allemagne**. Sans doute, il n'était pas spécifié que cette oeuvre serait sanglante [...]. Mais rien n'interdisait de le penser »(PA p.49).

Attardons-nous un peu sur ces élégantes lignes, et sur la 'forme abstraite d'internationalisme,' cet 'idéal de relations juridiques entre les États' qui sont l'apanage de la vision 'euroccidentale,' et le nom qui nous vient aussitôt à l'esprit est celui de leur critique le plus sévère : Carl Schmitt, qui, dans de nombreux écrits, révoque l'idée que les « groupements amis/ennemis » souverains – à savoir les États – puissent vouloir se soumettre à une législation supérieure. Cet idéalisme saugrenu n'aurait d'autre but que d'abolir la réalité politique, entreprise complètement insensée, puisque le mécanisme de la *Freund-Feind-Gruppierung* fait pour ainsi dire ontologiquement partie de l'être humain, selon sa théorie (aux ramifications plus complexes que ce que nous pouvons traiter ici). La Société des Nations en particulier est régulièrement tournée en dérision (BP p.51), elle qui se prétend ligue des peuples (*Völkerbund*) alors qu'elle n'est que le fruit de tractations politiciennes (on dirait de nos jours : technocratiques), ainsi que l'idéalisme du pacte Briand-Kellogg de 1928, qui a la prétention de mettre la guerre au ban des nations (p.56-7).⁵¹ Ridicule que tout cela, pensait déjà Mann : « une société de peuples paisiblement obéissants est une chimère »(BU p.463). On ne peut prétendre que le réalisme politique est une invention d'après-guerre, lorsqu'on lit la phrase suivante : « L'avenir verra, si tout ne m'abuse, **quelques puissances géantes [Riesenweltreiche] – avec ou sans l'Allemagne – se partager l'administration du globe; et l'expression "droit des petites nations" sera traitée comme la *Sentimentalitätsphrase* la plus mensongère – ce qu'elle est déjà aujourd'hui. Comme si la démocratie avait quoi que ce soit à opposer à l'impérialisme ou au capitalisme »(p.354)! Surtout, cet idéalisme (ou plutôt cet *irréalisme*) est mis sur le compte de l'influence – de l'*impérialisme* – anglo-saxonne. C'est encore une raison pourquoi l'Allemagne se doit de combattre l'Angleterre : contre sa mentalité (p.33).**

⁵⁰ Et pas qu'en temps de paix, vu ce que dit E.Jünger: "L'Allemand a fait la guerre avec l'ambition, pour lui trop modeste, d'être un bon Européen. [...] C'est l'Europe qui luttait contre l'Europe" (MT, p. 141).

⁵¹ Voir par exemple les articles "La SDN et l'Europe" (1928), "Les formes de l'impérialisme en droit international moderne" (1932), "Neutralité et neutralisations" (1939), "Grand espace contre universalisme" (1939)...

Mais revenons sur ce qui est décidément le fondement de la ruade de Thomas Mann: le rejet de la politique au sens moderne/démocratique du mot. Car, avec la démocratie, « foin de l'éthique goethéenne de la culture personnelle : la société plutôt! la politique! la politique! » (p.27) – et, sous elle, le monstre de l'État. Déjà loin avant, les réminiscences de Stefan Zweig, nous ont mentionné que lui aussi constate cette invasion soudaine des soucis politiques, cette **réduction au politique**, cette dégradation de l'organisation traditionnelle tout d'un coup vouée aux gémonies du tribunal populaire. C'est un fait que dans toute l'Europe, les masses, durement touchées par la misère de la Grande guerre, se font entendre en conséquence – en Allemagne par-dessus tout, qui se voit, immédiatement après la capitulation, transformée pour la première fois en démocratie, ce qui ne peut manquer de froisser quelques opinions bien compréhensibles. On parle en quelque sorte d'**infection politique**, par opposition péjorative au terme plus flatteur de **conscientisation** (bien qu'il y aura toujours certains pour prétendre que la démocratie n'est pas le lieu de la 'véritable' politique). Cette méfiance si catégorique s'explique tout d'abord par la peur de *s'occidentaliser*, de sacrifier une certaine mentalité culturelle propre à un art et un mode de vie nobles. Peut-être aussi, déclare Valéry, lui aussi membre de la vieille génération, parce que « dans tous les cas possibles, *politique et liberté d'esprit s'excluent* », cette dernière étant « *l'ennemie essentielle des partis* »(RMA p.232).

On a pardonné à Mann ces positions incendiaires; il faut dire qu'il s'est amplement rétracté par la suite, attribuant justement la catastrophe hitlérienne à un « manque de démocratie.»⁵² Dans *Achtung, Europa!* (1938), en faisant le compte des valeurs surannées, et tout en continuant de réproucher la « vague géante de barbarie excentrique et le populisme à la crie [primitiv-massendemokratische Jahrmarktsroheit] », il fait désormais un amalgame nécessaire entre les « notions modératrices et civilisantes comme la culture, l'esprit, l'art, les idées » – et parle à présent de « *Zivilisation* » en danger!⁵³

Que penser de tout cela? Tout d'abord, il faut préciser que ses tirades radicales (récupérées par des partis, et plus tard jetées contre lui), ne représentaient guère, aux débuts de la république de Weimar, quelque consensus national; il y avait même dans l'opinion un conflit

⁵² Voir entre autres le discours "Kultur und Politik" (1939).

⁵³ Voir GW, t. XII, p. 770-1.

acerbe, exemplairement personnifié par le désaccord qui le séparait de son frère, l'*intellectuel* (eh oui) Heinrich Mann, « who was liberal, democratic, pro-French [...]. The European struggle was reflected in miniature in the struggle between the two».⁵⁴

Mais enfin, que l'on soit d'accord ou non avec les opinions de Mann, son emploi nouveau (pour nous) des termes culture et surtout civilisation ne peut qu'apporter des éclaircissements sur l'entre-deux-guerres (ou plutôt sur ces dernières!). Notre intérêt est d'autant plus vif qu'il reconnaît que ces deux adversaires ne se combattent pas seulement internationalement, mais sur le territoire même de sa patrie, l'Allemagne – qui, en elle-même, symbolise une véritable et profonde Europe. Sa philippique s'adresse donc d'abord aux siens, puisque comme Drieu le remarque, de toute l'Europe c'est l'Allemagne qui est la plus «dévotée [...] par la fureur moderne.» Ensuite, par son interprétation, Mann rattache une conséquence intéressante à toute la politique moderne (censée oeuvrer à la 'désintégration' de la culture européenne) ainsi qu'à la nouvelle espèce d'écrivains qui fait son apparition : les intellectuels, comme par hasard détestés pour leur collaboration à la nouvelle société...

Toujours est-il que, s'il faut trouver des raisons cognitives à la stupéfiante montée conservatrice qui défigurera l'Europe moins de quinze ans plus tard, nous invitons sans hésiter à puiser dans ce long texte, publié par un des plus renommés écrivains allemands, dans le feu du début de notre siècle. Rougemont devait l'avoir à l'esprit lorsqu'en 1935, bavardant avec un SA, il lance : « Je sais bien que le mot civilisation est mal vu chez vous »(JÉ p.312).

Notre idée de l'Europe devrait à présent nous sembler, sinon plus claire, du moins plus complète. Après ces coups d'oeil descriptifs, appréhendons maintenant les problèmes qui l'assaillent – la fameuse crise en tant que telle.

⁵⁴ Morris, *op. cit.*, p. VIII.

3 Zeitgeist

« Les nations de l'Europe sont malades, l'Europe elle-même est, dit-on, en crise. »¹

Cette crise ne peut guère avoir de conséquence sur ce qui a fait l'objet des pages précédentes, à savoir le passé, l'histoire, les développements antérieurs de 'notre' civilisation. Ce qui importe, c'est l'état présent de cette civilisation c'est-à-dire 'la culture actuelle' (pour retomber dans le langage courant) – ou, pour adopter l'optique de Mann, l'attaque de la *Zivilisation*. Bref, il s'agit d'évaluer les dommages subis par ce qui sert de matrice à notre civilisation.

3.1 L'esprit

« – Qu'est-ce donc qu'une crise? Décidons de ce terme! – Une crise est le passage d'un certain régime de fonctionnement à quelque autre; passage que des signes ou des symptômes rendent sensible. Pendant une crise, le temps semble changer de nature, la durée n'est plus perçue comme dans l'état ordinaire des choses : au lieu de mesurer la permanence, elle mesure la variation. Toute crise implique l'intervention de "causes" nouvelles qui troublent un équilibre mobile ou immobile qui existait. Comment ajuster à la notion d'*intelligence* l'idée de *crise* [...] ? »²

Pour répondre à cette dernière question, restons d'abord avec Valéry, qui offre l'avantage d'établir une relation structurelle entre la civilisation/culture et ce concept qui revient si souvent chez lui, l'esprit. À cette fin, il se sert de l'image d'un capital (de production) pour qualifier toute culture/civilisation; lisons directement un passage contenu dans un article de 1939, *La liberté de l'esprit*, où Valéry décrit ce qu'on devrait appeler le *substrat* de l'esprit, ce grâce à quoi il prospère, croît et s'affine :

« [...] Il s'agit d'un capital qui se forme, qui s'emploie, qui se conserve, qui s'accroît, qui périlite, comme tous les capitaux imaginables – dont le plus connu est sans doute ce que nous appelons notre corps...

De quoi est composé ce capital *Culture ou civilisation*? Il est d'abord constitué par des choses, des objets matériels – livres, tableaux, instruments, etc., qui ont leur durée probable, leur fragilité, leur précarité de choses. Mais ce matériel ne suffit pas. Pas plus qu'un lingot d'or, un hectare de bonne terre, ou une machine ne sont des capitaux en l'absence d'hommes qui en ont besoin et qui savent s'en servir [...] – c'est-à-dire d'hommes qui aient soif de connaissances et de puissance de transformations intérieures, soif de développements de leur sensibilité; et qui sachent, d'autre part, acquérir ou exercer

¹ E. Husserl, *Die Krisis des europäischen Menschentums und die Philosophie*, Beltz-Athenäum 1995 (1935), p. 20. Dorénavant KEM.

² Valéry, in *Propos sur l'intelligence*, Pl., p. 1041.

ce qu'il faut d'habitudes, de discipline intellectuelle, de conventions et de pratiques pour utiliser l'arsenal de documents et d'instruments que les siècles ont accumulé.

Je dis que le capital de notre culture est en péril. Il l'est sous plusieurs aspects. Il l'est de plusieurs façons. Il l'est brutalement. Il l'est insidieusement. Il est attaqué par plus d'un. Il est dissipé, négligé, avili par nous tous. Les progrès de cette désagrégation sont évidents. [...]

Je vous ai montré de mon mieux à quel point **toute la vie moderne constitue**, sous des apparences très brillantes et très séduisantes, **une véritable maladie de la culture**, puisqu'elle soumet cette richesse qui doit s'accumuler comme une richesse naturelle, ce capital qui doit se former par assises progressives dans les esprits, elle la soumet à l'agitation générale du monde propagée, développée par l'exagération de tous les moyens de communication [...].

Secousses perpétuelles, nouveautés, nouvelles; instabilité essentielle, devenue un véritable besoin, nervosité généralisée par tous les moyens que l'esprit a lui-même créés. On peut dire qu'il y a du **suicide** dans cette forme ardente et superficielle d'existence du monde civilisé »(RMA p.226-7).

De toutes ces bribes valéryennes mises bout à bout, on ne peut que déduire que culture et esprit constituent le 'cercle vertueux' de l'homme : la culture, propre de l'homme, ne se crée que par la poussée de l'esprit, lui aussi propriété humaine – sans esprit, pas de culture. Mais ce dernier, à son tour, a besoin d'assimiler un support culturel («d'investir le capital») aussi raffiné que possible, pour fleurir, se développer et mener à encore plus de culture.³ Ni l'esprit ni la culture ne s'accumulent ou n'augmentent sous le simple effet du temps.

Mais c'est bien sûr l'esprit (le 'principe actif', la matrice), et non le capital, qui 'dysfonctionne', et c'est son ébranlement la cause du chaos actuel. L'esprit valéryen est un curieux être, impalpable car immatériel, mais auquel le poète donne avec assurance tour à tour le statut d'objet, de carburant, ou d'agent à part entière dans l'histoire. C'est dans un texte de 1941, *La politique de l'Esprit – notre souverain bien*,⁴ qu'il apparaît au lecteur dans sa définition la plus précise. Ce texte, quoique tardif, part de l'observation (conforme à nos propres présomptions) que « les choses depuis 1919 n'ont pas excessivement changé »: Valéry

³ Encore que, répétons-le, il soit impossible d'accorder la terminologie (culture, civilisation, esprit...) d'un auteur ou d'une langue à l'autre; il suffit d'entendre G.Hauptmann sur ce thème: «Qu'est-ce que le capital culturel [Kulturbesitz] d'un peuple? Sa spiritualité [Geistigkeit]! Seulement sa spiritualité! Seulement sa spiritualité? Oui, seulement sa spiritualité! Mais sa spiritualité au sens large [insgesamt]. On entend par là une spiritualité qui s'exprime en architecture, en art plastique et en musique aussi bien qu'en science et technique, dans la poésie pure, la pensée pure et la religion [...]. L'esprit est aussi toujours débordement [Überfluß] spirituel. Toute vraie culture est donc ainsi débordement spirituel; sans richesse spirituelle, pas de culture [...]» ("Der Geist der Kultur", in *op.cit.*, p. 866): ici, il appert que sa 'spiritualité' équivaut à peu près à l'esprit valéryen (et le 'débordement' dont il est question signifierait le rendement du capital).

Par opposition, voir la définition (négative) d'Ortega, nettement plus 'statique': «Il n'y a pas de culture s'il n'y a pas de normes auxquelles notre prochain puisse recourir. Il n'y a pas de culture là où il n'y a pas de principes de légalité civile auxquels on puisse en appeler [...] là où n'existe pas le respect de certaines bases intellectuelles auxquelles on se réfère dans la dispute [...] là où ne préside pas aux relations économiques un régime de trafic sous lequel on puisse s'abriter [...] là où les polémiques sur l'esthétique ne reconnaissent pas la nécessité de justifier l'oeuvre d'art» (RM, p. 117). Ici, la culture représente, comme de droit, un patrimoine normatif. Quel mot "surchargé de moissons", en effet!

⁴ Dorénavant PE; contenu dans l'édition de La Pléiade.

n'a jamais renié les thèses de la *Crise de l'esprit*, elle-même paragraphe d'une critique des temps modernes entamée bien avant la première guerre mondiale.

« Il y a une façon de définir l'esprit qui ne met en jeu aucune métaphysique, mais qui donne simplement à ce mot le sens irrécusable d'une constatation, qui en fait, en quelque sorte, le symbole d'un ensemble d'observations tout objectives »; « j'entends ici, tout simplement, une puissance de transformation que nous pouvons isoler, distinguer de toutes les autres, en considérant simplement certains effets autour de nous, certaines modifications du milieu [...] que nous ne pouvons attribuer qu'à une action très différente de celle des énergies connues de la nature; car elle consiste au contraire à opposer les unes aux autres ces énergies qui nous sont données ou bien à les conjuguer »(PE p.1022). Ainsi, tout d'abord, il appert que **l'esprit est ce qui distingue l'homme de l'animal (de la nature), et certains peuples des « peuples heureux »**(p.1037); c'est aussi ce qui faisait la précellence de l'Européen, si l'on se souvient de ce qui a été dit plus haut. « L'esprit semble abhorrer et fuir le procédé même de la vie organique profonde, qui exige, au contraire, la répétition des actes élémentaires desquels dépendent les échanges vitaux »; par l'esprit, la vie humaine / européenne se démarque de la vie monotone, axée sur la répétition / tradition, car « *ce qui se répète en nous n'appartient jamais à l'esprit même* »(p.1026). Si, par exemple, l'homme « prolonge ou adoucit son existence, il agit donc *contre nature*, et son action est donc de celles qui opposent *l'esprit* à la *vie* »(p.1025). Tout effort de prévision est oeuvre de l'esprit, de même que tout rêve, toute velléité, réalisation ou passion humaine, la crainte bâtisseuse de temples aussi bien que la beauté et ses oeuvres d'art.

Mais la personnification ne s'arrête pas là : l'esprit essaye « de prévoir ce qu'il enfantera, de discerner dans le chaos les courants insensibles, les lignes dont les croisements éventuels seront les événements de demain. Tantôt il essaye de préserver ce qui lui semble essentiel dans ce qui fut, dans ce qu'il connaît et dont il croit que la vie civilisée ne peut se passer. Tantôt il se résout à faire table rase, à construire un nouveau système de l'univers humain. D'autre part, il faut bien que cet esprit songe à ses conditions d'existence (qui sont aussi des conditions d'accroissement) »(p.1016). C'est incidemment le propre de l'Homme dont on peut dire « qu'il lui manque indéfiniment ce qui n'existe pas »(p.1025); ce qui fait de nous « *une espèce*

zoologique qui tend d'elle-même à faire varier son domaine d'existence »(p.1002). En bref et en définitive, « l'esprit crée l'ordre et le désordre, car son affaire est de provoquer le changement »(p.1027).⁵

On est en droit d'être surpris par le 'théisme de l'esprit' qui semble animer ce disciple affirmé de Descartes; mais Valéry reste assez cartésien pour ajouter plus loin que « plongé dans l'univers humain, l'esprit se trouve environné d'esprits; chacun est comme le centre d'un peuple de semblables, il est l'unique, et il n'est cependant que quelque unité de ce nombre indéterminé[...]. Ses relations avec le reste des êtres sont une de ses préoccupations les plus importantes »(p.1029). À travers ces quelques mots perce, sous un discours quelque peu 'idolâtre' ou gnostique, la reconnaissance que l'esprit émane de *chaque* individu (c'est-à-dire qu'il est immanent, et pas seulement à 'l'espèce zoologique'). De plus, sa nature n'étant nullement *une et totalitaire*, il s'incarne par conséquent dans l'inter-subjectivité; autrement dit, c'est à chacun de nous, l'agent ultime, de faire usage de l'esprit – « ce quelque chose qui au plus profond de lui s'agite, le tourmente, l'illumine, le commande, l'aiguillonne, le manoeuvre secrètement »(p.1002) – et cela en communauté. « Ainsi, quand je parle d'esprit, je veux désigner [...] un aspect et une propriété de la vie collective [...] aussi réels que la richesse matérielle, aussi précaire, quelquefois, que celle-ci »(RMA p.218).

Notre écrivain n'est pas le seul à discourir sur l'esprit. Ce terme est flou, ambivalent, pratique pour ainsi dire; aussi le retrouve-t-on à toutes les sauces. Cependant, le sens – plus littéraire il est vrai – qu'il prend chez Malraux nous autorise à joindre son analyse à celle de Valéry. En effet, pour Ling comme pour ce dernier, « depuis que le diable est mort, [les Européens] me semblent en proie à une plus haute divinité du désordre : l'esprit »(TO p.43), qui fragmente au lieu de gouverner; c'est son « développement » qui a causé chez eux cette « étrange maladie »(p.118), ce « mouvement dans le rêve »(p.95), cette fièvre fatale. Car si, comme toute divinité, l'esprit rend fort, « l'histoire de la vie psychologique des Européens, de la nouvelle Europe, est celle de l'envahissement de l'esprit par des sentiments que désordonne leur intensité égale »(p.175). Pour le Chinois, donc, c'est encore et toujours aux sentiments

⁵ Notons que pour l'Allemand R.Borchardt, c'est la liberté qui est la condition de l'Europe, cette dernière ayant «posé envers la nature et contre son redoutable adversaire, la liberté humaine, et l'a équipée du questionnement infini, c'est-à-dire

qu'est la faute et c'est d'eux que vient la ruine; l'esprit, déjà excès en soi, mais excès génial, est à son tour supplanté, ruiné, par la sentimentalité, signe de faiblesse. Tandis qu'il y a du Faust chez A.D. lorsqu'il conclut dramatiquement que « Pour détruire Dieu, et après l'avoir détruit, l'esprit européen a anéanti tout ce qui pouvait s'opposer à l'homme. Il rencontre la mort » (p.215). Moralité : il ne faut pas abuser de l'esprit (et c'est peut-être l'erreur du monde moderne); trop d'esprit mal employé, nuit à la santé d'une civilisation.

L'esprit fait donc l'homme, et fait de l'Europe « la 'forge de l'idée', la forge sacrée où avaient été frappées toutes les grandes pensées du monde, coulée cette force incomparable née du sang et de l'esprit de toutes les nations;»⁶ l'esprit européen est le plus complexe, le plus avancé. Amenons ici à la barre un philosophe pour le moins non négligeable, qui met quant à lui l'accent sur le premier facteur – le père de la phénoménologie en personne. Dans la conférence restée fameuse qu'il donne à Vienne dans les dernières années de sa vie, Edmund Husserl ne peut éluder l'ambitieuse et nouvelle question de l'identité de l'Europe spirituelle (*geistige Europa*). Il donne un lieu et une date de naissance à son *Urphänomen*: « l'antique nation grecque des VII^e et VI^e siècles. En elle grandit une attitude révolutionnaire de l'individu face au monde »(KEM p.28) On se rappelle que Valéry faisait remonter la première et principale 'composante européenne' aux mêmes temps et lieux. Husserl et Valéry abondant dans le même sens : une alliance de taille pour notre argumentation!

Car la comparaison ne s'arrête pas là. L'esprit valéryen équivaut très exactement à ce que Husserl définit comme « le cerveau dont le bon fonctionnement est garant de la bonne santé de la spiritualité de l'Europe »(p.54), à savoir « la science gréco-européenne (en termes universels : la philosophie) »(p.42). Cette 'attitude' (on est dans le registre de la phénoménologie, ne l'oublions pas) se caractérisant par la curiosité, l'esprit critique, la théorisation etc., bref, essentiellement, la *Rationalität*. Or, elle entraîne des conséquences inattendues, grandioses et redoutables.

Car « la raison philosophique représente un nouveau degré d'humanité [...], tout comme l'homme et même [sic] le Papou représentent un nouveau degré d'animalité »(p.54). Aussi,

à la fois évident et insondable, de tous les problèmes que la nature provoque: l'histoire et son unique véritable créateur, l'Européen» (voir "Europa", in *op. cit.*, p. 7). Ainsi, la liberté précéderait l'esprit? pas d'esprit sans liberté?

⁶ Zweig, in *Derniers messages*, *op. cit.*, p. 50.

remarque justement Husserl, l'homme européen entretient avec les autres populations de la planète un rapport très particulier, que « la distinction entre ipséité et altérité, entre nous et l'autre,⁷ une catégorie de base de toute historicité, ne suffit pas » à déterminer (p.28). En se distanciant irrévocablement du reste de l'humanité, l'Européen entretient nécessairement avec lui un rapport asymétrique. On peut aller jusqu'à dire que l'évolution de l'humanité européenne s'est faite de façon quasi autonome, ou plutôt condescendante, ce qui n'est pas le cas pour les autres contrées – et ceci est de nos jours plus évident que jamais. C'est un mécanisme normal de la rationalité, de la conscience de soi, de l'esprit, pour Husserl. En raisonnant, le sujet développe ipso-facto sa propre téléologie : « L'esprit est par essence capable de se connaître soi-même, et comme esprit scientifique de se découvrir scientifiquement, interminablement »(p.65).

Ce qui motive donc l'Europe, c'est la recherche perpétuelle du Vrai et des autres idéaux, tels le Bien, car la vérité scientifique « se veut et tend vers le vrai inconditionnel. Il y a quelque chose d'infini là-dedans »(p.33). Nul besoin de préciser pourquoi ce travail de quête et de recherche ne possède pas de fin; toujours est-il que « nous sentons (et ce sentiment confus a tout de même ses raisons) que notre humanité européenne renferme une entéléchie qui a dominé tout son développement »(p.28). Cette entéléchie implique, et c'est tout l'objet du discours, que l'Europe se mérite et se découvre un *telos* propre (p.25) et aussi une gigantesque responsabilité, puisque c'est à elle de poursuivre la perpétuelle interrogation philosophique au nom de l'humanité entière. Même si, du fait de l'europanisation, cette faculté s'épand sur le reste du monde, elle demeure une découverte – et on sait la signification phénoménologique d'un tel mot – exclusivement européenne (p.28); s'observer soi-même face à l'histoire, c'est déjà être européen. Husserl conclut que « la "crise de l'être [Dasein] européen" n'est pas un sombre destin ni un péril impénétrable, mais peut être comprise à la lumière d'une *téléologie de l'histoire européenne*, à condition que le phénomène Europe soit saisi dans son noyau central [zentraler Wesenskern] ». Autrement dit, il faut « analyser le concept Europe en tant que *téléologie historique des infinies tentations/tentatives de la raison [unendlicher Vernunftziele]* »(p.68).

⁷ Husserl dit "Heimatlichkeit und Fremdheit"; *Heimat*, c'est le chez-soi, la patrie, *fremd* veut dire étranger.

Il faut donc que ce soit « la qualité de l'homme [...] le déterminant de la précellence de l'Europe »(CE p.995-7). Cette *qualité de l'homme*, Valéry lui attribue vingt ans après l'appellation reconnue d'*esprit*. L'esprit, une marque déposée de l'Europe? Ce semble bien être l'opinion de Denis de Rougemont (qui, pourtant, n'occupe chez lui qu'une note de bas de page): «On oublie trop souvent que c'est la volonté d'incarnation de la vérité qui est "l'âme" de l'Europe. Ce n'est pas la science qui a fait l'Europe, mais c'est l'Europe qui a fait la science. Et c'est parce que l'Europe a exporté sa science là où son âme ne rayonnait plus, que le monde se retourne contre elle et la menace.»⁸

Après ces phrases imposantes, il n'en reste pas moins que l'Europe subit en ce moment la secousse la plus grave de son existence. Secousse qui ébranle ses réalisations les plus ancrées : « le monde social, le monde juridique, le monde politique » ne sont en fait que « des mondes mythiques », fruits de l'esprit, et ne consistant qu'en de l'esprit (PE p.1033). Leur seule autorité vient de la *croissance* et de la *confiance* en eux, or ils n'ont jamais été autant chahutés qu'aujourd'hui: « il s'agit donc d'une crise générale des valeurs »(p.1036).

Le cercle vertueux est rompu, croissance et confiance faiblissent à vue d'oeil, cause et conséquence d'un fait obvie : non seulement la 'vie moderne' avachit l'esprit,⁹ moteur du progrès humain, mais de plus le passé n'est plus en mesure d'aider à la prévision du futur. On n'a pas attendu la deuxième entrée en guerre pour se douter qu'« il devient de plus en plus vain, et même de plus en plus dangereux, de prévoir à partir de données empruntées à la veille ou à l'avant-veille »(PE p.1040) – chose fâcheuse si l'on admet que « le travail mental de prévision est une des bases essentielles de la civilisation »(p.1025). Comme Valéry poursuit avec force anaphores, « Toutes les notions que nous tenions pour solides, toutes les valeurs de la vie civilisée, tout ce qui faisait la stabilité des relations internationales, tout ce qui faisait la régularité du régime économique; en un mot, tout ce qui limitait assez heureusement l'incertitude du lendemain, tout ce qui donnait aux nations et aux individus quelque confiance dans le lendemain, tout ceci semble fort compromis.

⁸ *Penser avec les mains*, Gallimard 1972, p. 229. Rapprocher de ce que nous avons dit plus haut (section 1-2) sur l'émancipation du reste du monde.

⁹ Fait que nous avons noté plus haut dans le chapitre sur l'économie.

J'ai consulté tous les augures que j'ai pu trouver, et dans tous les genres; et je n'ai entendu que des paroles fort vagues, des prophéties contradictoires, des assurances curieusement débiles. Jamais l'humanité n'a réuni tant de puissance et tant de désarroi, tant de soucis et tant de jouets, tant de connaissances et tant d'incertitudes. »¹⁰

Chez Berl, plus pragmatique si l'on peut dire, c'est la crainte légitime d'un certain nihilisme¹¹ de-facto qui se manifeste, bien avant les postmodernes : « L'ouvrier qui ne voit plus la raison de sa misère. Le bourgeois qui ne voit plus la raison de sa richesse. L'amour qui ne croit plus à son objet. L'individu qui ne croit plus ni à sa conscience ni en l'immortalité. Le mâle qui doute du travail. La femme qui doute de la gésine. L'homme cessera-t-il de se considérer comme une fin? [...] On dirait que le divin s'est transféré sur l'homme qui n'en peut pas soutenir la charge »(MPB p.138). Rougemont renchérit : « la morale qui correspond à tout cela? – On fait l'amour, on ne fait plus des enfants; cette formule symbolise tout le reste »(PM p.158).

Tant est vrai que, dans tous les domaines, « personne ne peut dire ce qui demain sera mort ou vivant en littérature, en philosophie, en esthétique », et ce d'autant plus que notre époque considère « la nouveauté d'un produit, d'une tendance, comme une qualité positive de cette chose! »¹² – observations qui nous semble caractériser à merveille le principal fait de notre siècle.

Ce tohubohu, ce « désordre de notre Europe mentale » a pour Valéry ses sources dans le fait de « la libre coexistence dans tous les esprits cultivés des idées les plus dissemblables, des principes de vie les plus opposés. C'est là ce qui caractérise une époque *moderne* »; plus loin : « un homme moderne, et c'est en quoi il est moderne, vit familièrement avec une quantité de **contraires** [aussi nommés plus bas « **contradictions internes ou coexistences antagonistes** »] établis dans la pénombre de sa pensée et qui viennent tour à tour sur la scène »(CE p. 992, PE p.1018); ce qui, pour Valéry, peut se montrer source de richesse. Le fait qu'un homme comme lui ne discrédite pas, d'un revers de la main, la majorité de ces opinions nouvelles et pullulantes comme fantaisies ou périls, est une indication de plus de la **mutation ontologique que signifie**

¹⁰ Dans G.Hanotaux et P.Valéry, *À propos de l'histoire, op. cit.*, p. 32. Nous ferions volontiers nôtre cette phrase de Valéry: "Quel est le politique et quel est l'économiste auxquels nous ajouterons foi après tant d'erreurs qu'ils ont commises?" (PE p. 1015).

¹¹ Remarquons au sujet de ce terme que Spengler le rapporte au scepticisme, attitude d'esprit annonciatrice de la chute de la culture (grécoromaine en l'occurrence).

pour l'Homme cette diversification des intentions. Il n'est pas le seul d'ailleurs à remarquer la prépondérance de la contradiction dans le monde contemporain; A.D. accorde ainsi à Ling que « plus ou moins nette, l'idée de l'impossibilité de saisir une réalité quelconque domine l'Européen »; c'est pourtant simplement la prise de conscience d'une de ses caractéristiques existentielles fondamentales: « Il est au coeur du monde occidental un conflit sans espoir, sous quelque forme que nous le découvrons : celui de l'homme et de ce qu'il a créé. Conflit du penseur, de l'Européen et de sa civilisation ou de sa réalité, conflit de notre conscience indifférenciée et de son expression dans le monde commun [...], je le trouve sous chacun des sursauts du monde moderne »(TO p.209). Les Européens se sentent faibles, ils sont « las d'eux-mêmes, las de leur individualisme qui s'écroule, las de leur exaltation. Ce qui les soutient est moins une pensée qu'une fine structure de négations »(p.139).

En termes ortégains, ce constat s'exprime de la manière suivante: « La "plénitude des temps" n'existe plus, car elle supposerait un avenir clair, prédéterminé, sans équivoque, comme il l'était au XIX^e siècle. On croyait alors savoir ce qui se passerait le lendemain. Mais aujourd'hui, l'horizon s'ouvre [...] sur des perspectives inconnues. Car on ne sait qui va commander ni comment va s'organiser le pouvoir sur la terre »(RM p.237).

L'incertitude autant que le désordre sont donc la caractéristique la plus générale des Temps modernes; la génération de notre étude, dans quel pays qu'elle se trouve, en 1915 autant qu'en 1941, écrit donc sous le signe du doute, du hasard, du désespoir ou tout du moins de l'émotion.¹³ L'histoire n'est plus d'aucune utilité face aux avancées de la technique; le monde est *globalement* instable;¹⁴ on hésite à miser sur ce qui est ancien; la guerre a brisé non seulement la tradition, mais aussi bien des rêves de justice. Pour ce qui est du tableau que

¹² Valéry, cité dans Sutcliffe, *op. cit.*, p. 145.

¹³ Outre-Rhin, même impression; le poète Gottfried Benn, pourtant suspect de sympathie pour le nouveau régime, reconnaît en 1933 qu'« il n'y a plus de réalité, tout au plus des singeries de la réalité »; phrase sans doute trop absconse pour G.Lukács qui la cite, et qu'il tient à éclaircir à sa manière : « il n'y a plus de totalité spontanée de l'Être » (voir *Théorie des Romans*, DTV 1994 (1918), p. 12). Lukács dira en outre que sa *Théorie du roman* "est née dans un climat de désespoir permanent face à l'état du monde" (p. 6).

¹⁴ Voir RMA, p. 101. Sans doute est-ce une cause de la méfiance de Valéry à l'égard de l'histoire (il n'était pas seul : cf. GM p. 132 et G. Hanotaux, in *op. cit.*, p. 11 et l'opinion d'"un jeune écrivain," p. 46, ainsi que Benda, "Des dangers de l'histoire," in *Les nouvelles littéraires*, 5 mars 1932). À propos d'histoire et d'incertitude, voici peut-être l'occasion de mentionner brièvement l'Angleterre par les mots d'E.H.CARR: "[Before] 1914, it was scarcely possible for a British historian to conceive of historical change except as change for the future. In the 1920s, we moved into a period in which change was beginning to be associated with fear for the future, and could be thought of as change for the worse" (in *What is History?*, Vintage Books 1961, p. 45).

l'intellectuel ou l'étudiant peut vouloir faire du monde d'alors, retenons que de toute façon, « l'image d'un chaos est un chaos. Le désordre est donc mon premier point : c'est à lui que je vous demande de penser »(p.1014). Il n'est donc pas question de tenter une synthèse. C'est décidément sous le signe de la contradiction, du conflit et de l'hostilité que se poursuivra notre recherche.

La crise, nous venons de la décrire en termes généraux, que ce soit par le biais de l'esprit (valéro-husserlien) ou à travers les quelques remarques globales qui ont tenté de faire apparaître le caractère chaotique et débilitant de la crise de l'esprit et la *Weltanschauung*. Mais, ne tardera-t-on pas à se demander, cette crise n'est pourtant pas tombée du ciel sur le continent, sans signes avant-coureurs? il a bien fallu que le facteur humain entre en ligne de compte, à un moment donné?

C'est effectivement ce 'facteur humain' que nous abordons à présent, et ce, en deux approches distinctes et consécutives. Tout d'abord, nous avons évoqué que les considérables progrès technologiques, scientifiques et politiques et économiques du siècle passé avaient encouragé (ou accompagné) un accroissement faramineux de la population – à tel point qu'on la qualifie de plus en plus souvent de 'masses'. Nous voulons voir dans quelle mesure la naissance de cette masse, incontournable politiquement, a pesé sur le savoir et la culture en général – et donc sur le 'cap' de la société. Ensuite, on s'interrogera sur la faute qui en revient à cette culture elle-même, ainsi qu'à ses responsables et gardiens – les intellectuels, dont on n'aura pas manqué de souligner le caractère antagoniste.

3.2 La nouvelle société européenne

Certains événements, un certain développement des circonstances inconscientes et/ou involues ont assuré une discontinuité irrévocable dans le cours de l'histoire et dans le cours des idées; mais ce serait manquer l'essentiel que de négliger la démocratie libérale, à présent fait accompli et presque généralisé; dans sa forme nouvellement *massive* d'abord, puis sous ses aspects (anti-)intellectuels, que ce soit dans sa vocation créatrice, sa soif de science et de vérité, ou sa propension à vouloir imposer un idéal unique. Peut-être serait-il plus adéquat de parler

d'*ochlocratie*, ou comme Ortega d'*hyper-démocratie*, car nous analyserons en priorité le concept de masses, ce *nouveau peuple* absolument souverain.

Appréhendons tout d'abord les masses d'une vue d'ensemble, comme par exemple celle de Drieu, vibrante d'une prophétie que nous savons apprécier : « Je puis considérer l'ensemble de la société qui habite cette planète; je n'y distingue ni peuples, ni classes »(JE p.81). – Plus de classes, car ce terme est périmé, et aussi parce que la masse est tellement imposante qu'elle est politiquement *incontournable* (la forêt empêche de distinguer les arbres, pour ainsi dire). Plus de peuples, parce que les pays avancés finissent par se ressembler de bien des points de vue, leurs masses déchaînées se comportant similairement, selon le mécanisme normal d'une **quantité**, d'une foule découvrant la possibilité de faire valoir son poids en politique, sous l'égide toujours plus pressante d'un système économique jouant à court et à long terme en leur faveur. Il est courant d'entendre dire que le menu peuple, les gens du commun sont gâtés par les avancées sociales et techniques, par le progrès qui impose inéluctablement « les machines [qui] font un implacable travail de critique, de destruction, qui a germé dans notre sein et qui nous ronge »(p.91). Pour Drieu, on l'avait senti, le capitalisme amène avec soi une cohorte de bouleversements, parmi lesquels la **mort du politique**, « le temps n'[étant] pas fécond en ambitions subversives. Les tempéraments sont sans doute portés vers la Finance, l'Industrie et le Sport »(MF p.109) :

« Il n'y a plus de conservateurs, de libéraux, de radicaux, de socialistes. [...]

Il faut pousser plus loin cette constatation [...]. Il n'y a plus que des catégories économiques, sans différences de moeurs. Les basses classes sont formés des mêmes éléments physiques, moraux, intellectuels, que les hautes classes. Les uns et les autres sont de plus en plus interchangeables.

Il n'y a que des modernes, des gens dans les affaires, des gens à bénéfices ou à salaires; qui ne pensent qu'à cela et qui ne discutent que cela. [...]

Ils ont à des degrés peu distants la même culture. [...] Ils participent du même **ordre matériel**, ils sont soumis en fait et en esprit aux mêmes fameuses **conditions économiques**. [...]

Tous se promènent satisfaits dans cet enfer incroyable, cette illusion énorme, cet univers de camelote qui est le monde moderne où bientôt plus une lueur spirituelle ne pénétrera. [...]

Nous nous valons tous, nous sommes tous les mêmes, tous actionnaires de la Société moderne industrielle au capital de milliards en papier et de milliers d'heures de travail **fastidieux et vain**. [...]

De la plus subtile et la plus harmonieuse combinaison dans leur esprit des atomes, les hommes forment leurs reines, les machines, dont le règne s'étend définitivement sur eux »(p.93-7).

Il semblerait donc que le coupable primordial de cet amalgame sociétal soit le mode de consommation/production libérale-capitaliste. Car dans une optique quelque peu différente, voici comment Carl Schmitt schématise l'évolution de la société : « Le peuple, politiquement uni, devient d'un côté un *public* intéressé culturellement, et de l'autre, tantôt un *personnel de bureau et d'usine*, tantôt une *armée de consommateurs*. *Domination et pouvoir* se transforment dans le domaine de l'esprit en *propagande et suggestion de masses*, dans le domaine économique en *contrôle* »(BP p.71). Le cercle vicieux de la société est bouclé : lorsque le public, sorti du bureau ou de l'usine, est enfin libre de se cultiver ou de s'informer (c'est le sens de 'intéressé culturellement'), il ne dispose que des instruments issus et solidaires du système de production dont il participe, et qui s'acharnent tous à le ramener à ce système (afin, vraisemblablement, de le perpétuer).

Pour qu'il soit justifié de parler de masses, il faut nécessairement, en premier lieu, une énorme quantité d'individus – ou plutôt devrait-on dire 'de gens' – et deuxièmement, que cette quantité, soit dotée d'un poids effectif, allant éventuellement jusqu'à influencer (pour parler de façon neutre) sur la saine évolution de la société. Ce n'est pas pour rien qu'en 1927, un jeune intellectuel espagnol fringant et europhile (Ortega y Gasset) se rend célèbre à travers le continent avec la publication en recueil d'une série d'écrits véhéments voulant mettre en garde *le public* contre le phénomène européen, mondial et fondamental, de *La révolte des masses*.

La constatation obvie, le « fait extrêmement simple [qui] suffit à éclairer notre vision de l'Europe » et qui supporte sa thèse est l'accroissement 'phénoménal' de la population au cours des décennies précédentes. « Du VI^e siècle, époque à laquelle commence l'histoire européenne, à l'an 1800 – c'est-à-dire pendant douze siècles – la population de l'Europe n'est jamais parvenue à dépasser 180 millions d'habitants. Or, de 1800 à 1914 – c'est-à-dire en un peu plus d'un siècle – elle s'élève de 180 à 460 millions! »(RM p.92). Aussi, notre époque donne l'impression, dit-il, d'être *pleine* de monde, que les villes, les hôtels et lieux de villégiature, les agglomérations sont littéralement *remplies* de monde. En France, à ce propos, on connaît de réputation l'«été 36' : la première année où les travailleurs jouirent de congés payés et l'émoi que cela souleva chez la haute bourgeoisie – qui, pour donner un fond à ses jérémiades, se plaignit, entre autres, pour la première fois, de la *foule*.

Sans doute le monde a-t-il dû changer en fonction de l'affluence de la population; mais en quoi l'augmentation de la quantité d'individus est-elle censée modifier la structure, l'organisation de l'ensemble de ces individus? – pourrait-on se demander. La tâche qu'Ortega s'est fixée, c'est précisément de montrer qu'une forte variation de la *quantité* de société a fait basculer la *qualité* de cette société. L'état de notre société se résume depuis peu ainsi : « Nous vivons sous la domination brutale des masses »(p.58). Or, Ortega ne nous assurait-il pas qu'une population abondante – sans laquelle, pas de masses – était un signe positif de vitalité? Ne déclarait-il pas la démocratie libérale – sans laquelle pas de masses – « plus haute forme de vie sociale »? Alors, pourquoi cette vision péjorative des masses?

Il faut savoir que la masse selon Ortega est tout autre chose que seulement une foule ou un trop-plein. Pour être plus exact, on devrait parler d'homme-masse, la 'qualité' d'élément de masse étant cependant de plus en plus une caractéristique personnelle, et non une étiquette de naissance indélébile (en théorie, bien sûr). Dans notre monde de mobilité, d'égalité politique et de progrès économique, le temps est fini où l'individu était confiné à un état (civil, psychique...) à perpétuité, et où le prolétaire devait revendiquer bruyamment sa participation politique, car « En résumé, le nouveau fait social que nous analysons ici est le suivant : l'histoire européenne semble, pour la première fois, livrée aux décisions de l'homme vulgaire, en tant qu'"homme vulgaire"; ou si l'on veut [...], l'homme moyen que l'on dirigeait autrefois, a résolu de gouverner le monde »(p.145). Aussi la terminologie marxienne, comme l'aristocratie, la réaction et tant d'autres choses, doit être révisée. « La division de la société en masses et en minorités d'élite n'est pas une division en classes sociales, mais plutôt en classes d'hommes »(p.52,158); il est vrai que – et cela ne doit pas nous étonner – les anciennes couches supérieures auront plus tendance à se retrouver, au sein des minorités d'élite¹⁵ que les descendants d'ouvriers, mais, comme on le verra, cela a des causes complexes et ne constitue aucunement un déterminisme.

Si la société moderne est l'apanage du siècle qui s'annonce, elle doit décidément toute sa physionomie aux mutations qui furent le fait du mouvementé et révolutionnaire XIX^e (p.94), à

¹⁵ Si les masses forment une classe, quelle qu'elle soit, c'est qu'il en existe au moins une autre; nous examinerons plus loin ce que sont les "minorités d'élite".

savoir l'installation de « la démocratie libérale [plus exactement devrait-on dire, du libéralisme], l'expérience scientifique et l'industrialisme. Les deux derniers [principes] peuvent se résumer en un seul : la technique » (p.100). Ce qui nous laisse en présence de deux notions, qui « s'impliquent et se superposent l'une l'autre si étroitement qu'elles ne sont pas concevables l'une sans l'autre; aussi faudrait-il un troisième terme ["modernité"?], plus générique, qui puisse les inclure toutes les deux. Ce serait [...] le substantif du siècle dernier »(p.129). La question de savoir si c'est à la démocratie ou au capitalisme que les masses sont le plus redevables ne sera pas élucidée ici.

En tout cas, force est de constater que « Nous vivons à une époque de nivellement. Les fortunes s'équilibrent [!], les cultures des classes sociales s'unifient, les droits des sexes s'égalisent »(p.65). Or le nivellement (par le bas, comme toujours) est, si l'on y réfléchit, l'antithèse de l'antagonisme politique, de la dynamique de concurrence entre individus et/ou groupes qui faisait la raison d'être du politique – et de la démocratie. Pour commencer à décrire les nombreuses et pernicieuses facettes de l'homme-masse, une approche *psychologique* s'impose (p.50-51). « La masse, c'est l'homme moyen »,¹⁶ – c'est-à-dire l'homme de la rue, le 'beauf', monsieur tout-le-monde, comme on l'entend encore de nos jours. C'est, si l'on veut, l'homme sans qualités particulières – sauf une : celle de ne pas se percevoir comme tel. Car, vu qu'il ne perçoit plus guère de menaces ni d'entraves à son émancipation, pourquoi devrait-il s'interroger sur lui-même? L'Évolution semble lui être faste.

Car remarquons encore une chose quant à l'expression d' 'homme moyen.' D'habitude, lorsque l'on parle de quelque chose de 'moyen' (*average*), c'est automatiquement qu'on le prend, ce quelque chose *moyen*, pour l'expression la plus exacte, le type le plus représentatif, de l'ensemble du groupe d'où est tiré ce quelque chose. Et cette présomption s'applique parfaitement à l'Homme : car l'homme moyen est hégémonique, c'est-à-dire qu'il détermine, sinon totalement, du moins en priorité et qu'on le veuille ou non, le devenir et l'action de la société. Le prendre comme indicateur est donc malheureusement justifié.¹⁷ À cela s'ajoute que la masse, par définition, est irresponsable : malgré l'immensité de ce qui lui arrive, l'homme

¹⁶ Ortega parle aussi de 'médiocre', de 'barbare,' de 'señorito satisfait' ou de 'primitif révolté,' nuances dont nous ne ferons pas ressortir les finesses.

¹⁷ Autrement dit: d'antan, c'était à l'aune des élites (souverains, chefs, héros) qu'on pouvait – et devait – juger une époque, ou suivant les positions de ses personnalités intellectuelles (politiciens, philosophes). Dorénavant, c'est suivant la disposition de 'l'homme moyen.'

d'aujourd'hui en général, n'est pas conscient de ce qui lui est offert, et donc encore moins de ce qui ne lui est pas donné ou qu'il faut améliorer ou préserver. Ortega ne manque pas de mots pour décrire la condition qui est faite à sa civilisation : « L'Européen qui commence à dominer [qui se révolte] – et c'est là mon hypothèse – serait, *par rapport à la civilisation complexe dans laquelle il est né* [qui l'a pourtant "produit automatiquement"(p.157,177)], un homme primitif, un barbare, surgissant par une trappe, un "envahisseur vertical"¹⁸»(p.133). C'est bien le « problème le plus effrayant qui soit survenu dans le destin de l'Europe et que je formule [ainsi] : un type d'homme que les principes de civilisation n'intéressent pas s'est emparé de la direction de la société »(p.126). À ce point-ci, on est fixé sur la connotation crucialement péjorative de l'homme moyen : son accession au pouvoir *de facto* représente, de toute évidence, un recul par rapport à l'Être humain des décennies précédentes. On discerne aisément une multiplicité de raisons à cette autodégradation.

La première est le statut et le rôle de 'fils indigne' de la civilisation qu'assume l'homme-masse. Toute génération est, logiquement, héritière d'une lignée (conformément à une des assertions qui composent la philosophie ortégaine), de même que l'aristocrate héritait d'une famille au patrimoine plus ou moins glorieux. Ce dernier cependant se sentait obligé vis-à-vis de ses ancêtres, obligé de s'en montrer digne, c'est-à-dire de cultiver leurs acquis moraux, et s'efforçait de dorer ou redorer son blason. Point de ce sentiment respectueux – de cette assomption pourrait-on dire – chez la masse. Elle n'est pas à la hauteur de ce que lui a légué le travail de siècles et de siècles d'Europe, résultat des efforts accumulés de générations de véritables hommes de science, d'hommes de génie et autres grands hommes.

Deux remarques s'imposent. Tout d'abord, comment ne pas noter la coïncidence entre le déclin (car c'est bien de ça qu'il s'agit) qu'Ortega décele d'une génération (la dernière du XIX^e) à l'autre (celle que nous étudions) et la description « harmonisante-enluminante »¹⁹ que fait Zweig de l'avant-guerre. On est confirmé sur le statut d'apogée que revêt désormais chez beaucoup la fin du siècle précédent. Deuxièmement, il faut se garder de voir en 1926 un abêtissement généralisé; il est en fait trop tôt pour le dénoncer : Ortega y Gasset écrit sous le coup de l'espoir d'un redressement, et non dans la certitude que la bêtise s'installe

¹⁸ L'expression serait de W.Rathenau (RM, p. 95).

irréremédiablement – comme il ne serait peut-être pas exagéré de l'envisager de nos jours. Toujours est-il que notre auteur va jusqu'à concéder que « l'homme-masse de notre temps est bien plus éveillé que celui de n'importe quelle autre époque; il a une bien plus grande capacité intellectuelle »(p.115). Le problème ne réside pas dans un manque de potentialités, de *capacité*, ni dans l'instruction en soi, qui est une chose acquise, donc léguée par les générations précédentes. La génération qui nous préoccupe est par ailleurs la première à disposer *en masse* d'un enseignement public – de base il est vrai (au demeurant fort utile, car il ouvre automatiquement la porte à l'Université, ipso-facto à des postes considérables, que ce soit dans le négoce, dans l'industrie ou dans la fonction publique). C'est d'ailleurs précisément son trait principal que de disposer d'un acquis dépassant tout ce que l'humanité avait pu rêver jusque là. Le barbare prend au XX^e siècle une toute nouvelle signification : il est le fruit (gâté) de l'arbre de la civilisation, sans même en être le rebut.

L'aspect le plus évident de l'héritage dont profite le 'petit monsieur satisfait' consiste dans les moyens techniques mis à sa disposition pour pallier ses menus désirs et la variété incommensurable de biens et services qui en résulte, ainsi que l'aplanissement de-facto des barrières sociales.²⁰ Et c'est là que, existentiellement pourrait-on dire, l'homme moyen est gâté (inutile d'énumérer les artefacts du confort, de la facilité et du plaisir modernes) par ce qu'on appelle les bienfaits de la civilisation. Sa situation est comparable à celle des fils de familles aristocratiques qui se retrouvent dès leur naissance environnés de richesses, dotés d'autorité, et dénués de tout sens des valeurs réelles – la culture européenne, créatrice de la plus grande richesse au monde, tenant lieu de gloire ancestrale, la démocratie faisant office d'autorisation, et l'absence de sens des valeurs s'expliquant par la distance croissante entre le consommateur et la création/production de ce dont il use et abuse.

Alors qu'auparavant vivre signifiait peiner et combattre pour *se tailler une vie*, il n'est pas donné à l'homme d'aujourd'hui de ressentir le prix du progrès ni la dureté de la (sur)vie, ni donc la vraie valeur, la vraie provenance ou la fragilité de ce dont il dispose. En des termes ortégains, « *Toute vie consiste dans la lutte et l'effort pour être soi-même* »(p.90,147). Or, si tout nous est donné, ou si l'on a l'impression que le progrès est inexorable, il est naturel de perdre le sens de la contrepartie, du devoir, de la réflexion. En conséquence, on se comporte

¹⁹ H.Broch, *op. cit.*, p. 246.

dans le meilleur des cas, insouciamment, et sinon, en véritable vandale. Le XIX^e siècle a (automatiquement) introduit dans l'homme un déséquilibre mental. Peut-être est-ce une autre cause de la débilité ambiante, que pour la première fois dans l'histoire, il est plus *facile* que *difficile* de vivre.

Car « pour le vulgum-pecus de toutes les époques, la *vie* avait signifié, avant tout, limitation, obligation, dépendance, en un mot, pression [ou encore] oppression »(p.100); aujourd'hui, au contraire, face à un paysage de possibilités, de sécurité, d'abondance, tout l'encourage à *s'estomper*, à laisser libre cours à ses désirs et à reléguer à l'oubli l'*humilité naturelle* du vivant face à un monde, un dieu ou un autre qui lui est par définition supérieur (p.102) – sans parler bien sûr d'arrière-pensées sur le bien-fondé du système contemporain. Ainsi, au lieu de se construire soi-même, il s'abandonne à soi-même.²¹

L'état d'esprit et les idéaux induits par une condition humaine plusieurs fois centenaire où le progrès, sans être du domaine de la transcendance, était quelque chose d'éminemment *recherché* (activement, consciemment, consciencieusement, gratuitement), ont fondu comme neige au soleil une fois atteint notre siècle. « Notons-le bien : lorsqu'une chose qui fut un idéal devient un des éléments de la réalité, elle cesse inexorablement d'être un idéal »(p.61). **L'homme-masse a assimilé la dynamique d'un environnement toujours plus jouissif et plus hospitalier à sa propre existence,**²² ce qui ne peut qu'avoir des conséquences incommensurables sur son être personnel et sa manière collective de vivre. La seconde raison de son attitude déplorable réside dans « son absurde état d'esprit », sa position vis-à-vis du monde, bref son caractère, en lui-même pervers.

Se montrer digne d'un acquis, c'est avant tout une question d'effort; or l'homme-masse ne se donne pas le moindre mal pour conserver le meilleur de la société européenne. Il est fainéant – pas encore par mauvaise volonté, mais bientôt par mauvaise foi s'il ne s'amende sous les semonces des clercs-voyants (du moins, c'est ce qu'un essai tel que la *Révolution* nous

²⁰ Sur ce sujet, voir aussi RM pp. 81, 98.

²¹ Ortega se joint évidemment aux craintes de Valéry quant à l'amollissement des facultés cognitives chez l'homme moderne, quand il "se rend compte, jusqu'à en être excédé, que la plupart des hommes – et des femmes – sont incapables de tout autre effort que de celui qui leur est strictement imposé pour réagir contre une nécessité qui leur est extérieure" (RM, p.110).

²² Autrement dit plus simplement, il prend le luxe pour donné.

laisse supposer). Voyons d'abord le langage imagé que nous tient Ortega pour décrire l'homme de tous les jours.

En bon enfant gâté, celui-ci est poussé à se mettre en avant, c'est-à-dire à se considérer comme le récipiendaire normal et le déterminant suprême du progrès (même parfois du Bien), et bientôt n'a plus d'autre ambition que de voir « satisfait son bon plaisir »; au niveau des questions qui peuvent se poser, il estime avoir « réponse à tout ». Effectivement, pris en masse, il détient légalement le pouvoir – et la démocratie n'a-t-elle pas été faite par lui et pour lui (croit-il)? De surcroît, une pléthore de médias toujours plus serviles lui offre amplement l'occasion d'exposer sa démagogie ou encore les préoccupations les plus futiles; comme le remarque même W.Benjamin, pourtant peu suspect d'élitisme, « on trouverait difficilement aujourd'hui un Européen occupant la moindre fonction sérieuse et n'ayant pas la possibilité de publier quelque part des commentaires sur son travail, des jérémiades, des documentaires etc.». ²³ Mais lui conférer de sérieuses opinions sur la politique est trop généreux, puisqu'il n'est puissant qu'en masse, et que la masse consiste précisément en une foule grégaire (mais convaincue) dérivant, charriée par les exhortations d'une poignée d'individus (qui, bon gré mal gré, sont forcés d'avoir recours au prosélytisme et à la flatterie). À ce sujet, observe d'ailleurs avec lucidité notre auteur, chaque classe sociale comporte une élite; dont on peut déduire que « le conservateur n'est ni plus ni moins masse que le radical »(RM p.52,143).

Parlant de politique : la frivolité dans l'action compte bien évidemment parmi les traits du capricieux gâtisme de l'homme-masse qui comme le fils de famille « n'attribue pas un caractère irrévocable à ses fredaines »(p.154), ce qui peut porter à de lourdes conséquences sur le destin de l'humanité. C'est peut-être le moment de mentionner les plus marquants des *mouvements de masse*, les deux grandes “fausses aurores” qu'aura connues le XX^e siècle : bolchévisme et fascisme. En ce qui concerne Ortega y Gasset, on peut affirmer que ni l'un ni l'autre n'a le moindre crédit chez lui, non seulement du fait de leur caractère ouvertement

²³ Voir *Illuminations*, Schocken Books 1988, p. 232. Cet aspect de la culture de masse serait à explorer. À ce sujet, le grand écrivain Hermann HESSE nous offre, dans *Le jeu des perles de verre* écrit pendant le cataclysme de la Seconde guerre, un tableau précieux. Il y met en scène un monde futur où règnent des valeurs d'harmonie musicale et mathématique, le *Glasperlenspiel*. Or, au début de cette oeuvre inclassable, il fait longuement référence à un “âge du feuilleton,” (*feuilletonistisches Zeitalter*) qui ressemble à s'y méprendre au début de notre siècle, où l'activité intellectuelle est caractérisée par une frivolité qu'on n'a de nos jours plus besoin de décrire (voir *Das Glasperlenspiel*, Suhrkamp 1957, pp. 18-26).

démagogue/*massif*, mais surtout parce qu'ils prétendent nier l'acquis libéral qui a permis la 'poussée vitale' du Continent; ce fondement *néгатif* (anti-...) leur confère d'ailleurs déjà un caractère « anachronique » et « primitif ». On l'a vu plus haut, le libéralisme politique, en tant que leçon historique, est désormais une donnée irrépessible.²⁴ C'est d'ailleurs lui qui a libéré les mécanismes qui mènent, quand bien même sous la férule d'idéologies irraisonnables, à la domination, ou tout du moins à la *révolte* de la masse. Il ne serait pas faux d'inférer alors que le plus grand anachronisme du pouvoir totalitaire réside dans le retour à un pouvoir absolu et unique, qui tient autant de la monarchie que de la théocratie, et ipso-facto à une docilité arriérée – choses que le libéralisme économique-politique avait justement et définitivement combattues, mises hors-jeu et dépassées. Ortega écrit en 1927; il a à l'esprit l'Italie et les pays du Sud « où le triomphe des masses est le plus avancé »(p.91), où manque la liberté, où règne encore la servitude, où l'élite est faible et inorganisée. Il convient de surcroît de ne pas mésinterpréter la phrase suivante : «Quand viendront les heures difficiles qui se préparent pour notre continent, il est possible que subitement angoissées, [les masses] aient un instant la bonne volonté d'accepter, dans certaines passes critiques, la direction des minorités supérieures» (p.111) – car il semble que l'état-major de n'importe quel parti unique puisse se compter parmi ces dernières. Mais non: Ortega, dont on sait bien qu'il fut longtemps panégyrique à l'égard de la Germanie, à la vue du nazisme ne fléchira pas, mais au contraire relèguera alors Berlin (avec Rome et Moscou, toutes aux mains du totalitarisme) au rang des néfastes capitales des pays de l'Est – l'Europe slave ne l'a jamais enthousiasmé –, par opposition à l'Europe occidentale de Paris, Londres et Madrid.²⁵ Les minorités supérieures désignent un type de personnes bien délimité que nous aborderons bientôt.

Revenons à notre mouton, l'homme-masse. Puisque la démocratie libérale lui accorde au moins le droit de voter, n'est-il pas légitime qu'il en fasse usage à son gré, qu'il se décide pour des idées? « En aucune façon. Les idées de cet homme moyen ne sont pas des idées authentiques; les posséder n'implique pas la culture »; il « ne veut donner de raisons, ni même

²⁴ «Le passé est par essence un revenant [...]. L'unique, l'authentique moyen pour s'en séparer n'est pas de le chasser mais de compter avec lui» (p.142). On discerne nettement, au travers de l'oeuvre d'Ortega, une structure de pensée que nous n'hésiterions pas à qualifier d'existentialiste (dans le sens le plus noble) avant l'heure. Il a lui-même relevé ce fait quelque part (référence perdue).

²⁵ Raley, p. 76.

avoir raison, mais simplement [...] imposer ses opinions »(p.117-8). Est-il au juste en mesure de perpétuer l'éclat de sa civilisation? C'est ici que se dessine un chapitre fondamental de la théorie ortégaine : l'instruction.²⁶ Comment en est-on arrivé à une telle mentalité? Qu'est-ce qui rend cet homme-masse polyforme et omnipotent, incapable de gouverner?

Il revêt toutes les formes et s'installe dans toutes les couches sociales; mais quelque chose est commun à toutes les têtes de cette hydre : le creux, pour parler crûment. Pour être plus précis, il y a un certain rapport au savoir qu'il s'agit de restaurer. Les lignes qui suivent me semblent incroyablement tout autant pouvoir s'appliquer à notre époque; car s'il est vrai que l'homme-moyen n'a jamais été aussi privilégié du point de vue des possibilités d'éducation et de l'obtention d'informations, il y a quelque chose de faussé dans ce savoir qui n'en est plus un. Et pourtant, dit-on, la technique, qui est un savoir, prospère, l'industrie boume, tout se modernise et fonctionne à première vue 'comme sur des roulettes.' Or, c'est justement cette surabondance de métiers spécialisés, entraînée naturellement par le cercle vicieux de la production, qui est à la base du problème.

Il y a belle lurette que, évoquant la classe qui dirige (ou la plus influente), on parle de bourgeoisie. Cet état de fait assuré au XIX^e siècle est repris par Ortega, qui dénonce, de ce bourgeois, le côté que nous appelons souvent *petit*-bourgeois, mais qui n'est rien d'autre que l'homme-masse. Avec l'industrialisation, les rangs de la petite-bourgeoisie se sont gonflés, sous les effets combinés de l'augmentation du niveau des salaires et de celle de la consommation. Parallèlement, le niveau d'instruction lui aussi s'est élevé, ainsi que la demande d'une main-d'oeuvre de plus en plus qualifiée. L'éducation publique se généralise et bientôt une majorité peut se dire lettrée – la preuve *officielle* en résidant dans un diplôme d'études élémentaires et une fiche de paie jugée satisfaisante. Quant à la science et à ses disciples, leur utilité absolue se mesure désormais à leur productivité.

Le savoir requis de la part de n'importe quel acteur politique (qui auparavant était synonyme de culture) consiste dorénavant en une (et une seule) *technique* apprise. C'est ce qu'Ortega appelle la « barbarie du spécialisme ».

« Autrefois les hommes pouvaient se partager, simplement, en savants et en ignorants, en plus ou moins savants, en plus ou moins ignorants. Mais le spécialiste ne peut entrer en aucune de ces deux catégories. Ce n'est pas un savant, car il ignore complètement tout ce qui n'entre pas dans sa spécialité;

²⁶ Au sens de *Bildung*, éducation, culture.

mais il n'est pas non plus un ignorant, car c'est un "homme de science" qui connaît très bien sa petite portion d'univers. Nous dirons donc que c'est un **savant-ignorant**, chose extrêmement grave, puisque cela signifie que c'est un monsieur [ou une dame] qui se comportera dans toutes les questions qu'il ignore, non comme un ignorant, mais avec toute la pédanterie de quelqu'un qui, dans son domaine spécial, est un savant.

C'est ainsi que se comporte, en effet, le spécialiste. En politique, en art, dans les usages sociaux, dans les autres sciences, il adoptera des attitudes de primitif, de véritable ignorant, mais il les adoptera avec énergie et suffisance, sans admettre [...] que ces domaines-là puissent avoir eux aussi leurs spécialistes. En le spécialisant, la civilisation l'a rendu hermétique et satisfait [...]; mais cette même sensation intime de domination et de puissance le portera à vouloir dominer hors de sa spécialité [...].

Ceci n'est pas une vague remarque. Qui le veut peut observer la **stupidité** avec laquelle pensent, jugent et agissent aujourd'hui en politique, en art, en religion et dans les problèmes généraux de la vie et du monde, les «hommes de science», et évidemment, à leur suite, les médecins, ingénieurs, financiers, professeurs, etc.. »(p.162-3).

On voit donc bien que le danger ne se limite pas du tout à un type de métier, de revenu ou de nationalité, mais qu'au contraire les diplômés les plus cotés perpétuent et généralisent l'erreur de ne se reconnaître aucune instance supérieure, de « ne pas écouter ». Husserl aussi évoque la « **dangereuse nécessité de la spécialisation** »(KEM p.55). De son côté, Musil observe que « nous affrontons une nouvelle division de l'activité intellectuelle. Il y a celle qui s'attache au savoir, et celle qui vise à transformer l'homme »(PS p.51). N'y a-t-il donc aucune issue?

Nos républiques n'ont pas toujours vogué à vau-l'eau, livrées aux décisions des masses; « Qu'on ne me dise pas qu'il en était déjà ainsi à l'époque de la démocratie, du suffrage universel [!]. Dans le suffrage universel, ce ne sont pas les masses qui décident; leur rôle consiste à adhérer [au programme] de l'une ou l'autre minorité »(p.90). La déchéance du politique, pense Ortega, s'est effectuée en trois générations. Il fut un temps, jusqu'au XIX^e siècle, où l'homme civilisé, le parangon de la civilisation, était encore « *encyclopédique* », quoique la production eût déjà le caractère spécialisé qu'on lui connaît. « À la génération suivante, l'équation s'est déplacée, et la spécialité commence à remplacer, à l'intérieur de chaque homme de science, la culture générale »(p.160). Puis, dès 1890 estime-t-il, le « commandement intellectuel » de l'Europe appartient désormais à ce « type d'homme que les principes de civilisation n'intéressent pas ».

Nous venons de voir apparaître un terme nouveau : la **culture générale** (et ce, répétons-le, en 1926!). Contrairement à ce qu'on en imagine actuellement, ce n'est pas chez Ortega une sorte de '*plus*' destiné à enjoliver les discussions de salons. La culture générale (que notre philosophe appelle aussi culture historique) prouve que l'individu qui en fait preuve a correctement assimilé l'apport accumulé de sa civilisation. Il va sans dire que l'homme-masse en est par définition dénué; d'ailleurs, remarque Ortega, c'est un fait global : « Les gens les plus "cultivés" d'aujourd'hui souffrent d'une ignorance historique incroyable. Je soutiens que l'Européen dirigeant sait aujourd'hui beaucoup moins d'histoire que l'homme du XVIII^e et même du XVII^e siècle » (qui ont rendu possible le XIX^e)(p.139). Or, le principe véritable de l'amélioration n'est possible que par l'intégration des leçons du passé – de tout le passé – dans l'action. Plus on dispose d'antécédents, de passé, plus la civilisation est dite complexe ou avancée; mais à la condition que la génération courante soit consciente de son passé. On pourrait aller jusqu'à dire qu'une civilisation n'est digne de ce nom, et ne continue dans la bonne voie, que si celle-ci se connaît à fond. Aussi, « le savoir historique est une technique de premier ordre pour conserver et continuer une civilisation avancée »(p.138).

Plusieurs choses sont à dériver de ces phrases importantes. D'abord, que José Ortega y Gasset, avant Strauss et Arendt, avant Gadamer, opère (magistralement) la distinction entre savoir technique et sagesse, entre *technè* et *phronesis*, savoir-faire et expérience commune, pour l'appliquer sociologiquement et pragmatiquement à la civilisation européenne. En outre, ce pragmatisme implique sans aucun doute l'alternative suivante : puisque les masses, du fait de leur '*amnésie collective*', sont incapables de mener le navire de la civilisation, deux solutions se font voir. La première serait que les (vrais) savants récupèrent le pouvoir ou que les dirigeants révisent à tout le moins leur histoire. La seconde, que tous et toutes se mettent à apprendre (ou, comme on formulerait de nos jours, soient 'sensibilisés' à) l'histoire. Quoique Ortega ne se soit pas trop avancé dans cette voie au cours de l'essai que nous étudions, nous tendrions à lui prêter la première intention. Comment expliquer autrement son affirmation comme quoi la masse « doit régler sa vie sur cette instance supérieure que constituent les minorités d'élite », son espoir que l'Europe soit un jour « de nouveau gouvernée par une authentique philosophie – seule chose qui puisse la sauver »(p.165)? Lui qui définit son essai comme « une première tentative d'attaque contre cet homme triomphant; et le signe avant-

coureur de la prochaine et énergique volte-face d'un certain nombre d'Européens décidés à s'opposer à ses prétentions à la tyrannie [...]. L'attaque de fond viendra ensuite; très prochainement peut-être, et sous une forme bien différente de cet essai. Elle se présentera sous une forme telle que, même en la voyant se préparer sous ses propres yeux, il ne pourra se prémunir contre elle, ni même soupçonner qu'elle sera précisément la véritable attaque de fond »(p.146).

Voici close pour nous la critique des masses selon un de ses plus illustres auteurs. En toute logique, on aura relevé jusqu'ici de fréquentes allusions aux 'minorités supérieures'; il faut savoir que toute l'idée ortegaine de la société repose sur l'antinomie de deux 'parties' : l'élite (ou minorités) et la masse. Nous connaissons suffisamment cette dernière; la question qui se pose est évidemment : qu'est-ce que l'élite? Qui sont ces «Européens décidés à s'opposer»?

« Pour former une minorité, quelle qu'elle soit, il faut d'abord que chaque membre se soit séparé de la foule pour des raisons *spéciales*, plus ou moins individuelles. La coïncidence qui l'unit aux autres membres est donc *secondaire*, postérieure »(p.51). Autrefois, élite était synonyme de noblesse, et pour notre auteur, cette équivalence tient encore; il n'est cependant pas question d'hérédité : la noblesse tient à l'attitude de l'esprit. Les hommes excellents, sans lesquels « l'humanité dans ce qu'elle a de plus essentiel n'existerait pas », sont en fait beaucoup moins libres que les gens du commun, car leur devoir est précisément de ne pas se laisser aller à la facilité de la vie indolente « comme des bouées à la dérive », mais d'être vis-à-vis d'eux-mêmes particulièrement exigeants. « Eux seuls sont les hommes nobles, les hommes actifs, et non seulement réactifs, pour lesquels la vie est une perpétuelle tension, un incessant entraînement [...]. Ce sont les ascètes »(p.110). Et cet entraînement, on l'aura compris, consiste essentiellement en l'érudition, en particulier l'apprentissage de l'histoire et la considération pour le patrimoine des générations précédentes. Les minorités supérieures correspondent donc bien, pour reprendre les termes déjà cités de Valéry, à des « hommes qui aient soif de connaissances et de puissance de transformations intérieures, soif de développements de leur sensibilité; et qui sachent, d'autre part, acquérir ou exercer ce qu'il faut d'habitudes, de discipline intellectuelle, de conventions et de pratiques pour utiliser l'arsenal de documents et

d'instruments que les siècles ont accumulé »(RMA p.226). L'homme-masse, au contraire, partage avec l'animal le fait qu'il « n'apprend rien que par sa propre expérience.»²⁷

Anti-conformisme, érudition et réflexion – on peut assurément en déduire le mot d'ordre de la *Révolte* : le pouvoir aux intellectuels! Que ne pourraient-ils pas accomplir, en effet! « La seule difficulté, reconnaît dans ce sens Simone Weil, pourtant prolétarienne dans le sens le plus noble du terme, c'est la méfiance douloureuse et malheureusement trop légitime des masses, qui regardent toute formule un peu élevée comme un piège dressé pour les duper.»²⁸ Or, cette 'formule un peu élevée', de qui proviendrait-elle? – De personnes qui comme elle se préoccupent des problèmes du temps, de véritables intellectuels.

Ortega est loin d'être le seul à avoir constaté le fait des masses, et il est en bonne compagnie lorsqu'il se distancie d'elles. L'entre-deux-guerres est le temps des antagonismes, et il n'a pas manqué de personnes pour détracter la masse, ou du moins se démarquer d'elle en écrivant à son sujet. Nous avons déjà, en introduction, délimité nos objets de recherche; ici nous en est donnée une occasion supplémentaire : est intellectuel quiconque se proclame, explicitement ou non, *hors-masse*.²⁹ Ce faisant, il n'est plus en sécurité nulle part, car la masse « hait mortellement ce qui n'est pas elle »(RM p.120). Denis de Rougemont observe ainsi : « L'intellectuel l'est toujours [déclassé]. C'est qu'il est d'une classe particulière, dispersée comme les Juifs parmi les Gentils. [...] Nous sommes méprisés dans la mesure où nous sommes intellectuels, et acceptés – ou utilisés – dans la mesure où nous réussissons à nous faire passer pour des bourgeois ou des défenseurs du prolétariat »(JÉ p.239).

Toujours par définition, le clerc de son côté ne peut apporter sa caution aux agissements populaires; ainsi, quand le très apolitique Stefan Zweig invite les générations à venir à se démarquer de sa contemporaine, c'est en montant comme lui au « combat contre la désertion de la raison vers les sentiments de masse [Massenleidenschaften] »(WG p.262) – en l'occurrence, la guerre. Mais l'emphase contenue dans ces dernières phrases montre aussi que la puissance, le pouvoir ou l'influence (comme on voudra) de nos intellectuels est en réalité **négligeable** sur

²⁷ À rapporter aux "degrés d'animalité" de Husserl.

²⁸ *Op. cit.*, p. 128. Il n'est donc pas étonnant que les intellectuels et les libres-penseurs en général voient l'engouement pour l'Amérique et l'Anglosaxonie d'un mauvais oeil – « Quels sont d'ailleurs les bastions du conformisme dans le monde moderne? L'Angleterre et les États-Unis » (dixit Berl, in MMB, p. 159).

²⁹ C'est en tout cas le point de vue d'E.Berl, qui soutient que "de même que, pour un chrétien, l'intelligence du mal est le propre du saint, de même l'intelligence de la société est le propre de celui qui peut dire non à cette société." Voir à ce sujet MPB, p. 68 et p. 101-4.

tous les points; ainsi chacun est contraint de se poser en porte-à-faux vis-à-vis des gens du commun, de tous les autres.³⁰ Comme le dit Rougemont, le simple fait de la partition « nous *versus* eux », indique que « nous sommes là, petits individus, devant ce qu'on nomme les "masses," exprimant par cette métaphore notre impuissance à former ce réel » (JÉ p.180). Et Musil ajoute une opinion nodale lorsqu'il considère « le nombre comme étant la cause principale du passage de la culture à la civilisation », rajoutant que « l'organisation intellectuelle ne peut maîtriser la croissance de la population : ça explique nonante-huit pour cent de tous les phénomènes de la civilisation » (PS p.148), faisant ainsi le lien entre plusieurs des angles d'analyse que nous venons de voir.

Cette description des éléments de notre 'bassin' d'étude ajoute sans doute les pièces ultimes au dossier de la thèse du chaos. C'est donc bel et bien le conflit et l'antagonisme qui doivent servir de *Leitmotiv* à notre étude, de quelque côté qu'on la considère.

3.3 La crise de la culture

« Dans les arts, dans les lettres, dans les sciences, dans les choses pratiques, dans la politique enfin, vous pouvez, vous devez considérer que tout est à repenser et à reprendre. »³¹

Si l'immense majorité de la société européenne consiste dans les masses, et si par conséquent ces dernières se récoltent une part proportionnée du blâme lié à l'ébranlement de l'esprit, les intellectuels, conscients de leurs privilèges et responsabilités en matière de culture, n'attendent pas pour traîner violemment leurs semblables aux gémonies dès que ceux-ci divergent tant soit peu de leurs propres opinions.

Mais cela est un fait normal de la place publique; nous ne retiendrons ici que deux apports. Les deux textes en question dénoncent – de manières sensiblement différentes – la principale fissure qui ruine actuellement la culture : son inadéquation au monde contemporain. Quoique tous deux attribuent la faute à des errements bien humains – une certaine démission des clercs, une imposture de plus en plus de mauvaise foi, le premier semble émaner d'une

³⁰ On aurait toutefois tort de penser que la plèbe est la seule cible de l'intellectuel. La retentissante *Trahison des clercs* (1926) de Benda, tout comme les pamphlets de Berl, n'illustrent que quelques-uns des déchirements de leur groupe.

³¹ Valéry, dans *À propos de l'histoire*, *op.cit.* p. 32.

tendance plus 'socialisante' (la haine de l'intellectuel pour le bourgeois), l'autre semble d'un genre plus neuf, mêlant l'histoire et l'avenir, la philosophie de l'esprit et la réforme concrète.

Revenons d'abord à la double philippique d'Emmanuel Berl,³² car nous y voyons une des argumentations, sinon les plus justes, du moins les plus directes contre l'ancienne culture. Elle illustre un des conflits les plus marqués de l'entre-deux-guerres, à savoir le combat entre classes sociales, puisque non loin ici de la terminologie marxienne, Berl semble y prendre le parti des ouvriers/travailleurs et encourager explicitement la révolution; l'ennemi qu'il invective – avec verve, humour et ironie – n'est autre que le bourgeois, qui commet le péché de se cramponner « à des valeurs culturelles mortes que la machine broie dans son inéluctable progrès »(MPB p.13-4). Parmi ses adversaires se trouvent en première position, par symétrie, les clercs de la classe opprimante. En tant que serfs et hérauts du système en place – et aussi parce qu'ils constituent forcément une grande partie de son public – ils sont sa cible principale. Au fond, c'est indifférent : dans la *Morale*, il détracte «l'intellectuel»; dans la *Pensée*, c'est «le bourgeois»; de toute façon, « le bourgeois cultivé reflète le professeur qui reflète l'idéaliste qui reflète le pasteur »(MMB p.167). Bref, Berl fait parfaitement figure du classique 'intellectuel radical' ('à la française,' pourrait-on ajouter). La bourgeoisie et ses intellectuels sont les piliers de la culture pernicieuse et périmée; voici les stratagèmes dont ils se servent – consciemment ou non – pour ne pas s'engager contre l'injustice régnant dans le monde.

Le premier est précisément celui de la culture. Berl tente vaguement d'en donner une définition plus ou moins universelle (qui n'est pas de nature à nous satisfaire) :

(1) elle « désigne l'effort de l'homme vers ce qu'il croit la perfection »; (2) « une certaine relation que la collectivité impose à ses membres »; or paradoxalement (3) il se trouve qu'on « nomme culture générale et même humanités un lot de connaissances spécialisées », le latin par exemple (MMB p.29).³³ C'est que la culture est un piège de la couche dominante (en l'occurrence la bourgeoisie). Elle « lui sert à accéder à l'aristocratie et à se séparer du peuple »,

³² MPB et MMB. Nous avons pris la liberté de faire l'adéquation *pensée bourgeoise + morale bourgeoise = culture bourgeoise* = (selon Berl) culture ancienne.

³³ Notons que les deux premiers termes de la définition n'ont pas de rapport logique avec celui qui la finit. Pour nous il est courant d'employer le terme dans ce sens populaire; mais à l'époque, c'était assez iconoclaste.

à rejoindre « l'ancienneté vénérable du noble [..]. La culture et la bourgeoisie ne font qu'un »(p.36-40). Son parti est donc pris : à l'entente du mot, il sort son révolveur.

D'habitude, en réponse à ce problème, on propose conciliamment d'instruire les couches populaires, de leur 'faciliter l'accès à la culture' comme on dit de nos jours. Re-piège que tout cela! Il est exclu que le prolétariat puisse un jour « battre la bourgeoisie avec ses propres armes »; le fait seul de se cultiver est déjà « un hommage rendu aux valeurs bourgeoises [..], un reniement »(p.44).

« Entre la culture, héritage, signe d'un héritage, et le prolétariat, il n'y a aucune réconciliation possible. Parce que la culture est **un système de valeurs dressé contre le prolétariat**, et restera telle nécessairement.

Nous pouvons la briser [!], nous pouvons y renoncer [!!], nous ne pouvons la transformer [!!!]. Nous ne pouvons pas faire qu'elle ne soit pas une longue suite de valeurs aristocratiques [..]. Elle n'est que cela. **Un mode de sensibilité, une forme de la mémoire, nullement un humanisme.** Une certaine déformation du goût et du langage. Et les deux choses les plus hostiles au peuple de tous les temps : je veux dire l'historisme et la rhétorique »(p.45).

Que Berl montre donc peu de confiance en le prolétariat, à désespérer de jamais cultiver l'ensemble de la société! La raison en est qu'à ses yeux, la bourgeoisie elle-même n'a plus confiance en ce qu'elle prêche; elle sent bien que les valeurs culturelles qu'elle oppose aux valeurs industrielles n'en ont plus pour longtemps, que le gérontocratie perd rapidement sa justification devant le mérite (p.50-2). Nous savons maintenant ce qu'il tient de la 'culture'; arrivons logiquement à ce qui entretient cette aberration – à savoir les artifices de la pensée bourgeoise.

Pour commencer, « le bourgeois distingue l'Esprit et l'Univers ». C'est là la ruse censée lui enlever son écrasante responsabilité dans la conduite des affaires humaines; l'Esprit qu'il prétend défendre, « il se le représente comme un discours que, dans le plus intime du secret, il se tient à soi-même »(p.99). Lui seul est en mesure de le déchiffrer, car de toute façon il est fait à son intention; l'univers en revanche, est mystérieux, intouchable; le remettre en question est futile et sacrilège. La réplique/argument favorite du bourgeois est : «ne mélangeons pas tout» (ce que Berl appelle la 'théorie des enveloppes' – allusion à L.Brunschvicq), ou bien encore : «ce n'est pas si simple» (G.Marcel, paraît-il).

« Quelle peut être pour lui la meilleure nouvelle? C'est que le monde n'existe pas. Il n'y a pas de réalité. Voilà le grand, le beau secret! Honneur au philosophe idéaliste : nul ne décrédite mieux les choses; il les nomme *apparences* ». Plus loin : « **Les choses ne sont rien, soyons du moins attentifs à la fixité de leurs rapports** »(p.122-3). La métaphysique des clercs bourgeois peut se caricaturer ainsi : « L'oignon cosmique [c'est-à-dire l'Univers aux multiples enveloppes imperméables à l'action du simple mortel] enferme un minuscule morceau de papier, où se trouve écrite une phrase que nul langage ne peut proférer, que nulle oreille ne peut entendre...Inimitable saveur »(p.100). Inimitable, car l'élitisme bourgeois ne croit pas en la reproduction, en la multiplication, en la diffusion, ne croit qu'aux choses « qu'on ne verra pas deux fois ». Refuser par principe l'imitation (qui facilite l'accès pour le commun des mortels), maintenir le statut sacré de l'unicité de chaque chose, stratagème qui permet tellement mieux l'appropriation égoïste. Car Berl sait se faire plus précis : « Il lui faut un idéalisme subjectif. L'idéalisme n'accomplit sa mission que s'il dit : le monde est apparence, le *je* est réalité [...]. L'idéalisme postkantien mit le sujet pur à la base de l'univers. C'est la philosophie de Fichte, [...] celui dont la pensée a le plus agi sur la pensée bourgeoise »(p.125).

Ainsi, le bourgeois sera plein d'enthousiasme pour *l'idée* de révolution, par exemple. Mais ses astuces sont innombrables et bien dissimulées; parmi les moyens qui lui permettent de garder la pensée à l'écart de l'action, on compte en première ligne les diversions suivantes : la sensation (primauté de l'affection personnelle et donc incomparable), l'amour (absent du mariage prolétaire), et l'esthétique (qui participe de la «vie intérieure» ésotérique). Toute considération matérielle est sciemment occultée : « S'occuper de la pluie ou du froid voudrait dire qu'on cesse d'être une âme. Qu'on devient corps. Donc, prolétaire »(p.115). En fin de compte, ne craignons pas d'affirmer qu'il dénonce, une décennie avant Sartre, le règne de la *mauvaise foi*.

On pourrait croire hâtivement que dans sa fougue Berl professe une méfiance absolue envers toute espèce de philosophie, à la manière de certains radicaux invétérés, y décelant un complot des lettrés (des possesseurs de la culture) contre le peuple; il n'en est rien. « Je crains plutôt que la politique ne devienne, au contraire, quelque chose sur quoi l'esprit n'oserait plus mordre, le terrain réservé où les pires délits spirituels deviendraient – sont devenus – possibles »(MPB p.23). Son pamphlet se voulait une réponse à la fameuse *Trahison des clercs*

(1926) de Julien Benda (avec lequel il a pourtant bien des points communs), pour expliquer que « le pire danger, pour l'esprit, je [Berl] ne le vois pas dans une courbure excessive des clercs vers le forum ». Contrairement à son aîné, « Je ne puis admettre que si l'intellectuel manque à sa mission, ce soit par souci trop fort de la politique. [Certes,] le clerc est gêné par la politique, dans la mesure où il n'accomplit pas sur elle le travail qu'il accomplit sur les autres objets que l'expérience lui propose »(p.21); pourtant, Berl se pose lui aussi en fervent partisan de la prééminence de l'esprit. « Si donc la politique entrave aujourd'hui la démarche de l'intellectuel, ce ne doit pas être qu'il y pense trop, mais qu'il y pense mal »(p.24) : c'est là l'essence de son opposition (amicale) à Benda (dont par ailleurs il « admire beaucoup l'effort »). Il se rend compte que « le pur travail de l'esprit ne suffit pas à délivrer l'esprit »(p.133), et que « la nature de l'esprit comporte qu'il n'est jamais serf de ce qu'il considère, mais de ce qu'il néglige.» Cette puissante sentence, il la complète par un enseignement à méditer en relation avec certains des chapitres précédents : « C'est quand elle néglige la science que la philosophie devient esclave de la science »(p.24).

Berl en appelle donc également à la **responsabilité intellectuelle**, comme d'autres se plaignent de son contraire – que ce soit le « néo-monachisme postiche »(p.28), l'embourgeoisement, l'américanisme, l'ochlo-ploutocratie, la décadence tout court etc. Il présente la particularité de s'adresser aux autres représentants de l'esprit, ses confrères; mais tandis que chez Benda on peut attribuer cette tendance à un mépris fondamental pour tout ce qui n'est pas proprement spirituel, chez lui cela serait plutôt à prendre comme une **mise hors de cause du bas peuple**, conforme à une conception à la fois empathique et infantilisante de la masse, qui tend à reporter la responsabilité sur l'élite «bourgeoise». Toujours est-il que le glas est en train de sonner pour la culture européenne bourgeoise, appelée à être relevée imminemment par une forme populaire d'anti-culture (qui, au demeurant, n'est pas dépeinte – éternelle lacune des écrivains révolutionnaires qui ont peur d'être traités d'utopistes!).

Berl n'est pas le seul intellectuel révolutionnaire, pas le seul à vouloir substituer une nouvelle manière de penser et d'agir à une culture surannée. Loin de l'idéologie marxiste ou de

toute autre,³⁴ Denis de Rougemont publie en 1936 sa conception personnelle de la révolution, contenue dans l'essai *Penser avec les mains*, au 'programme' pas moins ambitieux que celui de Berl et qui mérite une attention toute spéciale, quand on sait que Rougemont oeuvrera passionnément, par la suite, à la concrétisation de l'Europe politique telle que nous la connaissons.

Conformément au thème du chapitre, c'est à sa définition de la crise spiritoculturelle que nous nous attachons ici.³⁵ Cette dernière constitue explicitement la matière de l'oeuvre, conçue avec pour motivation première d'y trouver un remède. Quant à la culture rougemontaine, elle présente la particularité – opportune – d'inclure et de combiner subtilement beaucoup des concepts que nous avons évoqués jusqu'ici.

La culture ici ne réfère pas à un acquis accumulé, comme par exemple le 'capital civilisationnel' de Valéry (ni, soit dit en passant, au *capital* – culturel, aristocratique ou financier – de la bourgeoisie mise en cause par Berl), ni non plus à un objet de possession ou de chauvinisme. C'est une notion dynamique, un indicateur; mais entendons les mots qu'il utilise.

Rougemont lui aussi constate « la décadence des lieux communs qui jusqu'alors avaient régi l'action »; lui aussi souhaite « l'instauration effective d'une hiérarchie nouvelle des fins de la vie civiques. » Tout comme Benda et Berl, il estime que « la décadence de notre culture provient d'un ensemble de causes économiques, politiques et culturelles, dont les intellectuels [lui] apparaissent responsables pour une part qui n'est pas la moindre » (PM p.27), eux qui « ont failli à leur vocation. C'est la vraie trahison des clercs, l'idôlatry, la simonie » (PM p.121). Notre philosophe reconnaît par ailleurs que « c'est le mérite de la critique marxiste d'avoir dénoncé, la première, l'irréalité des problèmes dont s'embarrasse la conscience distinguée » (p.176) – ce qui tend à le ranger du côté de Berl sur la question de l'engagement intellectuel. Il ne mâche pas ses mots non plus : la culture est en décadence; il y a « faillite sociale [...] depuis cent cinquante ans déjà » (p.24,229). Or cette dénonciation d'une crise *sociale* n'est nullement le fait de quelque matérialisme socialiste, puisque : « Il m'a semblé qu'à l'origine de notre crise et de la décomposition des vieilles mesures, il y avait une **crise de l'esprit**, et une **défection de la culture** » (p.145) – deux expressions qui nous sont familières.

³⁴ Mentionnons par souci d'honnêteté que Rougemont s'est toujours revendiqué de la famille *personnaliste* (E.Mounier et consorts).

³⁵ Nous reviendrons tantôt sur l'aspect palliatif de sa théorie.

Ne nous attardons pas ici sur la signification rougemontaine de la notion d'esprit, ce mot qu'il place en tête de «cinq mots parmi les plus fréquents dans le langage et les écrits de notre temps.» Nul besoin d'étirer ou d'innover sur la définition commune, ou «les 29 sens que Littré donne pour le seul mot»(p.77), et «entendons par ce terme si vague l'activité créatrice et 'actuelle' de la pensée inséparable d'un ordre humain total»(?).³⁶ Rougemont lui substitue généralement le terme de *pensée*, ou encore de *travail des clercs*, et cela veut tout dire.

Voulant évaluer correctement le sens du mot *penser*, Rougemont, en remontant au latin *pensare*, puis à *pendere*, aboutit au verbe peser (p.155), ce qui le conduit à distinguer deux significations : peser dans le sens d'évaluer/mesurer/noter, et, au contraire, peser en *exerçant une poussée*, une influence. La plus banale exemplification du *Grundproblem* de notre époque se rencontre déjà dans «l'opposition courante du 'théorique' et du 'pratique,' [qui] est en même temps l'origine et l'effet d'une pensée prolétarisée, non éthique»(p.208), par opposition à la pensée-pesante (p.198).

« Apportez-moi de quoi écrire et de quoi me laver les mains : voilà nos clercs.

C'est pour avoir refusé de s'abaisser à hauteur d'homme, au niveau du réel, que notre culture se défait »(p.27). Le fait est que, en se voulant *supérieure* et en restant bourgeoise-méprisante, la pensée s'est en réalité *prolétarisée*, selon la juste expression de Rougemont. « Car celui [mettons, le penseur contemporain] qui touche un objet [mettons, le monde ou la société] sans le marquer profondément de son empreinte et le faire sien, ne peut jamais toucher qu'au bien d'autrui » (p.153); et effectivement, l'intellectuel de nos jours a beau faire l'important, il n'a plus aucun 'impact' sur la société. Il se retrouve dans la situation de tout prolétaire, « qui vit d'un travail [...] dont il ne possèdera jamais les produits pour en disposer à son gré, [et] dont la vie matérielle n'est assurée [...] qu'en échange de l'abandon de toute liberté créatrice » – créatrice « au sens absolu de ce mot »(p.172) : qui forge l'humanité.

Quant à résumer les mécanismes actuels de la science technique, Rougemont emploie une image encore bien plus connue : «La machine, échappant aux mains de l'inventeur, dicte ses lois au producteur: c'est la formule de notre crise industrielle comme de la fameuse prolétarianisation des masses. On voit à quelle similitude je veux en venir»(p.172).

³⁶ Note à *Sur l'automne 1932*, in JÉ, p. 95. On enquêtera plus loin sur ce que veulent exactement dire ces mots.

Il ne faut donc pas s'étonner que la vie 'matérielle' reste empêtrée dans des catégories et des contraintes périmées, puisque les intellectuels d'aujourd'hui sont retranchés dans la première acception du mot penser, à savoir qu'ils se contentent de commenter, de systémiser dans l'abstrait, de mettre les faits en balance et de déduire des lois; « il soupèsent, classent, doutent, et c'est toute leur finesse »(p.166). À défaut d'appliquer son savoir, le clerc compile des observations qu'il aime à affirmer comme définitives. «D'où la mythologie des lois psychologiques, des lois historiques, des lois économiques, qui encombrant la mentalité du citoyen moderne de superstitions déprimantes et [...] paralysantes»(p.184). Où l'on constate que le problème est encore entier en l'an 2000!³⁷ Enfin, « la pensée moderne a pris ses balances pour normes »(p.165). Et les clercs d'affirmer en surplus leur *impartialité*, leur impuissance à « transformer le monde »!

Or, demande Rougemont, si même l'élite abdique, comment pourra-t-on jamais convaincre les masses de l'importance de la réflexion? «Pourquoi donc voudrait-on que les foules aient plus de respect pour l'esprit que les intellectuels eux-mêmes n'en montrent lorsqu'ils affirment son impuissance?»(p.210).

On est convenu depuis longtemps que ce n'est pas le néant spirituel qui menace l'Europe, mais que son esprit « y pense mal.» Notre société, dit Rougemont, fonctionne certes encore dans un certain *esprit*. Mais cet esprit – et partant, les institutions qui en découlent –, procèdent d'une *Weltanschauung* dont l'adéquation (c'est-à-dire le caractère 'commun') est périmée depuis longtemps – et qui n'est autre que celle de la montée du « bourgeois conquérant, disons Diderot pour fixer les idées »(p.43). Car il y a eu un temps où les valeurs ont transformé pour le meilleur le sort social et politique des hommes, et ce conformément à une *évolution de la pensée vers l'affirmation de la raison, du mérite et de l'activité productrice* – et aussi de l'intérêt personnel. « L'éthique générale des bourgeois, qui les a portés au pouvoir, considérait le travail comme une valeur en soi, comme une valeur culturelle donnant le droit de gouverner aux travailleurs.» Or voici ce qui s'est passé depuis : « Dès que la bourgeoisie se voit nantie, elle oublie l'aspect héroïque de la puissance qui l'a soulevée. [...] Elle garde la

³⁷ Voir aussi JÉ, p. 240: «L'homme cessant de croire à sa loi – à ses superstitions incomparables – se met à croire [...] au lois et pouvoirs qu'il aurait dû combattre (volonté et pouvoir des masses, fatalités économiques, évolution de l'Histoire, mythes de la gauche et de la droite, divinité du Führer, omniscience du Duce, etc.)»

culture et rabaisse le travail. [...] Elle transforme ce qui était ses *outils* en *propriété* assurée. La culture n'est plus un combat, elle devient une distinction; c'est-à-dire une fin en soi, non plus un instrument de lutte. Elle cesse d'être une production pour devenir une consommation réservée aux bourgeois "oisifs" qui la "cultivent" pour eux-mêmes »(p.38).³⁸

Certes, le bourgeois ne souhaite pas nécessairement cette 'muséologisation' de la culture; mais elle n'est qu'une conséquence logique de ce que « le monde bourgeois [met] l'esprit *au-dessus* de tout, si bien que l'esprit [perd] d'abord toute efficacité, puis toute vertu spirituelle »(p.118).

Ainsi donc, la pensée est devenue 'distinguée,' elle a cherché à se démarquer de la foule – et elle n'y a que trop réussi : désormais, « à l'idée de culture s'associe tout naturellement l'idée de l'homme cultivé, plutôt que celle du créateur; l'idée de luxe [et «d'héritage», de «produit de consommation»] plutôt que celle de travail, de combat spirituel et de puissance en marche.» Rougemont rejoint donc, en les expliquant à sa manière, les postulats clamés par Berl, quand il spécifie que «le mot culture évoque dans l'esprit du Français moyen l'idée de l'Université, de la Bibliothèque nationale et des Oeuvres complètes des classiques. C'est un *corpus* d'oeuvres classées dont il s'agit de prendre connaissance si l'on veut être un "homme cultivé". C'est aussi [...] une sorte de *distinction* que l'on acquiert en partie par l'étude, en partie par le rang social»(p.31-2).

L'inadaptation de la culture liée à un mode de pensée suranné («l'inactualité de l'esprit») n'a pas que des inconvénients symboliques. En effet, c'est de là, déclare Rougemont, que provient directement la « situation qui nous est faite – au terme du libéralisme, à l'origine des dictatures, une seule et même situation matérielle : la misère. [...] L'*ersatz* de [culture], dans les régimes bourgeois capitalistes [c'est-à-dire le XIX^e siècle], c'était l'argent. Mais le crédit s'écroule, et la mesure devient le manque d'argent »(p.133).

Et à l'avenant, ses paroles savent se faire plus sévères : «Après quoi, je demanderais ce que peut bien signifier une culture qui considère que l'action est indépendante de la pensée, et qu'elle subit des lois que la pensée doit se borner à décrire. Je répondrais qu'une telle culture est ou bien un mensonge intéressé, ou bien une de ces illusions qui se paient un jour très

³⁸ À tel point que c'est devenu presque un lieu commun pour les intellectuels (ici Drieu) de remarquer que « nous parlons, nous raisonnons comme si nous étions les mêmes Français que ceux de 1800 » (MF, p.45).

cher, ou bien un attentat contre le genre humain, qu'elle suppose de plus en plus mécanisé, et qu'elle contribue par là-même à rendre toujours moins intelligent»(p.201).³⁹

En conclusion, s'il se trouve des gens pour qualifier les temps modernes d'«impensables», c'est qu'ils sont « prisonniers des catégories anciennes »; la (superbe) formulation correcte de la triste situation culturelle est la suivante: « la masse des problèmes qui se posent se révèle soudain *plus* pesante que les forces qui sont encore vives dans l'ordre social »(p.23). Au moment où s'exprime notre intellectuel, le mot de décadence est monnaie courante; or, il n'en faut pas tant pour que le problème soit réel. Dès l'instant que des voix s'élèvent contre la *Weltanschauung* régnante, celle-ci a de-facto perdu son autorité,⁴⁰ elle « se dérobe et ne commande plus rien à l'homme »(p.22).

Retenons jusqu'ici que pour Rougemont, comme pour tant d'autres de nos auteurs, la culture, chasse gardée d'une certaine bourgeoisie, est amplement *dépassée par les événements*, et que ce hiatus a des conséquences désastreuses au plan matériel et social. Ensuite, que l'adéquation est bien faite entre l'existence d'une 'caste' d'intellectuels, et la formation d'une saine culture : « Quand l'esprit "perd ses droits," c'est à nous de les lui rendre »(p.91).⁴¹ Deuxièmement, qu'il prend clairement parti (contre Benda et comme Berl) pour l'engagement *efficient* et *socially conscious* de l'intellectuel (attention : il ne s'agit pas de politique partisane, mais d'une *politique de la personne*),⁴² qu'il considère d'ailleurs comme un devoir.

³⁹ Ce paragraphe est un des passages les plus explicitement pessimistes de l'ouvrage.

⁴⁰ «Je vous disais que d'inviter les esprits à s'inquiéter de l'Esprit et de son destin, c'était un signe des temps, un symptôme» (RMA, p. 225).

⁴¹ C'est-à-dire que la culture n'est pas pour lui non plus quelque chose de « populaire, » de *constatif*. Ainsi, Rougemont semble souffrir par moments de doutes radicaux sur l'universalité, même au sein de l'Europe, des notions chéries de 'culture' et de 'commune mesure.' On lit par exemple dans son *Journal d'un intellectuel en chômage*, écrit sur l'île de Ré, telle métaréflexion poignante: «Vraiment non, ce chapitre sur "l'origine rationaliste de la scission entre la culture et le peuple," cela ne peut s'accrocher à rien dans cet être que j'ai devant moi, avec ses rides, sa barbe et sa casquette, et qui continue à me parler de la pêche, de son filet qui a été emporté hier, etc. Quel sens concret cela peut-il avoir de parler de 'scission' entre cet homme et la culture? N'y a-t-il pas là deux mondes qui n'ont jamais eu de contacts, ni jamais de commune mesure? [...] J'essaie de résoudre un problème que je dis les concerner, et dont aucun d'entre eux n'a jamais eu la moindre idée. Si je remplaçais le mot peuple, dans mon livre, par une série de noms propres d'hommes du peuple que j'ai connus, est-ce que mes raisonnements ne paraîtraient pas loufoques?» (JÉ, p. 177).

Au moins, le pêcheur en question parlait de son labeur; c'est encore noble. De nos jours, l'intellectuel doit endurer des discussions entières sur des scandales puérils, des ragots de vedettes, des faits divers... Alors en définitive, qu'en déduire sur le rôle du vulgum-pecus dans la formation de la culture?

⁴² Ce slogan sera expliqué en temps utile (section 4-2). Sur l'engagement des clercs, voir aussi PM, pp. 173-7.

À ce point de notre étude, il nous semble indispensable de nous arrêter dans la progression, pour poser un regard d'ensemble sur ce qui nous est apparu jusqu'ici. En effet, nulle part, que ce soit dans la partie contextuelle ou dans les multiples interprétations de la crise, nulle part apparaît la moindre indication, le moindre indice, le moindre optimisme quant à un possible renouveau de l'Europe. Tout ce qu'on observe est négatif, menaçant, hostile – ou alors incertain. Les intellectuels à la conscience européenne sont unanimement sur le qui-vive, voire dans le désespoir.

L'entre-deux-guerres ne peut – et ne doit surtout pas – être considéré de la même manière que l'histoire d'après-guerre, toute faite d'une progressive mais certaine unification politique. L'entre-deux-guerres intellectuel est pessimiste de fond en comble; il faut décidément être sérieusement endoctriné et endoctrineur pour parvenir à susciter l'enthousiasme, qui se cantonne de toute façon à la nation dans l'esprit, au territoire national dans la réalité. Il y a un côté pessimiste présent chez tous nos auteurs, chez les plus patriotes et les plus élitistes comme chez les plus lucides. « Il conviendrait » presque, comme dit Drieu, « de faire une étude d'ensemble de la littérature contemporaine, de ce point de vue du pessimisme.»⁴³ Ce n'est pas notre ambition, mais il s'est révélé impossible de faire abstraction de la notion omniprésente de **décadence**. Aussi nous a-t-il semblé opportun de regrouper, en conclusion de ces lectures de la crise et de l'état des lieux, les conclusions de nos intellectuels sous cette rubrique pessimiste. Les projets et entreprises dont la relation terminera notre étude seront ainsi, pour le lecteur d'aujourd'hui, placés dans un contexte approprié. « Il est vrai qu'un malade ne se lasse guère d'entendre parler de son mal. Parlons donc une fois de plus du mal de l'Europe,»⁴⁴ comme dit un journaliste qui deviendra célèbre après le Second cataclysme.

⁴³ Voir "Appendice sur la décadence," in GM, p. 315.

⁴⁴ H.BEUVE-MÉRY, "L'Europe incurable" (1936), in *Réflexions politiques 1932-52*, Seuil 1952, p. 43.

3.4 Les perspectives d'avenir

« Elles ne sont pas gaies, » juge-t-il dans la foulée, « à moins d'un danger commun qui redonnerait brusquement tout leur prix aux solidarités européennes. » On le verra, il faudra la capitulation la plus macabre, la plus finale, pour réussir cela.

Car on parle souvent, avec une certaine pudeur, de *crise* : mais n'est-il pas un peu dérisoire de parler de crise, comme s'il s'agissait d'un simple 'mauvais quart d'heure' ? N'oublions pas qu'« une crise, c'est la phase d'une *maladie* où approche le moment où la situation va s'améliorer ou définitivement se perdre, c'est-à-dire une question de vie ou de mort. »⁴⁵ L'humanité européenne est face au gouffre : elle doit se décider à 'faire un grand pas en avant', ou à 'rester sur place.' Il se peut fort bien qu'elle ne sache pas prendre la bonne décision, d'autant plus, diraient certains, que la masse est désormais souveraine.

On l'a senti, le mot de *décadence* – qualifiant par défaut ce qui peut arriver de *pire* à une civilisation – était sur toutes les lèvres depuis quelque temps.⁴⁶ Aussi, il y a ceux qui l'ont magistralement théorisée, comme O. Spengler en premier lieu. Ce vigoureux nietzschéen, de formation mathématicienne et de sagesse universelle, n'est peut-être pas le père de l'histoire universelle, mais il est sans doute le premier à avoir appliqué cette méthode; ce qui en fait le premier théoricien des relations 'internationales' de notre siècle. Sous l'égide d'une inspiration mêlée d'éternel retour, de démystification des valeurs et d'évolutionnisme goethéen, en isolant 'l'Occident' dans toutes les facettes de son évolution en tant que civilisation, et le comparant (audace!) à d'autres civilisations, il démontre que le schème de développement est sensiblement pareil pour toutes, et que la culture occidentale (dans laquelle il inclut l'Amérique du Nord) entame sa lente et *naturelle* déliquescence. La science historique en prend naturellement un coup; l'historien E.H. Carr rapporte ainsi que: « After the first World War, [l'illustre Arnold] Toynbee made a desperate attempt to replace a linear view of history by a cyclical theory – the characteristic ideology of a society in decline. »⁴⁷

⁴⁵ B. WALDENFELS, in KEM, Introduction, p. 12.

⁴⁶ Voir RM, p. 185, et KEM, p. 19. Quelques uns – de plus en plus nombreux – songent à une "dernière guerre" qui clarifierait les choses en inaugurant décidément la décadence, ou une reconstruction repentie.

⁴⁷ Voir *op. cit.*, p. 52. Il réfère aussi à sa Préface (1934) à *A History of Europe*, à Spengler et à... Marc-Aurèle. Il se trouve incidemment que Drieu fait la remarque suivante: "Je crois que le monde occidental en est au point où était le monde méditerranéen au temps de Marc-Aurèle" (GM, p. 146)!

Dès lors qu'on choisit d'attribuer à sa culture un cycle de vie, on implique eo-ipso qu'elle n'englobe plus dans (et par) sa signification, la totalité du monde terrestre (quant au monde transcendant, il y a belle heurette qu'on a réglé son compte à Dieu); on a en fait démystifié sa communauté. De quelque côté que l'on considère un cycle ou une vie, il y a inévitablement une montée/développement, un sommet/paroxysme, et une vieillesse/descente.⁴⁸

Les cris d'alarme sont souvent accompagnés chez nos auteurs par un fatalisme de l'évidence – car il n'y a pas que des menaces, il y a aussi l'évidence.

Ainsi, une chose nous frappe chez Thomas Mann, c'est son amer désespoir, comme si son brûlot devait tenir lieu de baroud d'honneur; une sorte de fatalisme qui de toute évidence l'a atteint bien avant la guerre. En bon lecteur de Nietzsche,⁴⁹ Mann se résigne à « l'ascension croissante de l'homme démocratique ainsi que l'abêtissement de l'Europe et la diminution de l'Européen qui en résulteront »; il se rend bien compte que « de nos jours, le monde est démocratisé jusque dans ses moindres recoins » et livré « à la ploutocratie et à la soif de confort »(BU p.240-1). Il se rend compte aussi que « l'art se politise, l'esprit se politise, la morale se politise, pensée, sensation, volonté se politisent – qui voudrait vivre dans un tel monde, où liberté signifie droit de vote pareil pour tous, point final? »(p.393).

Mais il a beau 'faire la grève de la politique,' Mann ne s'affirme pas moins conscient de l'inutilité de son effort, puisque « l'anti-politique est aussi de la politique, car la politique est une force redoutable : il suffit qu'on sache son existence pour lui être acquis, et perdre automatiquement son innocence »(p.415). Ainsi donc, la victoire de la civilisation est pratiquement fait accompli, et ses conséquences au long terme se laissent déjà deviner : « La civilisation ne se contentera pas de dissoudre l'État; elle endormira les sentiments nationaux et les enterrera [...]. – Je crois à son avenir, comment ne le pourrais-je pas? Elle est l'avenir et le progrès même. Bien sûr que le pacifisme en fait partie; c'est d'ailleurs sa principale caractéristique »(p.171). Lui-même, en tant qu'écrivain, reconnaît se trouver du côté néfaste de l'Art,

⁴⁸ Par exemple, le nihilisme qui inquiète beaucoup de nos penseurs n'est, aux yeux de Spengler, que l'équivalent occidental des matérialisme épicurien et autres scepticismes gréco-romains, avec les mêmes conséquences : la perte de foi en les valeurs culturelles, la chute.

⁴⁹ Nietzsche est pour beaucoup d'entre eux (Rougé, Zweig, Spengler, Musil, Berl, Russ e.a.), d'une façon ou d'une autre, l'initiateur de la véritable modernité, ou tout au moins son meilleur prophète).

du côté *traître*, « car la littérature est en profondeur démocratique et civilisante; plus précisément : elle est *synonyme* de démocratie et civilisation »(p.40)!

Ainsi donc, pour Mann, malgré son vigoureux plaidoyer, le côté obscur a définitivement triomphé; pour d'autres, c'est la technique ou les masses qui sont désormais les principaux déterminants de la vie. Ou encore, ce qui va de pair avec ces deux notions, que l'«américanisme triomphant», qui ne serait autre que « l'évolution démocratique européenne à son point extrême de développement »(GM p.257), guidée par la constatation que l'Amérique est « le paradis des masses »(Ortega), s'installe en maître de « cette grande firme absurde à laquelle les intérêts *vitaux* de l'humanité sont présentement abandonnés »(MF p.97).

Chez Berl même, on trouve cette tirade curieusement langoureuse : « Temps des derniers hommes, que redoutait Nietzsche. L'impérialisme américain triomphera sans combat [...], l'embourgeoisement du prolétariat résoudra la lutte des classes. Il n'y aura plus d'hommes, mais des groupes plus petits ou plus grands sans autre souci que le ventre. Ou bien notre civilisation ne se justifiant devant rien, périra. C'est possible : le monde sur lequel nous vivons est en torchis. [...] Il se peut que les machines, ou bien détruisent, par un processus renversé, les richesses que le mouvement accumule, ou bien s'entredévorent en des guerres dont celle de 1914 donne une idée très insuffisante »(MPB p.136).

Enfin, la 'dernière guerre' devient, dès les tergiversations du traité de Versailles, une possibilité jamais exclue par nos intellectuels, que ce soit comme détonateur définitif de la décadence ou – plus rarement – pour accélérer une réconciliation repentie et constructive. Au-dessus de tout plane le spectre sinistre d'un conflit 'libérateur', de la décharge ultime dans une guerre apocalyptique : « [Lénine]⁵⁰ peut encore déchaîner une guerre *inexpiable* qui emporte les assises de la civilisation de l'Occident chaque jour plus fragiles puisque le matériel s'y substitue au spirituel »(MF p.101). Malraux le pressent aussi, qui reconnaît dans l'Européen « une race soumise à la preuve du geste, et soumise par là au plus sanglant destin »(TO p.104).⁵¹

⁵⁰ On est au début des années 20.

⁵¹ On serait en droit de généraliser, et d'affirmer que la plupart de ceux qui ont cru, ne serait-ce qu'un instant, à la fatalité logique d'une grande guerre se rattachent plus ou moins directement à la politique de droite; tandis que ceux qui ont faire

Au début des années 30, le pessimisme est déjà définitif; la guerre fait désormais partie de l'horizon. En février 1932 déjà, lors d'un voyage à New-York, Gerhart Hauptmann, intellectuel allemand des plus en vue, redoute un futur sombre en ces termes: «l'avenir nous menace de ses nouveautés, et l'organisme universel de civilisation et de culture, plein de tant de génie, de travail et de lustre, se disloque, son édifice grandiose semble s'écrouler.»⁵² Peu après, un visionnaire comme Aldous Huxley fait dire à un de ses personnages: «there would be another war quite soon – about 1940, he thought [...]. Much worse than the last war, yes; and would probably destroy the civilization of Western Europe.»⁵³ La suite du passage est tout aussi lourde de sens: «did it really matter so much? Civilization would go on in other continents, would build itself anew in the devastated areas. Our time scale was all wrong. We should think of ourselves, not as living in the thirties of the twentieth century, but as at a point between two ice ages.» Un intellectuel français, Charles Du Bos, contemplant les palinodies politiques des États européens (qui seraient ridicules si elle ne s'étaient pas avérées tragiques), en déduit carrément que ce sabotage honteux signe un arrêt de mort presque mérité, c'est-à-dire «non seulement que la notion de nation est dévalorisée, mais qu'il n'y a plus d'Europe, et que c'est, ou hypocrisie ou verbalisme, ou les deux que de parler aujourd'hui d'une Europe. Mais de quoi aussi, hélas! il me faut déduire davantage, à savoir que l'Europe de propos délibéré s'est supprimée en tant que telle, elle ne retient plus aucun droit à prétendre encore à ce rôle de conservatrice de la culture et des valeurs culturelles qu'encore elle s'arroge, car cette culture, ces valeurs, elle ne les mérite plus, et même si on parvient d'une façon ou d'une autre à les sauver ou à en sauver quelque chose, ce n'est pas par l'Europe qu'elles seront sauvées, c'est en dépit de l'Europe et de tout ce qu'elle a fait, ou bien plutôt, ce qu'elle n'a pas fait.»⁵⁴

De quelque côté qu'on l'envisage, 'notre' civilisation est donc mal en point : chaotique impossibilité de prévoir, rejet ipso-facto de l'enseignement historique; destruction physique du 'capital de la culture'; dépendance débilante vis-à-vis de la technique et culte de Mammon; impuissance ou attentisme devant l'approche de la 'prochaine guerre.' Beaucoup ne font

leur possible pour *éluder* cette éventualité (dans leurs réflexions aussi bien qu'en pratique ou en politique) appartiennent souvent à la gauche – celle des accords de Munich par exemple.

⁵² Voir "Neue und alte Welt", *Sämtliche Werke* VI (Theoretische Prosa), Propyläen Verlag 1963, p. 831.

⁵³ Voir *Eyeless in Gaza*, Bantam Books 1968 (1936), p. 58.

⁵⁴ Voir *Journal* VIII (1933), La Colombe 1959, p. 38.

qu'esquiver ou esquisser le terme de décadence (dans la vraisemblable intention de l'exorciser). De toute façon, l'intensité complexe de la crise est un sombre présage en elle-même, puisque sous aucun angle la situation n'a lieu de s'améliorer : « Si le monde suit une certaine pente sur laquelle il est déjà assez engagé, il faut dès aujourd'hui considérer en voie de disparition rapide les conditions dans lesquelles, et grâce auxquelles, ce que nous nous admirons le plus, ce qui a été fait de plus admirable jusqu'ici a été créé et a pu produire ses effets » comme le formule Valéry avec la diplomatie retenue qu'on lui connaît (PE p.1037).

Un de ceux qui ont 'intégré' le pire dans leur réflexion est Drieu La Rochelle. Au contraire de beaucoup d'autres, Drieu (qui, mentionnons-le, a dûment pris note des premières réflexions de Valéry)⁵⁵ ne fait pas que le prédire, le taire ou le brandir comme une menace lointaine, une apocalypse à quoi on ne croit pas trop, mais l'accepte comme un fait en marche; il sent dès 1920 l'américanisme, le machinisme, le matérialisme, etc. venir sur les siens, tout proche déjà. On se souvient du ton sombre de Drieu qui semble tout acquis au pessimisme. Mais qu'entend-il exactement lorsqu'il clame que « tout est foutu. Tout? Tout un monde, toutes les vieilles civilisations – celles d'Europe, en même temps que celles d'Asie. Tout le passé qui a été magnifique s'en va à l'eau, corps et âme »(GM p.304)? L'intellectuel n'a-t-il d'autre choix que de s'entraîner « à supporter les destitutions, les déclassements qui frappent successivement dans tous ses ordres l'activité de l'Espèce »(p.215)? Un commentateur déclare que « Drieu a hésité entre deux rôles : celui d'annonceur d'un monde nouveau, que la lucidité de son analyse lui faisait entrevoir, et celui de liquidateur du monde ancien; mais les signes de la décadence [étaient] plus faciles à discerner que ceux d'un renouveau »;⁵⁶ Drieu qui annonce en 1927 (!) qu'un jour pas si lointain « il n'y aura que des touristes américains et japonais pour se réjouir de ce nouveau pittoresque, de ces nouvelles ruines européennes »(p.207) – quelle terrible pertinence pour notre sujet!

Premièrement, la nouvelle émancipation par le politique démocratique ne lui fait guère palpiter le coeur. Comme Valéry, comme Ortega, comme Mann, il aspire à quelque chose de plus élevé que l'apathie et le conformisme ambiant; il n'est pas loin de « craindre que tout

⁵⁵ «Je suivais les pensées de ce littérateur sur la valeur de la civilisation au milieu de laquelle il vit» (in GM, p. 131-2).

⁵⁶ J.-L.SAINT-YGNAN, in *Drieu La Rochelle ou l'obsession de la décadence*, NÉL 1984, p. 104.

esprit républicain dans le sens antique et aujourd'hui inconnu du mot, tout esprit de liberté (je parle de cette liberté qui anime les jeunes aristocrates)⁵⁷ ne soit mort dans notre monde moderne comme dans la Romania des empereurs »(MF p.109). Comme tant d'autres, il considère que la technique est déjà en train d'étrangler l'Europe.

Et puis la crise de l'histoire, le 'désordre' de Valéry! L'Homme perd les rênes de sa destinée à mesure qu'il harnache de nouveaux chevaux. Une instabilité si humiliante, si infirmante, que de toute façon, l'avenir ne peut désigner que « une création si imprévisible, si étrange [dans le sens d'"étranger à nous"] qu'elle méritera d'être appelée d'un autre nom que de celui de **civilisation** – qui est flétri »(GM p.305).

Dans son admirable et laconique "Dialogue de moi avec un autre", on relève en conséquence les passages suivants :

« MOI : Je crois que demain sera fait d'aujourd'hui. Je crois qu'aujourd'hui est mauvais, que demain sera pire, que tout finira demain. [...] Pour moi, cet avenir c'est la fin, car il ne prolonge rien de ce que nous appelons **humain**. Toutes les valeurs que nous vivions disparaissent. Ce système du monde qui continuait dans les entrailles mentales de l'homme va s'anéantir; c'est la toute prochaine péripétie du roman cosmique. [...] L'homme, c'est une espèce terrestre; il y a un point d'épanouissement pour chaque espèce qu'elle ne peut dépasser. » On s'aperçoit qu'il place décidément par là le modèle européen en parangon de l'humanité au point de lier la chute de sa civilisation à celle de l'Homme tout entier. Mais ne nous laissons pas distraire par cette manifestation d'un eurocentrisme qui, répétons-le, a toujours été le propre de chaque culture, quelle qu'elle soit. Quant à savoir si le mode de vie européen était réellement ce qui peut se faire de mieux, ou du moins s'il contribuait sûrement à faire *progresser* l'Homme, c'est une autre question :

« L'AUTRE : Et tu crois que l'humanité actuelle a dépassé ce point et s'engage dans la vieillesse. Alors ton pessimisme est absolu »(JE pp.87-94).

Tellement absolu que, poursuit notre écrivain, « Je crois à la décadence de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique »(p.115), « à la décadence de l'Occident, à la décadence de la planète,

⁵⁷ Lui aussi semble parfois donner comme Mann dans ce romantisme qui prend plaisir à attribuer aux 'aristocrates' des sentiments, intuitions ou émotions plus "*authentiques*" que celles du commun.

toutes les races ayant fourni leur effort [!] – aucune race n'étant capable de produire un second effort »(GM p.146).

On voit notamment qu'à la théorie spengliérienne des cycles de civilisation, il substitue, plus globalement encore, une **eschatologie de notre espèce**. Rappelons-nous qu'à l'heure où Drieu écrit, la planète est soudainement devenue pleine et étriquée, qu'elle frissonne sous les coups des industries et des peuples confrontés, et que toute notre étude se fait sous le signe de la 'mondialisation.' Dès le début du siècle, on voit distinctement apparaître – de manières certes fort distinctes et timides – des signes avant-coureurs de la *philosophie humanitaire* qui saisira bientôt notre siècle.

En effet, « il ne peut s'agir d'entretenir et de sauver, par ses propres moyens, une culture particulière, quand la base la plus élémentaire de toute culture humaine est ébranlée partout à la fois »(GM p.179). La modernité constitue donc pour lui un danger universel, comme le confirme la phrase suivante : « Cet instinct de conservation m'attache à quelque chose de plus en plus général. Il ne s'agit plus de maintenir le Français, ni même l'Européen, mais l'Humain »(JE p.95). Pour Drieu toutefois, l'humanitarisme se manifeste encore sous la forme (aujourd'hui démodée) de l'adéquation entre Bien et Passé, ainsi qu'entre l'Europe et la vocation de l'humanité. Cela a ses raisons : non seulement la civilisation européenne est la plus raffinée, mais elle peut très bien aussi être considérée comme la dernière avant l'irruption de la barbarie (technique, ploutocratique, etc.), puisque c'est elle-même et elle seule qui a engendré cette dernière. Cette fois, les barbares sont bien parmi nous.⁵⁸ Tout ce pessimisme est à prendre non comme un eurocentrisme présomptueux, mais véritablement comme un souci humanitaire.

À la base, on note chez Drieu un messianisme du retour, qui est résumé comme suit par L'AUTRE : « Il faut détruire aujourd'hui et hier renaîtra. Derrière le conservateur s'avance le réacteur », c'est-à-dire dire celui qui veut retourner, repuiser dans le passé, faire « qu'il y ait encore longtemps une expression humaine du monde, par des chants, des danses, des mouvements. » L'originalité de cette vision tient à ce que ce n'est pas le futur immédiat («demain») qui porte l'espoir – comme c'est normalement le cas – mais un après-demain post-apocalyptique, un lendemain-après-la-tempête (ce qui coïncide avec la citation plus haut,

⁵⁸ Cette sentence, rendue célèbre bien après par M.Henry, reprise par G.Matzneff, se retrouve fréquemment chez nos auteurs.

comme quoi « tout finira demain »). C'est le sens de son « Il faut renoncer à demain et travailler pour un jour à venir »(MF p.115).

Il nous est clair depuis longtemps que la rupture avec le Passé – un passé qui fut, somme toute, (relativement) glorieux – est un fait accompli; nous en avons assez rendu compte jusqu'ici. Prétendre, ou même tenter de, maintenir une continuité, une simple harmonie avec ce passé est une imposture ou une rêverie antipragmatique – or notre intellectuel est un réaliste : « il n'y a pas à essayer de sauver le système des valeurs connues et appréciées par les hommes jusqu'à ce jour [...]. On ne conserve pas ce qui est mort »(GM p.304). Et enfin, au catastrophisme succède une curieuse ataraxie, sorte de résignation bio-cosmique : car « la vie universelle continue : des cendres de l'homme elle va créer un être nouveau. Pour cet être nouveau il y aura des valeurs nouvelles »(JE p.91).⁵⁹

Nous venons, en guise de conclusion provisoire et de prologue au troisième et dernier mouvement, d'évaluer le poids du pessimisme et de ses prophéties de malheur. Il ne servirait à rien, et ce serait même faux, de prétendre relever dans l'entre-deux-guerres un parallélisme entre l'histoire et la pensée européennes, ou encore d'imposer une quelconque continuité dans l'une ou l'autre de ces dernières – continuité démentie par les événements mêmes. Tout au plus peut-on prétendre que la 'synergie' créée par tant de pessimisme ne pouvait mener à rien d'autre qu'une catastrophe.

Si donc les constats s'équivalent et se corroborent, comme quoi le monde va à vau-l'eau, il faut sans doute un solide programme et une voix puissante pour réveiller les consciences; l'histoire montre qu'il n'y en a pas eu de suffisamment pragmatique / populaire / populiste pour changer son cours. Mais il y en eut des ébauches. Passons sans plus tarder aux réactions constructives, en d'autres mots : laissons les plus décidés de nos intellectuels répondre à l'interrogation **Quoi faire?** Ce sont sûrement eux que Ling avait à l'esprit en reprenant le bateau vers le Levant : « La vision de tous ces hommes appliqués à maintenir l'Homme [...], tandis que le monde sur lequel il règne leur devient de jour en jour, plus étranger, est sans doute la dernière vision que j'emporterai de l'Occident »(p.176).

⁵⁹ Force est d'ajouter que ce pessimisme est tout de même plus nuancé / moins catégorique qu'on le dirait à premier abord, puisque Drieu évoque avec insistance des manières de maîtriser/d'assimiler cette dégradation (non des moyens de la stopper, vu que toute résistance est inutile). Mais ces nouvelles pistes seront mieux à leur place quelques chapitres plus loin.

4 Pour une restauration

Après ces notes graves, on peut craindre que discourir de guérison/renaissance européenne fasse figure surtout d'exercice rhétorique. Cependant, dès le début, nous avons cru voir poindre, sinon des signes, du moins des éléments de cette guérison-renaissance, même s'il faut bien admettre que l'espoir semble ne demeurer que pour ceux convaincus, comme le 'père' de la phénoménologie, que "les idées sont plus fortes que toutes les forces empiriques" (KEM p.52).

À l'évidence, la situation est critique, et les coupables sont omniprésents; nous avons tenté de les démasquer mais n'avons pu les isoler: élites et masses, adversité et mauvaise volonté partagent la responsabilité de la déchéance. Il faudra donc, le cas échéant, les prendre également en compte dans la conception d'une solution, d'un remède à la crise sociale, politique et culturelle; on a vu de plus qu'il était impératif de porter une attention toute particulière à l'esprit.

Lorsque donc il s'agit de changer du tout au tout le cap d'une société massive – et que le temps presse – il est hors de question d'y aller par demi-mesures; il faut un changement en profondeur dans la façon d'agir et de penser. Or, un tel revirement ne va sans changer la mentalité générale, autrement dit la morale régnante. Cette ultime partie visant à faire apparaître des pistes européennes *ascendantes*, c'est donc par **deux conceptions essentiellement morales** que nous la débiterons, deux discours normatifs de haute volée.

Car à ce point, il convient enfin de passer à l'action! de retrousser ses manches et de travailler à tantôt mettre à jour, tantôt consolider, tantôt refonder la culture commune – bref, à en fonder une neuve, vigoureuse, fiable et bénéfique, qui unisse les divers efforts personnels (Rougemont) ou transcende les caractéristiques nationales (Benda), les 'particularismes.' Pour ce faire, écoutons les conseils de ces deux grands intellectuels, eux « qui veulent sincèrement faire l'Europe.»¹

¹ Il serait toutefois inapproprié de mettre sur le même pied ces deux 'points de vue,' c'est-à-dire de les considérer à l'aune de leur efficience dans la 'construction européenne': les prémisses de telles réflexions diffèrent du tout au tout de penseur en penseur. Les institutions empiriques auxquelles il est devenu courant de rattacher n'importe quelle observation sur l'Europe ne doivent pas nous toucher ici le moins du monde.

4.1 Que doit être l'Europe?

Le fait de l'intellectuel, c'est de disserter sur la raison, la société, la morale, choses dont il fait partie intégrante et où il est partie prenante. Il n'est pas surprenant qu'il tourne parfois ses harangues vers ses confrères, principaux porteurs de son espoir (quand ce n'est pas de concurrence).

Car ce qui est à faire, politiquement, socialement, commence trop souvent pour lui sur le territoire pur et élevé de la morale, l'esprit, la raison ou encore 'la culture' – et les textes vus ici ne font pas exception. Souvent aussi, on l'entend confirmer (comme pour se rassurer) qu'il croit en le «pouvoir de l'esprit.» C'est sans doute une des raisons pour quoi on le voit assez rarement oeuvrer à l'élaboration de projets dits 'concrets': la masse – le troupeau des gens – ne veut pas croire à une action concertée, dirigée, de quelque envergure sérieuse, sur sa morale, son esprit, sa raison, sa culture; partant, prétendre attaquer les problèmes sur ces fronts, c'est vouloir remuer des montagnes. Il lui est donc plus aisé de parler et d'écrire sous le signe du "il faut", de donner des injonctions normatives, d'énoncer des principes, que de les exécuter, car au XX^e siècle, l'homme seul (ou impopulaire) est impuissant.

Le *Discours à la nation européenne* de Julien Benda ne fait pas exception à tout cela. Ce virulent "fruit de trois années de réflexion"² rédigé en 1932, exprime toute 'l'énergie du désespoir' qu'un europhile pouvait ressentir «à l'heure où certains peuples de l'Europe affirment leur volonté de s'accroître aux dépens de leurs voisins avec une précision que l'histoire n'avait jamais vue»(DNE p.15). Le titre en lui-même est déjà fort éloquent: on ne se trompe pas en y reconnaissant une reprise parodique de celui de Fichte, adressé aux seuls Allemands dans l'intention non-dissimulée d'exciter leur chauvinisme.

Comme c'est précisément en réaction offensive à l'idéologie nationaliste qu'est né l'essai de Benda,³ on peut être surpris qu'il reprenne à son compte le terme honni (par lui) de 'nation.' Or, à ceux qui connaissent le poids du mot et son étymologie, cela n'a rien de contradictoire; un 'clerc' ne rappelait-il pas naguère, à propos de notre culture justement,⁴ que *nation* provient du latin *nascor*, naître, et qu'il n'y a par conséquent rien d'injuste à vouloir en

² A.LWOFF (le prix Nobel), in DNE, Avant-propos.

³ Qui constitue un discours dans le plus pur sens du terme, interpellant l'audience, la vitupérant, l'exhortant etc.

créer une nouvelle. Au contraire, peut-on riposter, il est faux de voir dans la nation un être antédiluvien et éternel (comme le fait le nationalisme ordinaire).

Il faut en effet faire l'Europe; c'est le souci explicite de Benda. Tellement explicite d'ailleurs qu'il délimite très expressément son auditoire, réservant tout son propos à «ceux qui veulent sincèrement faire l'Europe.» Ceux qui ont lu *La trahison des clercs* sont familiarisés au discours bendaïque: comme dans ce célèbre pamphlet publié quelques années plus tôt, il admoneste avec prédilection ses semblables les intellectuels⁵ – sur le mode autoritaire. Dans le cas qui nous intéresse, cela a ses raisons. Car “la nation européenne,” ce n'est rien d'autre que le nom donné par Benda à ces gens «qui veulent unir les peuples, [...] qui pensent à faire l'Europe»(p.16).

De la *Trahison*, nous avons retenu que les devoirs de l'intellectuel consistent en la recherche inlassable du Vrai, du Juste, du Rationnel;⁶ sa vie doit être vouée au culte de ces valeurs. Il peut être “l'artiste, le métaphysicien, le savant,”⁷ mais artiste de préférence ‘sérieux’ plutôt que fantaisiste,⁸ – et philosophe de préférence rationaliste. Nous savons aussi que le clerc n'a rien à aller chercher dans la sphère publique ou matérielle – auquel cas il trahit son ordre; il a le devoir capital de s'abstenir de tout engagement partisan.

Or, l'Europe bendaïque n'est autre que la réalisation de ces valeurs, ou tout au moins leur patrie, leur havre dans le monde, et ce bien qu'elles soient, à l'heure où il écrit, fort loin de parvenir à s'imposer. Une certaine action sur le monde est donc incontournable pour passer d'une situation indésirable – celle de 1932 – à une meilleure. Tout clerc authentique selon Benda, «soucieux de l'intérêt du supernational»(DNE p.74) veut sincèrement faire l'Europe. Mais n'est pas clerc qui veut, et n'est pas européen qui veut; pour parler couramment, il n'y a pas “trente-six façons” de faire l'Europe. Tout notre propos ici sera d'analyser celle préconisée par notre auteur (en fait, la *seule* qu'il juge efficace et juste). Comment Benda résout-il la

⁴ Voir A.FINKIELKRAUT, *La défaite de la pensée*, Gallimard 1987, p. 21.

⁵ Le lecteur se demande peut-être depuis quelque temps qui, au juste, compte pour Benda parmi ces derniers. Tenter une définition conceptuelle serait encore une fois hasardeux; à titre d'exemple, dans la *Trahison* il nomme Spinoza, Faraday, Kepler, Renan, Montaigne, Voltaire, A.France et R.Rolland (e.a.). Dans le *Discours émergent des personnalités* aussi diverses que H.Poincaré, Malebranche, Érasme, et du côté négatif (anti-européen) Fichte, Nietzsche, Barrès...

⁶ *La trahison des clercs*, Grasset 1958 (1927), p. 89.

⁷ *Ib.*, p. 283.

⁸ Sous peine de passer pour un “barde” (DNE, p. 99).

contradiction entre l'ataraxie (et les autres devoirs cléricaux qu'il prêche) et le progrès humain indispensable incarné par 'l'Europe'?

L'espace d'une page surprenante, contradictoire, il laisse transparaître un aveu qui n'est pas sans rappeler... Machiavel:

«Le véritable homme de l'esprit ne s'occupe pas de construire l'Europe [...]. Il a autre chose à faire qu'édifier des groupements politiques. [...] La pure raison n'a jamais rien fondé dans l'ordre terrestre. Il s'agit d'opposer au pragmatisme nationaliste un autre pragmatisme, à des idoles d'autres idoles, à des mythes d'autres mythes, à une mystique une autre mystique. Votre fonction est de faire des dieux. Juste le contraire de la science.

Vous devez être des apôtres. Le contraire des savants. Vous ne vaincrez la passion nationaliste que par une autre passion»(p.23).

Phrases inimaginables chez Benda! Que de mots qui ne lui ressemblent pas: pragmatisme, passion, mythes!.. Ainsi donc, pour imposer l'idée européenne, la raison n'a pas le choix que de s'abaisser à combattre ses ennemis sur leur propre terrain, avec leurs propres armes, et laisser momentanément de côté les principes et l'éthique cléricale, inefficaces dans la sphère bassement politique. Il est l'heure d'agir. Exceptionnellement, le clerc doit se mobiliser d'urgence, et c'est pour le Bien, le Juste et ultimement l'Esprit – son maître – qu'il prend les armes. Il lui incombe une mission *supérieure, déontologique*; "l'Europe sera éminemment un acte moral"(p.17,131). Tous les coups lui sont-ils permis?

Benda commence son discours en citant ceux qui prétendent que l'Europe, pour exister, devra en premier lieu «renoncer à la forme individualiste de l'économique – l'individu étant soit la personne, soit la nation», et «qu'elle devra renoncer à l'exercice illimité de son pouvoir d'entreprendre, d'exploiter la planète», ou encore «qu'il lui faudra changer sa conception de la monnaie»(p.20-1) – toutes choses devenues familières à nos oreilles. Ces changements matériels/économiques, somme toute considérables, il ne les nie pas; mais il assure qu'ils ne naîtront que d'un changement dans la mentalité, d'une transformation des valeurs, d'un «changement de moralité publique»(p.119). En d'autres termes, le progrès viendra d'en haut ou ne viendra pas. En somme, même si le mot n'est pas prononcé, l'engendrement des changements économiques, c'est la tâche du politique. Voyons ce qui, pour Benda, tient lieu d'action politique

Une méfiance viscérale envers la masse le fait adresser sa harangue principalement à ses pairs, les clercs, «dont la fonction doit être de faire l'Europe en agissant sur ses idées, en façonnant ses mythes, ses échelles de valeurs»(p.41). Or, il emploie à plusieurs reprises d'autres qualificatifs pour les désigner – nous donnant des indications utiles sur la manière dont doit se traduire leur pensée dans la pratique. À savoir, il s'adresse à des «éducateurs»(pp.18-9, 55,63). Or, qu'est-ce qu'un éducateur, si ce n'est quelqu'un qui a la charge de transmettre le savoir et les valeurs correspondantes? Le clerc est donc le **gardien de la culture européenne**, qui chez le présent auteur (aussi!) revêt souvent le nom d'**esprit**.

Et qui sont ceux auxquels l'enseignement doit s'adresser? Le plus souvent, Benda exhorte ses lecteurs à «dire à l'Europe», «dire aux nations», etc. Parfois, on trouve plus précis: «...vous qui avez la chance que les imprudentes nations vous confient l'âme de leurs enfants» (p.43), «Élevez vos écoliers»(p.60-2), «Il vous faudra renverser l'enseignement [...], dire à vos fils...»(p.53) : pas de doute, c'est un travail de générations; il s'agit bien de **cultiver l'Europe** dans ses germes, de semer en profondeur, et non d'une éphémère propagande. Mais quelle substance au juste faut-il enseigner aux Européens?

Benda, rappelons-le, ordonne à ses lecteurs de combattre avec tous les moyens nécessaires pour tuer la bête noire du nationalisme: s'il le faut – et Benda en est convaincu –, «l'Europe se fera comme s'est faite la nation», c'est-à-dire, en commençant par **changer les idées**. En quelque sorte, la seule arme valable face à l'idéologie nationaliste est une autre et meilleure idéologie (même si ce mot n'est pas utilisé). La nation est née de la **prise de conscience commune d'une identité supérieure aux particularités**; elle «n'a pas été un simple groupement d'intérêts matériels. Elle n'a vraiment existé que le jour où elle a possédé un système de valeurs approprié à sa nature»(p.17). Bref, l'Europe doit s'enseigner, à l'école et dans la rue.

À ce propos, on peut par exemple enseigner son illustre et dramatique épopée, l'histoire, et rappeler qu'au cours de celle-ci les tentatives de faire l'Europe, ou plutôt *une* Europe, n'ont pas manqué: «Cette union que vous rêvez entre les diverses parties de l'Europe, plusieurs l'ont tentée depuis quinze siècles»(p.25). Plusieurs, à savoir (1) des individus (2) relativement rares!

Parmi eux, on compte tout d'abord les empereurs d'Orient, qui voulurent rétablir – en vain – la défunte unité romaine, effort condamné dès la mort de Justinien. Trois siècles après,

l'Europe est à jamais disjointe, avec «la fondation par Charlemagne, ou plutôt par quelques hommes d'Église, d'un nouvel "Empire d'Occident"». Il s'ensuit une nouvelle «européanisation,» et même «une de celles qui méritent le mieux ce nom, car elle est la réunion de nombreux peuples de l'Europe, non seulement sous un même système administratif, non seulement sous une même direction politique, mais sous une même direction intellectuelle: l'incitation au culte de l'Antiquité.» Tentative qui échoue très peu après, par le fait même du partage de Verdun.

Par la suite, les empereurs germaniques, «les Ottons, les Barberousse, les Frédéric de Sicile» sont par moments fort près «d'unir sous un même sceptre l'Allemagne et l'Italie, et aussi le Sud-Est de la France, voire les rives orientales de la Méditerranée.» Malheureusement, «les cités italiennes secouent leur emprise, le royaume d'Arles leur échappe définitivement, la papauté se libère d'eux pour toujours»: ils en sont réduits à l'Allemagne. «Parallèlement à ces empereurs, mais de sens contraire, les papes du XIII^e siècle ont voulu, eux aussi, unir l'Europe – la Chrétienté – sous une même loi. [...] Mais, très vite, l'Europe cesse d'obéir à celle qui la poussait unie contre l'Asie.»

À la fin du Moyen-âge, Charles Quint se retrouve héritier d'un territoire qui ne demande qu'à se grossir de l'Italie et recouvrir le continent. Mais l'ambition du monarque "se solde par un formidable accroissement du morcellement de l'Europe" (indépendances, maisons royales en crise, etc.).

La dernière tentative connue est, bien entendu, celle de Napoléon le Grand qui, «vraie réincarnation de Charlemagne, rassemble pendant quelques années l'Europe sous un même statut administratif, sous une même direction politique, sous une même loi économique (blocus continental), voire sous une même idée morale (l'Université impériale).» Hélas, cette oeuvre aussi est éphémère, et laisse «les morceaux de l'Europe comme exaspérés d'avoir été un moment réunis et plus que jamais décidés à s'affirmer l'un contre l'autre.»⁹ Qui plus est, une foule de mouvements véritablement européens ont vécu (et sont morts) à travers les quinze derniers siècles.¹⁰

⁹ Pour tout ce "court tableau," voir DNE, pp. 26-9.

¹⁰ Dans l'ordre militaire, la peur des Normands, des Mongols, des Ottomans... Dans l'ordre politique, la féodalisation, les révolutions, les insurrections ouvrières... Dans l'ordre intellectuel, les couvents, les *studia generalia* des universités catholiques... Dans l'ordre économique, les Croisades, la colonisation... (DNE, p. 33-7). Mentionnons à son appui que la 'première' Europe unie ne remonte pas plus qu'à la tombée de l'Empire d'Occident, donc ne comprend pas Rome; ensuite,

Que constate-t-on? D'abord, que l'histoire des unifications (de-facto) de l'Europe est une suite d'échecs, très clairement;¹¹ Julien Benda y voit deux raisons. L'Europe, dit-il, ne pouvait pas se faire, et *ne devait pas* non plus se faire, dans de telles conditions. Premièrement, tous les unificateurs in-spe de l'Europe ont été des tyrans. On convient que si le Bien – le Vrai, le Juste – existent sur cette terre, ce ne pouvait mener à quelque chose de durable. Les grands conquérants (Benda dit «unificateurs») étant bien évidemment égoïstes et guidés, poussés, enivrés par un égocentrisme démesuré, l'Europe devait être leur propriété physique, leur possession personnelle, voire leur jouet. Ensuite, ce qui va de pair, ils «ont voulu que l'âme de l'Europe leur appartienne», et ce par les moyens militaires, la violence, en se distanciant toujours plus des populations périphériques et défavorisées, au lieu d'unifier – d'unir – par le biais *culturel*. Bref, l'Europe, c'est-à-dire «le monde chrétien, n'a rencontré que de forcenés dompteurs ou de sombres sectaires»(p.32).

Or, les faillites successives des actes et mouvements européens étaient inévitables; car il rajoute : «ne chargeons pas trop ces mauvais bergers. Eussent-ils été compréhensifs et désintéressés, ils n'auraient pas davantage fait l'Europe. Parce que l'Europe ne voulait pas être faite. Parce qu'elle ne concevait même pas qu'elle pût l'être»(p.32-3).

Il y a néanmoins quelque chose de changé depuis peu – “depuis vingt ans”(p.40): l'Europe a assez souffert de sa désunion. La Grande guerre a assez montré cela. Jusqu'alors, «l'idée de la désunion de l'Europe, de sa division en nations indépendantes, n'avait nullement accompli son destin, ne faisait nullement [!] pâtir les hommes.» Aujourd'hui, du simple fait de la plaie de 14-18, «l'idée de l'Europe est née. Le principe hégélien a joué.»

«Ici, je serai nettement hégélien.» Eh oui! Le champion du procès de la philosophie allemande et de tout autre romantisme avoue sans ambages et sans ciller recourir à son représentant le plus notoire! Pour expliquer le mécanisme de fondation et justifier la pertinence du moment, Hegel est même employé «dialectiquement»(p.36-7). Dans les lignes conclusives de son pamphlet, Benda promeut explicitement l'Europe en tant que «moment de la réalisation de Dieu dans le monde»(!), et même «moment de notre retour en Dieu»(!).

remarquons que les 'menaces unificatrices' (Normands, Mongols etc.) que nous venons de nommer rappellent l'importance de l'adversité extérieure dans la conscience d'une solidarité européenne (cf aussi section 1-2).

À y voir de plus près, cela n'a rien d'incohérent. Benda ne souhaite-t-il pas que la collaboration intellectuelle ne connaisse plus de frontières? De surcroît, Hegel était fondamentalement idéaliste et révérait, en un sens, lui aussi l'Esprit, ce qui lui rachète bien des errements (son tort étant de l'associer directement à l'Histoire). Nous voici éclairés sur le «statut métaphysique de l'Europe»(p.9). Les temps sont à présent mûrs pour l'édification, la concrétisation de son statut temporel.

Benda disait que la nation européenne allait devoir user d'une rhétorique, d'un *discours* semblable à celui des grandes révolutions. Attention cependant : **l'Europe ne sera pas une nation** – pas une nation classique, **nationaliste**. La nation, en effet, a toujours servi à *rattacher* les individus à une entité concrète, que ce soit le terroir, l'État, ou simplement une 'identité' – et simultanément, à fermer la communauté vis-à-vis du reste de la civilisation. Certes, il y aura bien quelque chose de proprement européen dans l'Europe à venir, mais pas ce que les hommes ont de tout temps cherché dans une nation, ou même un pays, classique.

C'est ici qu'il nous faut nous étonner, non seulement sur la nature de l'Europe à venir, mais aussi sur la nature des motivations qui devront la réaliser. L'Europe bendaïque n'a en effet pratiquement rien de commun avec l'Europe 'empirique' telle que nous la connaissons depuis l'après-guerre; elle n'est nullement un compromis politique coulant entre les souverainetés nationales, les exigences régionales, le libre-échange et une bureaucratie de couverture, accompagné par de courtes mentions à la fin des manuels scolaires, vantant les bienfaits de la diversité des cultures et les avantages de la coopération. Non, l'Europe doit être un monument à la gloire de l'esprit, un temple de la raison et du savoir. Benda, en somme, radicalise et édifie **en projet moral** ce qui est depuis longtemps accepté comme la principale caractéristique et richesse de l'Europe: l'esprit.

On apprend peu sur les arguments moraux qui justifient cette prétention, cet *Anspruch* à la moralité: on les décèle parce qu'aux yeux de l'auteur, ils sont l'évidence même pour les bons Européens; ils sous-tendent donc tout le discours. À un moment, Benda dit toutefois très clairement de l'Europe «qu'elle veut être **l'effacement des frontières entre les nations et la diminution des possibilités de guerre**»(p.106). Deux choses donc, mais qui n'en font qu'une :

¹¹ C'est la raison pourquoi ils n'ont pas lieu de figurer à côté des descriptions de la section 2-1; on ne peut en effet mettre sur

en premier l'abolition des distinctions qu'on peut (encore) appeler nationales (l'esprit n'a que faire des frontières matérielles). Et, comme en justification, il nous ramène au spectre de 14-18: la guerre est le premier phénomène-concept à bannir, à révoquer. Ne pas croire que cela veuille dire que l'Europe n'est nécessaire que depuis la Première guerre mondiale! On sait bien que l'Europe existe déjà, en tant que règne (souvent pénible) de l'esprit, en tant que raison, que *logos*, mais elle aurait dû s'efforcer de *mieux* exister depuis fort longtemps.

On le voit, l'esprit dont il est question ici (et chez Benda en général) est très proche, voire synonyme, de celui de Husserl ou de Valéry – c'est-à-dire l'esprit scientifique, esthétique, mais avant tout raisonneur, qui communique et interagit intelligemment avec le non-réel au sens grec, l'idéal, voir l'absolu. C'est le *logos* au sens le plus élogieux, la construction purement humaine (ses suppôts humains, ses représentants, ce sont les clercs). Un reproche fréquemment adressé à Benda, et qui vaut d'autant plus pour notre *Discours*, c'est de carrément ignorer le 'réel,' le 'concret,' la 'vraie vie,' ou 'le côté pragmatique.' Dans le cas d'un programme comme le sien, on ne peut qu'en déplorer la ténuité pragmatique et concrète, le manque aigu de *substance politique*. Pour toute directive, il nous envoie prêcher.

Il y a, dans la morale bendaïque, un principe de sagesse de base qui, une fois adopté, ou plutôt réadopté, ouvrira la voie à une Europe raisonnée et raisonnable. C'est le respect du divin, de l'absolu, de la sagesse et de la perfection en tant qu'idées supérieures. Sans un «changement de votre idée de Dieu, du Souverain Bien, des attributs dont vous le dotez»(p.95), point de véritable rédemption possible.

De nos jours, on s'en souvient, ces valeurs (regroupées sous le terme 'divin') sont foulées aux pieds chaque jour par cette mentalité nouvelle qui prétend élever l'humain au rang d'être divin; toutes les philosophies germaniques, "irrationnalistes," à la mode et leurs excroissances manifestent l'arrogance de diviniser des entités basement humaines ou terrestres: Hegel qui se place lui-même au sommet de l'Être, Fichte qui encense la nation, Marx qui croit que l'histoire est la réponse, Nietzsche qui parle de surhomme. On en arrive à un divin «adapté aux circonstances», «progressif», «guerrier et conquérant», qui «doit toujours se

dépasser» et en plus «se développe dans le temps»(p.97-9) (sousentendu: avec et par l'action de l'homme).

La première mission est donc de «détruire l'oeuvre folle/insensée/impie du XIX^e siècle» (p.67/74/91), avec la juste part de germanitude et de bellicisme qui la caractérise. «L'édification de l'Europe vous demandera de répudier les mythes germains en faveur des mythes helléniques, de vous convertir des dieux de la mer du Nord à ceux de la Méditerranée» (p.19), afin de «reprendre l'échelle de valeurs hellénique», où «au premier rang [...] sont la sagesse et la tempérance. L'héroïsme guerrier ne vient qu'ensuite»(p.111). Et donc, en pratique, de constamment traîner aux gémonies tous les «esprit[s] de famille.» **«Rendons le nationalisme ridicule et odieux»**(p.78); «ameutez les hommes contre [sa] lâcheté, contre son manque d'honneur, son refus d'accepter ses responsabilités»(p.81); «sachez où il faut frapper. Démasquez la fausse abnégation [...]. Dénoncez l'hypocrisie»(p.129-30). Non, décidément, rien de bon ni de pacifique ne pourra jamais sortir d'une telle attitude; il «faut revenir, sous une forme quelconque, à la philosophie des essences éternelles, à l'idéalisme platonicien, au Dieu parfait d'emblée et donc sans devenir, de la théologie chrétienne»(p.100).

À certains moments, Benda ne peut se retenir d'accuser (sans vraiment les nommer) des **«ennemis naturels de l'Europe.»** Ce faisant, il glisse irrémédiablement dans l'arène politique, à laquelle il interdisait furieusement l'accès à ses confrères quelques années plus tôt.

Il concède que ses plus coriaces opposants souvent «ne sont mus par aucune soif de conquête, par aucune avidité mercantile, mais par des raisons artistiques, morales, sociales, métaphysiques»(p.117). Parmi eux on trouve les artistes, en tant que «sectaires du pittoresque», ainsi que tous «ceux dont l'essentiel est de s'amuser»(p.107). Mais par-dessus tout – ce qui est plus sérieux – il faut se méfier des **«champions de “l'ordre,” de ceux qui défendent la “hiérarchie sociale,”** dont ils entendent, eux ou leurs ouailles, occuper les sommets»(p.111). La stratégie utilisée par “les classes privilégiées” est précisément d'attiser un certain bellicisme plus ou moins direct, afin de «faire planer sur leur nation la menace de la guerre, [...] agiter le spectre de la guerre»(p.112). Cela a pour effet de consolider les pouvoirs en place, de leur

permettre de «dire aux petits: L'heure est à l'obéissance; elle n'est pas aux réformes sociales»(p.115).¹²

Une seule mesure 'concrète' est énoncée en bonne et due forme dans le *Discours*: il s'agit du retour à une **langue commune**. Cette nouvelle «langue supernationale», *lingua franca* de l'esprit sera (comme par hasard) le français, pour ce qu'il est propice à la «religion de la clarté, de la rationalité, de l'apollinisme»,¹³ et naturellement au développement de «la partie rationnelle de l'homme, [...] l'esprit socratique, [...] le génie français»(p.82-6).

La pauvreté programmatique du projet de Benda n'étonne plus lorsqu'on entend sa conclusion. À l'accusation que «l'Europe, si l'on adopte votre acception de la moralité, ne sera pas plus morale que la nation» (en ce sens que ce ne sera qu'un souverain terrestre parmi d'autres), il répond que **la frontière européenne ne devra être que symbolique**, et grandir comme un 'rond dans l'eau'; l'Europe ne devra pas se limiter à l'Europe; «être une fin à elle-même»; elle n'est qu'une étape, «un moment de notre retour en Dieu»(p.132). Phrases cruciales!

Benda (en 1933) reste convaincu qu'il «n'y a pas d'*Être* européen», que «vous ferez l'Europe par ce que vous direz, non par ce que vous serez»(p.71). Intéressante conjonction ici du *faire*, du *dire* et de l'*être*! Car «l'Europe est une idée»(p.77), une idée morale, et doit le rester; de plus, c'est une affaire du domaine du *lui* (objectif), «faite sans doute des *toi* et des *moi*, mais s'élevant au-dessus d'eux et étant autre chose qu'eux.» Pour poursuivre cette idée, il est impératif de sortir du domaine des *toi* et des *moi*, car la guerre par exemple «est éminemment un dialogue du *toi* et du *moi*»(p.57).¹⁴ Pour conclure la question du rapport entre l'oeuvre politique qu'il encourage et l'entéléchie idéale qui, bien entendu, ne viendra jamais sur terre, voici sa toute dernière phrase: «Faites l'Europe, même souveraine, et le dieu de l'Immatériel déjà vous sourira» – sybilline manière d'avouer l'insurmontabilité du hiatus qui séparera toujours l'esprit et la vie!

¹² Remarquons que l'Europe procède donc bien d'une réforme sociale – même si ce terme est généralement évité par Benda pour ses connotations politiques.

¹³ Rappelons en passant qu'O. Spengler distinguait apollinisme et "conception faustienne du monde." Le premier accompagne la civilisation dans sa phase jeune/culturelle, la seconde est symptôme de son 'âge d'or', ou civilisation, ou déclin – encore une coïncidence qui montre que sa théorie, fort critiquée, possède des éléments de vérité incontournables.

¹⁴ La prolixité du *Discours* nous permet même de transcrire ces paroles dans un langage devenu fort usité depuis E. Lévinas: «l'Europe n'aura nullement pour principal ressort, comme certains le veulent, le respect de la catégorie de l'*Autre*, elle sera la superposition de la catégorie du *Même* à celle de l'*Autre*, de celle de l'*Un* à celle du *Plusieurs*» (DNE, p. 58).

Rappelons-nous le discours de Husserl sur *La crise de l'humanité européenne*; nous voyons que celui de Benda engage une conception fort similaire du télos de l'Europe. Husserl, pour commencer, fait l'équation entre le sens téléologique, et l'idée européenne reflétée par la philosophie de l'histoire (KEM p.19). En d'autres termes, il cherche dans l'évolution historique la clé de notre devenir normatif. Comme Benda, il se sent justifié de voir à l'Europe un destin particulier et unique, intrinsèquement lié aux sciences de l'esprit (p.25) qui en seraient le moteur.¹⁵ Aussi peut-on affirmer sans crainte que la consécration spirituelle (le *retour en Dieu*) de Benda ne fait qu'un avec le télos de l'Esprit selon Husserl, cette faculté qu'il a de se développer toujours plus, comme tendant vers l'infini (voir ce qu'en disait Valéry), comme «voulant être vérité absolue [unbedingte Wahrheit]»(p.33). Perpétuation à laquelle il faut ajouter une évidente propension à se répandre, à savoir cette «tendance à impliquer toujours plus de personnes profanes dans la communauté des philosophants»(p.49) – n'est-ce-pas d'ailleurs précisément une illustration de l'activité des intellectuels, qui s'adressent à la foule du haut de leur savoir et de leur réflexion ? On doit donc conclure que l'entéléchie de l'homme européen n'est autre que cette Europe immatérielle, spirituelle, jamais finie...¹⁶ Benda et Husserl (et Valéry): même combat!

Tandis que le poète déclare l'Europe en état d'urgence de par la situation de l'esprit, Éleuthère appelle à l'enrôlement au service de l'Europe par le culte de l'esprit, et le phénoménologue – *dans le même esprit* – rappelle que ce dernier «est essentiellement apte à s'autodécouvrir [Selbsterkenntnis zu üben], et en tant qu'esprit scientifique, à s'analyser, et cela perpétuellement»(p.65). D'ailleurs, ce mécanisme est celui qui nous sortira de la crise: «Ce n'est que quand l'esprit se sera retourné vers soi-même en abandonnant la naïve extraversion [Außenanwendung], et qu'il restera purement chez soi, qu'il saura se suffire»(p.66). Personnellement, nous aimons à y voir une injonction aux politiques, leur conseillant avant toute chose, s'ils croient à une unité européenne, de réfléchir sur eux-mêmes, sur ce qui fait la gloire commune du pseudo-continent, sur sa *raison* d'être, sur sa responsabilité dans le monde – sans jamais se perdre de vue un seul instant, ne serait-ce que partiellement.

¹⁵ Husserl ne dit-il pas que la philosophie «fait fonction de cerveau» dans l'être spirituel européen (KEM, p. 54)?

¹⁶ Et l'on voit mieux maintenant la raison de l'emploi fait par Benda de tout ce vocabulaire théologique, visiblement destiné à se faire comprendre des hégéliens et des croyants...

Faisons lire tel quel le sermon closant le discours husserlien.

«La crise existentielle de l'Europe n'a que deux issues possibles: le déclin dans l'aliénation face au sens rationnel de sa vie, la tombée dans le béotisme et la barbarie, ou la renaissance de l'esprit de la philosophie par un héroïsme de la raison qui aura surmonté tout "naturalisme."¹⁷ Le plus grand danger pour l'Europe est la fatigue. Combattons ce danger suprême avec la vaillance des 'bons Européens,' de ceux qui ne craignent pas de lutter sans fin, et, sur fond de confiance en la mission humanitaire de l'Occident [...], on verra s'imposer un nouveau sens intrinsèque de la vie, une spiritualisation qui sera le gage d'un grand et lointain avenir pour l'homme: car l'esprit seul est immortel.»

L'Europe comme forme de l'Esprit? Les sorties de Benda et Husserl sont du plus grand intérêt eschatologique. On a parlé jusqu'ici d'unification intellectuelle, et ce sera encore le thème des pages qui suivent.

4.2 Que doit être la culture?

En parallèle avec l'appel de Benda, nous avons fait la lecture d'un autre texte remarquable précédemment évoqué, écrit de 1933 à 1936 par un jeune "intellectuel en chômage," Denis de Rougemont.¹⁸ Il s'agit d'un "traité de la pensée engagée, et même le premier de sa sorte" (dixit lui-même) qui présente pour nous la pertinence de traiter conjointement de la culture, de l'Europe et de l'action.

Mentionnons-le ici pour ne plus y revenir: l'auteur sera dès la fin de la guerre un *activiste* de l'Europe nouvelle. Déjà présent dans les coulisses du Congrès de l'Europe convoqué par Churchill à La Haye en 1948, il dirigera dès 1949 le Centre culturel européen de Genève. Ses fonctions subséquentes nous permettent de présumer qu'il défend déjà dans l'entre-deux-guerres un point de vue bien plus "concret" que celui de Benda l'ascète ratiocineur, ambition déjà toute affichée dans le titre de son essai: *Penser avec les mains* (dont nous verrons qu'il est loin d'être le mot d'ordre d'une école de 'self-help').

D'autre part, nous pourrions nous appuyer sur une certitude: Rougemont a bien pris connaissance des thèses de la *Trahison* (quant au *Discours*, cela est moins sûr); sans exagérer méler Benda à la réflexion de son cadet, rappelons qu'il existe un antagonisme avoué entre son rationalisme intégriste et le personnalisme dont se réclament quantité de "non-

¹⁷ Par ce terme, on entend à cette époque en Allemagne l'idéologie (que l'on retrouve de nos jours en économie) voulant laisser voie aux tendances dites 'naturelles' ou 'instinctives' de l'homme, des sociétés, des échanges...

¹⁸ Cf section 3-3.

conformistes,¹⁹ parmi lesquels Rougemont. Il ne s'agit pas pour autant de le prendre comme l'anti-Benda diamétral, le suppôt des soucis terrestres et du délaissement de la théorie – fort loin de là.

On lit par exemple chez Rougemont qu'il n'y aura «pas d'ordre total sans une soumission organique du matériel au spirituel. C'est [...] là une évidence»(p.120) et c'est là que lui et Benda se rejoignent. On se souvient en outre de ses accusations acerbes contre l'inconscience (sociale), le retard et l'aveuglement des penseurs contemporains, dans lesquelles on doit voir une reconnaissance claire du pouvoir de l'esprit et de ses clercs.

En tout cas, il faut d'emblée retenir «qu'entre la crise matérielle et la crise de la pensée, il y a plus qu'un parallélisme. Elles ont une origine commune »(p.169) : nous voilà fixés. Le souci fondamental chez Rougemont reste donc l'esprit, du moins dans sa seule forme saine, ladite 'culture.' Nous avons vu plus haut qu'à ses yeux aussi, la culture de notre époque est en piètre état, qu'elle traverse une affection des plus funestes (jusque là, rien que de conforme à l'opinion 'générale'), dont nous savons les principaux symptômes; à présent, penchons-nous sur ses causes profondes et peut-être sa guérison.

Il nous faut tout d'abord nous rappeler un concept neuf, central et propre à notre auteur, celui de «commune mesure» («à la pensée et à l'action»), qui qualifie «l'essence même de toute culture»(p.57), le «principe de toute culture véritable»(JÉ p.178), ou de ce fameux “ordre humain total” dont il a été question plus haut. Il désigne à la fois la liaison / fusion entre la pensée/esprit et l'action/économie-politique, et celle entre les clercs et le peuple, ainsi qu'entre la vie quotidienne et un certain télos. «La décadence de la culture en Occident nous pose pour la première fois dans notre histoire le problème global de la culture. D'où vient-elle? Qu'est-elle? Où va-t-elle? »(p.194). Répondre à ces questions urgentes, c'est se trouver une commune mesure.

¹⁹ À ce sujet, voir l'excellent livre de J.-L. LOUBET DEL BAYLE, *Les non-conformistes des années 30*, Seuil 1969, en particulier les chapitres I-3, I-4 et II-3. En ce qui concerne le mouvement personnaliste, Rougemont lui confère la paternité de la fédéralisation: «Avec le recul du temps et connaissant la suite, on voit bien aujourd'hui que deux mouvements d'idées, deux prises de conscience de l'époque ont marqué ce qu'on appelait [sic] l'entre-deux-guerres: le surréalisme dans les années 20, le personnalisme dans les années 30 [quid des idéologies?]. Le premier a formé la sensibilité de plusieurs générations, dont la mienne. Le second a préparé la résistance, qui engendrera le fédéralisme européen» (JÉ, p. 10, 108). Sur le fédéralisme, voir aussi “Par-dessus les frontières, vers le fédéralisme” in *Ordre nouveau*, n° 15 (novembre 1934).

À notre époque, la culture est anémique, elle «parle dans le vide,» elle n'a plus d'influence aucune sur la création de réalité. La crise consiste premièrement en une décadence de ce que l'auteur appelle les *lieux communs*, ou *mesures*. Pas de connotation péjorative à ce terme: les «lieux communs qui jusqu'alors avaient régi l'action» sont utiles, nécessaires, indispensables à la cohésion de la société et de son esprit. Ce sont les notions sur lesquelles tout le monde s'entend, à partir desquelles peut naître une véritable discussion comprenant tous les individus. Or, de nos jours, elles sont devenues floues; chaque parti, chaque intellectuel, chaque original les détourne à son profit, les 'récupère' pour sa cause, les 'réinterprète' à sa manière.

Pensons à l'homme moderne de Valéry, confronté chaque jour à une "quantité de contraires." D'où provient cet oubli des repères collectifs? Aux yeux de Rougemont, si les termes à la mode sont irrespectueusement tirillés, déchirés de toutes parts, si les intentions les meilleures n'arrivent pas à se rejoindre et les intérêts à s'entendre, c'est que les mots n'ont plus la même valeur pour tous²⁰ – ce qui a tôt fait d'invalider les lieux communs. Cela fait-il partie du legs néfaste du XIX^e siècle germanique? peut-être. Toujours est-il que «douter de l'importance des questions de mots, c'est [...] le premier moment de [la] décadence.» Rougemont tient sur le langage des propos qui ne seraient pas pour déplaire à un herméneute ou tout autre admirateur de la langue: «si l'on néglige le langage, on néglige la culture elle-même. Et l'on néglige surtout ses *avertissements*»(p.29).²¹

Une autre sentence remarquable nous conduit à présent au pragmatisme eschatologique de notre penseur: «*l'oubli des fins dernières entraîne nécessairement la ruine de la communauté, par le seul fait qu'il ruine le langage*»(p.81). Ainsi, la pensée serait coupable du désarroi parce qu'elle ne se préoccupe plus de guider la communauté vers un but ultime! C'est l'étude de l'histoire du peuple hébreu qui lui fait dire que «*la vraie mesure réside d'abord dans la conscience permanente d'une finalité commune à toutes nos oeuvres*»(p.59). En quoi cela s'applique-t-il à l'Europe?

²⁰ Peut-être aussi à cause de la dégradation de l'image publique des clercs, "gardiens du sens."

²¹ En voici un excellent exemple: « Individus et masses, telles sont les déviations d'une tradition qui se fondait sur la personne » (p.230) : le fait même que nous soyons désormais *obligés* de parler en ces termes abstraits et menaçants ne traduit-il pas, en effet, une anomalie terrible?

La présente désintégration est la conséquence d'une négligence immense, globale, catastrophale quoique imperceptible si l'on ne prend pas le temps d'y réfléchir. Prendre le temps de réfléchir – qui le peut encore, si ce ne sont nos intellectuels?

Mais la pensée moderne, on l'a vu plus haut,²² se contente de refléter, au lieu de motiver, d'encadrer, de stimuler, de *peser* – au lieu de se vouloir et de se déclarer utile (p.145,201). Dans le cas qui nous intéresse, il y a identité entre l'utilité recherchée et toute contribution à un renouveau européen. Ce n'est pas plus compliqué que ça! En attendant, il faut parer au plus pressé, c'est-à-dire mettre fin au cercle vicieux de «la décadence de la mesure [qui] accélère toujours la scission entre la pensée et l'action – dont elle est résultée par ailleurs»(p.72), et à l'abaissement mondial de l'Europe. Car «l'esprit n'est vrai que lorsqu'il manifeste sa présence, et dans le mot manifester il y a “main”[.], que dans son acte, que nos clercs²³ qualifient d'abaissement» (p.26,147). Tout le propos de Rougemont est donc de faire apparaître «la liaison organique de ces deux phénomènes culturels: finalité de la civilisation et actualité de l'esprit »(p.53).

Ce fondement final (p.123), cet acte de foi à la “vérité certaine, affirmée par cet acte même”(p.125), cette “vocation de vérité qui est la nôtre”(p.141) dont il est question, ne sont pas sans évoquer l'esprit de Valéry (voire celui de Malraux), le télos de Husserl, ou encore le bendaïque “renoncement à l'existence sur le mode réel,” puisque pour Rougemont aussi elle est toute imprégnée de raison et de spiritualité. Toutefois, tandis que ceux-ci (Benda surtout) placent la science sur un piédestal et accusent avant tout les facteurs purement cléricaux, il est très probable que la motivation première, les ‘considérations de base’ de l'essai de Rougemont ont leur inspiration dans le quotidien des sociétés. Tandis par exemple que pour le premier, c'est presque uniquement la guerre et le chauvinisme qui constituent “l'infâme” à écraser, l'énormité qui doit déciller les penseurs, le Suisse se rapporte régulièrement à des faits économiques et des échecs sociaux (p.53,229), à tel point qu'on peut le considérer presque aussi pragmatique que tel parti progressiste.

Toujours est-il que «ce que je veux faire, en écrivant ce livre, c'est chercher les moyens d'action dont l'esprit de l'homme [européen] dispose»(p.26). Remarquons dans cette phrase

²² Cf section 3-3-2.

que ce n'est pas l'homme le sujet de l'action, mais son esprit – nous sommes donc certains que la révolution commencera dans la pensée et nulle part ailleurs.

Toute l'affaire est d'opérer, pour l'ensemble de la société (européenne) – un **changement d'autorité**. Commençons par déciller «l'élite et les meneurs[, qui] ignorent, même s'ils l'exercent, la vraie nature de l'autorité, qui est proprement spirituelle»(p.209). On peut et doit donc l'adapter à l'esprit qui règnera – c'est la tâche des clercs: se penser en tant qu'Européens, penser pour l'Europe, afin que la descendance, le public, les décideurs agissent pour l'Europe, et en fonction de l'Europe. Il faut créer une nouvelle commune mesure pour notre Europe, c'est-à-dire, entre autres, opérer une **révolution**.

On a amplement senti que pour nombre de nos auteurs, l'Europe, avant de constituer un projet, est plutôt un havre perdu, un état à faire renaître; Rougemont, distingue-t-il lui aussi dans l'histoire des situations proprement européennes?

Bien qu'il n'y ait jamais eu, jusqu'ici, de commune mesure véritablement européenne – puisque, comme disait Benda, «l'Europe ne voulait pas être faite»(DNE p.33), et que, de toute façon, toute mesure doit être adaptée à son époque, Rougemont dénombre tout de même une bonne demi-douzaine de *communes mesures sur lesquelles prendre exemple* – qu'il est loin de borner à la péninsule de notre continent.

À commencer par l'Arche de l'Alliance et l'histoire primitive du peuple hébreu dans la Loi et la Prophétie, illustration paradigmatique d'un peuple en parfaite consubstantialité avec son esprit, la Loi divine. La mesure est essentiellement religion, mais une religion taillée *sur mesure* pour son peuple. Plus près de nous, il y a le Moyen-âge chrétien et latinophone, probablement la seule Europe digne de ce nom. L'usage catholique²⁴ du latin, véritable mesure de cette époque éminemment théologiste, a commencé de donner des signes de décadence dès le début du XIV^e siècle, lorsqu'il a servi de moyen rhétorique au service de la papauté, et que, au lieu de rester un outil évident, il est devenu une fin en soi (PM p.71). On sait, avec Benda, que Luther et la Réforme et les passions nationales l'ont achevé.

On peut encore compter, parmi les grandes mesures communes qui ont marqué l'Occident, «[chez] les Grecs, l'homme dans la cité; les Romains, l'ordre imposé par l'Empire;

²³ Allusion évidente à Benda.

[..] le siècle de Louis XIV, la raison d'État incarnée par le roi; et nous voyons les Russes bâtir une mesure matérielle et les Allemands une mesure populaire, qui ne sont encore que des raisons d'État, perfectionnées infiniment par la technique et la propagande»(p.228). Eh oui! Rougemont prend les idéologies pour ce qu'elles sont: des symptômes réels d'un mal réel, mais tout de même des tentatives de redonner un ordre au monde, une mesure aussi commune que possible. Inutile de mentionner que notre philosophe les rejette décidément; toujours est-il que **la commune mesure rougemontaine ne se veut pas forcément l'apanage de l'Europe.**

À l'heure qu'il est, « toute commune mesure est morte parmi nous, et nulle [...] mesure *vraie* n'est encore restaurée. Le régime libéral n'a plus la force de concevoir un principe d'action créatrice»(p.134). C'est tout juste s'il subsiste quelques succédanés de mesure au sein de la société occidentale (Rougemont déclare écrire «dans l'optique des États libéraux»(p.133).

« Le dernier lieu commun vivant »²⁵ consiste dans la critique désapprobative des nations dites «rajeunies» (l'Italie, l'Allemagne, la 'Russie'...), alors qu'il s'agit de *prendre acte* de ces dictatures et idéologies en tant que symptômes d'une crise qui concerne toute l'Europe, de les comprendre et d'y remédier (p.115-20,131-41). Profitons-en pour placer quelques mots au sujet des totalitarismes, incontournables enseignes de l'entre-deux-guerres.

Nazisme comme soviétisme tiennent bel et bien lieu de commune mesure, mais de toute évidence, quelque chose leur manque pour être viable aux yeux de Rougemont – sinon le problème serait résolu. Pour ce qui concerne l'Union soviétique, s'il est vrai que le Plan peut être considéré comme une mesure acceptable (puisque le but ultime, qui détermine le plan, est “un paradis universel”(p.95) – qui n'y souscrirait pas?), le domaine culturel, pour prendre un exemple, est gravement maltraité, Effectivement, la doctrine marxienne voit la culture comme une superstructure dépendante du système économique – ce qu'elle n'est pas.

Quant au nazisme, les mesures que constituent la nation unie et raciale, ou le Führer, le refus du déshonneur de Versailles ou encore de la misère matérielle et politique, sont largement insuffisantes, ne serait-ce que parce que l'humain cède le pas aux conceptions idéologiques. D'ailleurs, le fait même de «la ressemblance formelle entre les moyens d'approche du problème culturel mis en oeuvre par les deux régimes, alors que leurs fins sont hostiles et leurs situations

²⁴ Dans le sens originel du terme.

de départ différentes, prouve que la mesure *réelle* dans les deux cas n'est pas la doctrine mais la technique de l'action sur les masses»(p.117). Bref, «*toute fin qui n'embrasse pas le tout de l'homme, et qui pourtant veut que tout l'homme s'y subordonne, c'est un mensonge, un instrument de division*»; « ainsi se trouve résumé très simplement le but de la révolution européenne: *ramener le centre de toutes choses politiques au centre de l'homme même, à la personne* »(p.122,231).

Nous avons comparé jusqu'ici la théorie politique de Rougemont à un programme empreint de pragmatisme, d'histoire et de justice; notre exposé se serait pas complet s'il n'y était pas fait mention du *personnalisme*, morale philosophicopolitique qui explique en grande partie les réflexions précédentes (à moins que ce ne soit l'inverse). Nous ne pouvons ici nous attarder en profondeur sur une école passablement complexe, regroupant les noms les plus illustres et fort répandue dans les années 30. On pourrait dire que c'est l'idéologie qui n'a pas eu sa chance, probablement parce que qu'elle met la justice et l'esprit au service de la personne (et non de l'État, ni de la patrie, ni de l'économie, ni de l'individu) et qu'elle n'a jamais voulu porter le premier coup à personne.

La gestation du personnalisme de Rougemont est une longue histoire, éparpillée dans son *Journal d'un intellectuel en chômage*.²⁶ En lisant les voyages italiens de Goethe, qui affirme s'agrandir véritablement l'esprit par la contemplation de la beauté vénitienne, il se rend compte qu'«inverser les données du problème goethéen, c'est définir notre problème actuel» (JÉ p.183). Goethe symbolise le pôle individuel, Venise la société, l'environnement. De nos jours, ces derniers ne permettent pas à l'individu de s'épanouir – de s'épanouir eux aussi à travers lui – mais le répriment; il reste donc égoïste et grégaire. Rougemont généralise sa théorie avec les phrases suivantes, mémorables:

« *La question*, la permanente et vraie question est celle des **relations nécessaires entre l'esprit individuel et l'espèce, maîtresse du corps**. L'alternative [...] – engagement dans la masse, ou refuge de l'esprit pur – ne joue qu'entre deux abandons, entre deux fuites: devant soi-même ou devant le monde. [...] L'individu ne saurait s'accomplir qu'en relation avec l'espèce, mais l'espèce ne peut avancer que sur la trace des grands hommes. La définition même de l'homme, [...] c'est cette tension entre les autres et lui, et le problème est de trouver, tout en marchant, un équilibre entre ces forces, de telle façon que loin de se nier ou de s'exclure, elles s'éduquent et se forment l'une par l'autre. Mais l'importance

²⁵ Outre la hantise stérile de la "crise matérielle" – l'économisme?

²⁶ 1936-38, contenu dans JÉ.

respective des deux pôles, société et individu, a varié depuis Goethe d'une manière appréciable. [C'est] le vrai ressort de toute l'histoire»(p.181).

Où l'on perçoit que notre philosophe a nettement intégré les enseignements de certaines bêtes noires de Benda! Le mot d'ordre rougemontain peut donc se résumer en ces termes-ci: «Toute politique ne doit jamais partir de la réalité irrationnelle de l'homme [?!]; d'ailleurs elle ne le pourrait pas. [...] Elle doit tenir compte de la personne, et finalement favoriser son développement, mais d'une manière négative, dialectique, ou mieux encore: pédagogique.» Il en tire deux conclusions: «Premier principe: **l'équilibre social doit être quelque chose de mouvant,**» faute de quoi, “général” et “singulier” perdront leur “dynamisme propre.” Secondement, « **l'équilibre social, pour rester sain, mouvant, tendu, doit être orienté constamment par un léger excès de la composante “personnelle”**»(p.239). Seulement ainsi l'Europe pourra conserver «cette commune mesure, sinon de raisons formulables, du moins... d'angoisse, ou de vision finale, qu'il s'agit de maintenir par un constant effort entre nos belles séries de pensées et la diversité ordonnée des êtres et des choses, où nous vivons»(p.178).

L'homme européen, comme de plus en plus tous les autres, est libre (s'il ne se laisse pas prendre au piège d'un esclavage quelconque) d'user de sa faculté de penser. Il est d'ailleurs grand temps d'en faire usage à bon escient; si l'activité du continent suit son cours actuel, «alors, d'ici vingt ou cent ans, nous serons réduits à l'état de colonies économiques et culturelles par l'expansion normale de nos voisins»(p.138). Pourquoi, à l'entente de telles réalités, les Européens n'ont-ils pas relevé la tête?

Il faut dire que derrière ces préceptes fort solides (malgré un éclectisme certain), de concrétude politique, de projets plus terre-à-terre, toujours point. Où peut-on bien les trouver? Comment coordonner, en pratique, l'Europe et l'Esprit, et qu'est-ce qui les fera coïncider?

On trouve bien dans un chapitre quelques allusions à un “devoir européen” liée à notre fameuse “vocation de vérité”; de plus, on sait que « notre force est personnelle, non collective. Elle réside dans les petits groupes, non dans l'État totalitaire. Elle a pour formule réelle [...] *la fédération*, non la masse; et non la tyrannie d'un seul, et non le gigantisme national. La société doit être un corps, non pas une construction mécanisée. Et la santé et la force d'un corps

supposent l'harmonie de fonctions diversifiées saines et fortes. C'est une harmonie *fédérale* »²⁷ (p.140-1). Quant à la guerre, on peut l'éviter à condition « d'aller jusqu'au terme concret de nos pensées »(?). On ne trouve pas plus précis dans ce texte non plus, qui pourtant se jurait de lier la pensée à l'action. On se saura jamais – en tout cas pas avant la guerre – ce qu'est ce “terme concret de nos pensées.”

Rougemont, comme Benda, nous livre des principes éthiques, guère plus. Mais les conditions et exigences décrites par ces deux clercs qui “veulent sincèrement faire l'Europe” nous donnent tout de même **une idée fort déterminée de l'orientation *culturelle* de la future Europe**, qui peut être vue à la fois comme la motivation sine-qua-non de cette entité (aspect normatif) et sa caractéristique historique propre (aspect causal) : **l'Europe se doit d'évoluer à tout prix dans le sens du développement de l'esprit: vers la rigueur, la probité intellectuelle, la collaboration des esprits, mais aussi vers une certaine harmonisation sociale indispensable, un humanisme juste, actif et ouvert.**

Actuellement, même avec le recul, on ne voit guère d'alternative à la fédération institutionnelle, à la centralisation des autorités suprêmes autour d'un parlement démocratique, pour souder définitivement des entités politiques dans des buts semblablement intentionnés. Un ‘politologue’ peut donc rester déçu de la maigre teneur concrète, le manque de spécifications réelles des discours précédents; pourquoi n'est-il nulle part fait mention d'union politique telle qu'on la connaît – ou meilleure? La vérité est que, à défaut d'avoir fait des pas vers l'unification politique, certains de nos intellectuels ont bien sérieusement songé à un “super-État européen.” Voyons enfin les propositions les plus proches de ce qu'on pourrait appeler la réforme politique concrète, la réorganisation de l'autorité (institutionnelle) au sein de l'Europe.

²⁷ Remarquons que le ‘fédéralisme’ dont il est question ici est plus socio-philosophique que géopolitique.

4.3 Vers l'entreprise politique

Le temps est venu du désespoir ou du stoïcisme.
 Pourtant la vie est belle jusqu'à son dernier jour.
 Je me sens encore plein de curiosité et d'imprévu.
 Et en attendant, je veux faire l'Europe (GM p.146).

Petit à petit, au courant de cette dernière partie, nous nous acheminons vers des conceptions plus pragmatiques, plus 'concrètes'. Dans la prolongation des pensées de Rougemont (et aussi, moins directement, de Benda), commençons par voir si certains intellectuels n'ont pas déjà commencé de faire le tri entre les 'mesures' surannées et les 'communes mesures' d'avenir.

En effet, de l'avis unanime, un grand ménage s'impose au sein de l'esprit. La culture doit se débarrasser de certaines *mesures*; beaucoup sont à bannir, d'autres en revanche sont à vulgariser. Le principal concept/phénomène à condamner est pour à peu près tous la guerre, on s'en est rendu compte d'emblée et nous n'insisterons plus là-dessus. Comme le rappelle Simone Weil, « tout le courant d'idées antipatriotiques, pacifistes, internationalistes [remarquer le choix des termes] d'après 1918 s'est réclamé des morts de la guerre et des anciens combattants [..]. Il y avait aussi, il est vrai, des associations d'anciens combattants intensément patriotiques; mais l'expression de leur patriotisme sonnait creux et manquait tout à fait de force persuasive ».²⁸ Le désaveu de la guerre ne fut pas d'abord une *idée* (et l'apanage des intellectuels); les diverses famines et mutineries qui ont émaillé le conflit en sont la preuve. Le triste fait que l'Europe plonge tête baissée dans le conflit moins d'une génération après la première boucherie s'explique d'autant plus mal. À ce stade, on peut décidément (c'est-à-dire sans faire d'anachronisme) qualifier ceux qui prônent encore la guerre, d'*extrémistes*. Même Drieu ne tombe pas dans le piège belliqueux, au contraire : « Je veux [..] parer au danger le plus pressant, une nouvelle guerre entre les Européens, qui me paraît la promesse d'un retour à l'état de nature que je me refuse à vouloir »(GM p.216).

²⁸ Voir *L'enracinement*, op. cit., p. 166.

Au-delà de la guerre, qui, vue du plan spirituel, n'est qu'un épiphénomène, mieux : la conséquence logique et matérielle de concepts/passions plus ou moins variés, il est d'autres conceptions à réviser : par-dessus tout, celles dont elle découle, précisément en tant que conséquence logique. Parmi ces dernières, on trouve en premier lieu **la nation**.

Porteuse de tout l'espoir du siècle précédent et moteur de toutes les aspirations politiques de cette époque, la nation se voit considérée depuis un certain temps d'un oeil plus méfiant (sauf dans les régimes autoritaires, bien entendu), ou tout simplement comme une conception désuète. Parlant de la Grande guerre, Romain Rolland affirme ainsi que « jamais guerre ne fut plus intimement liée à la substance d'une société de nations »(PA p.34). C'est donc que la substance elle-même (à savoir les nations, leurs différents gouvernements) est pernicieuse.

Assez étonnamment, parmi la cohorte de ceux qui prennent un recul marqué face à son hégémonie et aux « nationalismes de timbres-poste »(JE p.82), se trouve Drieu La Rochelle : « J'ai écrit en 1920 : la France n'a pas dit son dernier mot; j'élargis ma pensée : l'Europe, dont la France fait partie, n'a pas dit son dernier mot. [...] Je veux être grand et achever le monument européen, pour la plus grande gloire du monde. Nous sommes 360 millions »(GM p.216,218).

Nous avons d'autre part examiné l'antinationalisme virulent de Julien Benda (pour qui il n'est pas question d'envisager une « Europe des patries » façon gaulliste) comme corollaire logique de sa volonté européenne; rappelons-nous en outre les prédictions un peu contradictoires de Thomas Mann quant à l'inéluctable civilisation, fourrière de nationalismes, et pourtant censée à plus ou moins long terme « endormir les sentiments nationaux.»²⁹

Beaucoup d'europhiles voient dans l'existence même des nations la cause des palinodies politiques qui ont coûté à l'Europe sa chance d'exister. Ainsi, les réflexions fort sévères de Ch. Du Bos, toujours en 1933 :

« L'idée de *nation* – à laquelle je n'avais jamais attaché le crédit que communément on y attache – est à mes yeux entièrement dévalorisée. Les nations ont eu, après la guerre, quinze ans pour opérer, avec toutes les transitions qu'elles pouvaient souhaiter, le passage du national au supranational, la constitution des États-Unis d'Europe : elles ont si bien travaillé dans le sens opposé que nous avons abouti à des nationalismes en regard desquels ceux que nous eûmes à regretter jusque là paraissent

²⁹ Aux yeux de Robert Musil, « à parler franchement, de quelque manière que ce soit, la "nation" est un fantasme »(PS p.112). Il se demande pourquoi chacune tient mordicus à son isolement, alors que chaque corporation, chaque domaine d'activité, chaque champ d'intérêt est fédéré en quantité d'associations internationales. Il est conscient que ces dernières ont pour motivation des avantages professionnels ou commerciaux; mais ne peut-il pas en être de même pour les nations, demande-t-il?

reculer dans la préhistoire. De quoi pour mon compte je déduis [...] que c'est ou hypocrisie ou verbalisme, ou les deux que de parler aujourd'hui d'une Europe. »³⁰

On n'est pas obligé, bien sûr, d'être aussi sombre; par exemple, Ortega y Gasset, dans le chapitre final de sa *Révolution*, affirme du ton péremptoire qu'on lui connaît que « la seule chose qui apparaisse (sans grandes précisions) lorsqu'on veut définir l'actuelle décadence de l'Europe, c'est l'ensemble des difficultés économiques devant lesquelles se trouve aujourd'hui chacune des nations européennes » (RM p.199). Il précise ses pensées par les questions suivantes :

« Est-il aussi certain qu'on le dit, que l'Europe soit en décadence et abandonne le commandement, en un mot, abdique? Cette apparente décadence ne serait-elle pas la crise bienfaisante qui permettrait à l'Europe d'être véritablement l'Europe? L'évidente décadence des *nations* européennes, n'est-elle pas a-priori nécessaire au cas où les États-Unis d'Europe seraient possibles quelque jour, et la pluralité européenne substituée par sa réelle unité? » (p.193)³¹

La nation doit-elle périr pour laisser place au renouveau? Pour l'instant, contentons-nous de noter une fois de plus à quel point, d'entité fondamentale qu'elle représentait jusqu' alors, la nation est de plus en plus vue comme un concept rétrograde, ou du moins dépassé, dont la flétrissure elle-même se perçoit comme un pas vers le progrès.

Qui parle de nation évoque le plus souvent l'État. Dans notre cas en particulier, nous devons de nous rappeler que l'État (au sens d'appareil gouvernemental) n'avait pas réellement 'fait ses preuves' au moment où nous débutons notre étude. Il n'y avait pas encore eu de reconstruction d'après-guerre, de crises économiques monstrueuses atténuées par le gouvernement, etc; l'État n'était bon qu'à partir en guerre.

Ortega, parmi bien d'autres, se montre plein de méfiance envers cette quasi-nouveauté, monopole sans appel de la force et 'hydre aux cent têtes' au service de la majorité – donc de la masse. Il consacre d'ailleurs un chapitre entier « au plus grand danger qui menace aujourd'hui la civilisation européenne » (p.167) – à savoir l'État, cette arme aux mains d'un enfant gâté (la masse), qui s'en croit le créateur, alors qu'il n'en est que le substrat et, de-facto, le maître.

³⁰ Voir *op. cit.*, pp. 37.

³¹ Voir aussi à un autre endroit: "Il est inutile de parler de décadence si l'on ne précise pas qui est en décadence. Ce terme pessimiste s'applique-t-il à la culture? Y a-t-il une décadence de la culture européenne? N'y a-t-il plutôt qu'une décadence des organisations nationales de l'Europe? Supposons que oui. Cela suffirait-il pour parler de de décadence occidentale? En aucune façon" (RM, p. 85).

Un tel point de vue n'est pas sans évoquer l'aristocratie dandy ou la bourgeoisie établie, dédaigneuse et méprisante de toute institution 'basement' politique et/ou étatique – Thomas Mann nous vient tout de suite à l'esprit (BU p.247e.a.), mais il est loin d'être le seul. Ainsi, Rougemont lui non plus ne néglige pas de rappeler à plusieurs endroits les méfaits (réels ou imaginés) de l'État. Pour lui, on le sait, « c'est l'esprit seul qui nous sauvera, l'esprit qui crée et qui éduque, et non l'État, l'esprit autoritaire et incarné »(PM p.229). Dans son journal, il affirme que « chacun peut voir que l'homme d'aujourd'hui se déshumanise rapidement parce qu'il cesse de se croire des droits "irrationnels" et immédiats contre l'État»(JÉ p.239). L'État contraire à l'humanisation/l'humanisme, donc? Plus exactement, l'État devenu partie intégrante de notre vie en communauté : on oublie de s'en méfier, de le *contrôler*. Rien de très original de nos jours.

Il est une autre 'mesure' nouvelle dans l'esprit d'à peu près tous nos auteurs : l'économie. C'est Romans envisageant ce qu'il croyait le pire : « La scission de l'Europe en deux blocs économiques presque imperméables l'un à l'autre, une organisation de boycottage mutuel ne pourrait qu'engendrer une nouvelle crise internationale, ou provoquer la révolution sociale à l'intérieur de chaque État, c'est-à-dire dix ans de massacres et d'incendie, suivis par un pullulement de dictatures »(PA p.59). C'est Musil remarquant qu'«on commence lentement mais sûrement à considérer que la vie économique constitue l'unité mondiale, et que travailler à une politique égoïstement nationale au lieu d'organiser le travail à plus grande échelle c'est ne pas voir plus loin que le bout de son nez »(PS p.115). Ce même auteur, qui pourtant dénonçait amèrement les résultats des traités de paix, écrit ailleurs qu'une révision de ceux-ci « ne doit pas devenir une restitution intégrale, mais mener hors de la *Machtpolitik* et de la cascade des revanches. Au lieu de la constitution de l'Europe en États-bestiaux rivaux, doit être trouvée une forme d'unification de peuples unis entre eux, supra-nationale et si possible non-gouvernementale [überstaatlich und möglichst unstaatlich].»³² De même, technique et économie étant comme on l'a vu liées, c'est cette intuition qui fait dire à Zweig, pourtant peu versé en la matière: « Je dirais que la tendance à l'unification de l'Europe est plus forte dans les choses que dans l'esprit des hommes eux-mêmes. Une autre sorte d'esprit que celui des poètes, des

³² Lettre du 23 avril 1921, in *op. cit.*

savants, des philosophes, travaille maintenant à un accord, à une unification du monde, un esprit pour ainsi dire impersonnel : l'esprit technique du siècle [qui est] plus une façon de penser de l'humanité [du monde] que de l'homme [de l'Européen?]. Cet esprit n'a pas de patrie, pas de foyer, pas de langue humaine, il pense en formules, en chiffres, il crée les machines, et celles-ci à leur tour nous créent, presque contre notre volonté, une forme extérieure de plus en plus semblable.»³³

Pour ce qui est du **capitalisme**, « la grande force qui règne actuellement dans le monde », bien que ce soit le principal fléau, il est inutile, d'après Drieu, de tenter de le révoquer. Drieu insiste, avec une préoccupation véritablement morale aussi bien qu'économique,³⁴ sur la nécessité de prendre le taureau par les cornes pour mieux le dompter, le théoriser et le réguler, pour « l'amender, le légitimer »(MF p.107). En ce moment, juge-t-il, le capitalisme est « trahi et dévié dans ses meilleures intentions par le nationalisme »(GM p.219), et il va jusqu'à affirmer que « le *Zollverein* européen avant dix ans, c'est une question de vie ou de mort »(p.223)!

Bref,

« si l'ère des patries n'est pas close, celle des alliances est ouverte [...]. L'Europe, placée entre des empires aux dimensions continentales, commence à souffrir d'être divisée en vingt-cinq États, dont aucun n'est de taille à dominer tous les autres ou à la représenter dignement dans la **concurrence disproportionnée qui s'ouvre** entre d'énormes morceaux d'Asie et d'Amérique. À peine vient-elle de se fragmenter davantage à cause du reclassement nécessaire des nationalités, que déjà une puissante tendance à l'union la travaille. Et c'est ainsi que l'on voit s'ébaucher ces **personnes plus vastes, ces Alliances** qui demain auront une physionomie propre comme les patries au-dessus desquelles elles s'élèveront, et dont elles mêleront les traits. Chacune de ces personnes aura sa responsabilité dans le nouveau conseil européen. Peut-être par la pratique de la **fédération, nous parviendrons à évoquer l'âme défunte de la patrie européenne, et à retrouver la filiation de l'Europe chrétienne du XIII^e siècle, de la société aristocratique et intellectuelle du XVIII^e siècle**. Il ne s'agit pas là d'une rêverie cosmopolite, d'une imagination de luxe, mais d'une nécessité pressante, d'une misérable question de vie ou de mort. L'Europe se fédérera ou elle se dévorera, ou elle sera dévorée. Et les générations de la guerre, qui ne semblent pas en prendre le chemin, feront cela ou il sera trop tard »(MF p.75).

Que de nouveaux concepts! Fédération, alliances, retour au Moyen-âge, aux Lumières... (ou devrait-on parler de 'concurrence globale', 'lutte pour de nouveaux marchés'?..) et que de

³³ In *Derniers messages, op. cit.*, p. 54. Remarquons que, contrairement à d'autres (mais conformément à sa personnalité pacifique), Zweig ne se hasarde pas à lui nommer un 'foyer.'

mots pressants qui rappellent la désillusion achevée de Du Bos. Pour la première fois, nous touchons à l'action et à la formation³⁵ politique: « dans cet esprit, notre tâche immédiate est de faire l'Europe. **Il faut faire l'Europe parce qu'il faut respirer quand on ne veut pas mourir** »(GM p.213).

« ...elle se dévorera, ou elle sera dévorée » : le danger apparaît donc sur **deux fronts**. Ce qu'on peut appeler l'implosion ou le déchirement, c'est l'annihilation par la guerre, c'est-à-dire le bellicisme. Drieu semble bien avoir pris acte du fait « qu'on ne peut rester seul en Europe, ou si l'on se croit assez fort pour y être seul on n'y fait que des folies. Les aventures de Louis XIV, de Bonaparte, de Guillaume II marquent chaque siècle d'une preuve qui devrait être décisive, et amener toutes les nations d'Europe à concevoir enfin cette égalité que jusqu'ici elles n'ont su s'imposer entre elles que par la violence »(MF p.56). C'est lui qui voulait faire comprendre à l'Allemagne « que l'Europe est un continent où la vie n'est possible qu'à condition d'admettre et de pratiquer l'égalité »(p.79). Il va en fait jusqu'à qualifier l'Union d'« **inévitabile étape historique** »(GM p.216) et à prononcer cette sentence incroyable de sa bouche : « L'Europe vivra d'un large esprit fédératif ou mourra après les dernières convulsions d'une guerre de liberté »(p.208).

N'était-ce pas le même Drieu La Rochelle qui prédisait à l'Europe le plus sombre avenir? C'est ici que l'on aborde le second danger, l'extérieur, l'*anti-civilisation*. Certes, le déclin relatif du Continent et la conquête capitaliste sont pour lui choses faites, et des symptômes sûrs de décadence. Mais « ceci dit, **nous avons encore de la marge**. Nous pouvons avoir une très belle vieillesse. Cette vieillesse sera, sans doute, cette civilisation étrange, abstraite, machinale et surréaliste, sportive et droguée, onaniste et malthusienne, religieuse et mystique, non artistique, scientifique et superstitieuse que nous voyons apparaître avec ahurissement parmi nous et à laquelle travaillent aussi bien le capitalisme que le communisme, Chicago que Moscou »(p.146). Néanmoins – et c'est là la raison de notre intérêt pour Drieu – on peut peser sur les événements, on doit faire son possible pour sauver ce qui peut l'être du

³⁴ Mentionnons par exemple sa définition originale des fins de l'homme, «car enfin, la civilisation semble bien être le but de l'activité, c'est-à-dire un certain équilibre entre le bien-être et l'effort» (MF, p. 112). Nul doute que nos présents dirigeants feraient bien de s'en inspirer...

³⁵ Dans le sens de "construction, mise en forme, institutionnalisation"...

monde et surtout de l'Europe, « cette plateforme suffisamment large et solide pour y poser l'arche de la tradition humaine qui menace d'être écartelée et mise en pièces »(p.214).

Ce qui vaut à Drieu sa place de choix ici, c'est la façon dont il envisage le renouveau. On sait sa conviction que *l'âge d'or* – ou en tout cas une grande partie de ses éléments – se trouve dans le passé de l'Europe. Aussi, « il faudrait remuer les cendres des catégories sociales. Rassemblement des restes indépendants de la bourgeoisie, voire de la classe ouvrière et des paysans, ce serait l'institution d'un **Tiers-Parti**, d'un **Entre-Deux**, **qui relèverait les intérêts spirituels entre la masse dominant par l'argent et la masse dominée par l'argent** »(MF p.110). Doit-on sourire devant la naïveté (ou l'immense idéalisme) du jeune Drieu? Et qui composera ce 'parti'?

On l'aura soupçonné : « **les intellectuels peut-être groupés en sectes comme les grandes philosophies de l'Antiquité** »(p.113). Le rêve de Drieu – car, on en conviendra, il s'agit ici plus d'un rêve que d'un projet – consiste à confier (ou à rendre?) le pouvoir aux gardiens / dépositaires / créateurs de la culture/civilisation, celle-ci vue comme quelque chose d'essentiellement intellectuel. « Du plan politique hissons-nous au plan spirituel »(p.101), nous enjoint donc Drieu, car « cette reprise [...] ne peut se préparer sur le terrain politique, mais sur le plan moral, **dans l'ordre des mœurs** »(p.113). Notons que cette vue plutôt antipolitique, culturelle, s'inscrit dans l'optique de la plupart des projets européens que nous connaissons. Sans doute peut-on y rattacher de près ou de loin Benda (et le travail des clers), Rougemont (et sa philosophie politique des fins), Ortega (et sa critique de l'homme-masse) Mann et Valéry (et leur désapprobation de la modernité), bref : tous ceux qui se méfient de l'ochlocratie. Car 'les mœurs,' ce ne sont rien d'autre que la culture, n'est-ce pas – et la culture européenne, on aura fini par le reconnaître, équivaut à l'esprit en bonne santé; or, on a bien vu que celui-ci ne faisait pas bon ménage avec le lucre à grande échelle et la technique envahissante.

Il est par conséquent plus que « temps de fonder une nouvelle Église, de revenir à la philosophie, à l'exercice de la connaissance, au culte de la sagesse »(p.97) – en cela, Drieu résume nombre de nos auteurs. Pour ce faire, rien de tel que de commencer à rebrousse-poil de toutes les règles de la politique démagogique en usage, et de « faire appel à tous les isolés ». On obtient alors (si tout va bien) une force significative, qui n'est pas forcément contrainte par

son statut particulier : « Cette élite, cette église qui s'acharne à maintenir la meilleure tradition humaine pourrait s'appuyer, selon les besoins du moment et les règles classiques de la politique, sur tel ou tel des grands groupes qui grossissent chaque jour derrière la personne de plus en plus fictive de l'État moderne »(p.111).

On n'en obtient pas plus de la plume de Drieu. Mais on connaît maintenant d'autres liens entre Europe, moeurs et politique (et économie). À ce point, et bien que ce ne nous soit pas imposé par notre méthodologie, nous estimons approprié d'ajouter quelques mots sur le revirement de Drieu après 1934 (année de parution de *Socialisme fasciste*),³⁶ qui peut sembler extrêmement paradoxal comparé aux écrits antérieurs que voilà. Est-il possible d'y distinguer des 'traces' de ses positions ultérieures?

Fort peu; une ou deux phrases tout au plus nous ont semblé 'suspectes'. Ainsi, lorsqu'il espère l'intervention de « quatre ou cinq personnes morales où se ramasseront peu à peu les reflets d'une Europe unique »(MF p.82). Ou, celles-ci : « On doit attendre que le génie [des Patries] se réveille, qu'au moins l'une d'entre elles se réveille et prononce la parole, qui résolve l'énigme du "moderne" et assure le salut commun. En 1918, on a pu croire que la Russie était l'appelée »(p.98). On n'a pas de peine à déceler dans cette rhétorique inquiétante de potentielles justifications de sa conduite 'collaboratrice,' si tant est que l'Allemagne symbolise la nation élue pour réaliser l'unification. D'ailleurs, il ne manquait pas de gens (surtout outre-Atlantique) pour se dire: "si l'Europe doit être unifiée, autant par l'Allemagne que par quelqu'un d'autre."³⁷

On a été frappé par le terme de commandement³⁸ qui est apparu un peu plus haut (dans une citation de *la Révolte des masses*), et qu'il s'agit à présent d'expliquer, car en plus de former, chez Ortega y Gasset, le principe fondamental de la bonne santé européenne, il présente

³⁶ «J'ai trouvé, y écrit-il, une nouvelle foi politique aux environs de 1930, quand j'ai constaté que le capitalisme était fini... et que d'autre part j'ai dû faire mon deuil momentané de l'espoir entier que j'avais mis dans la Société des Nations.» Dans le même ouvrage, il rajoute cependant ceci: «Devant les capitalistes, j'ai dénoncé le nationalisme; devant les fascistes je le dénonce encore [...]. Mais les hommes qui pensent reviendront bientôt à une conception européenne, et même ceux qui sont responsables: témoins Mussolini, Staline, et sans doute Hitler» (cité par M.REBOUSSIN, *DLR ou le mirage de la politique*, Nizet 1980, pp. 90, 127, qui rapporte par ailleurs qu'il considérait les Juifs de "race non-européenne").

³⁷ N'est-ce pas d'ailleurs Jules Romains qui admet: «depuis l'Empire romain, les seules ébauches intéressantes, quoique fugitives, de l'Europe, n'ont-elles pas été modelées par des conquérants : Charlemagne, Napoléon? » (PA, p. 50).

³⁸ «Exercice normal de l'autorité» (RM, p. 179).

bien des traits communs avec les conceptions ‘téléologiques’ vues plus haut, en y ajoutant cependant une touche d’‘immanence’.

Nous avons évoqué bien plus haut qu’Ortega introduisait la notion de tonus (qui revêt aussi l’appellation *ethos*, moral, vitalité) dans l’évaluation de notre civilisation. Il n’est pas de ceux (rares) qui portèrent leur intérêt directement sur l’action politique européenne; peut-être est-ce lié à sa profonde méfiance vis-à-vis de l’instrument étatique. Il faut ajouter que pour lui, le ‘secret’ de la puissance européenne est, proprement dit, ‘sociomental’ : il se trouve en effet dans la conscience que les Européens ont de leur propre place dans le monde.

On ne cesse de parler de décadence à l’heure où Ortega écrit. C’est tout simplement dû au fait que « pendant trois siècles l’Europe a commandé dans le monde, et aujourd’hui elle n’est plus sûre de commander ni de continuer à le faire »(RM p.184). L’Européen doute de lui-même, de sa capacité – là est tout le problème. Car « à cet état d’esprit correspond chez les autres peuples de la terre un état d’esprit adéquat » : échappons-nous au commandement? Tant et si bien que « beaucoup ont fini par la prendre pour un fait accompli», «la soi-disant décadence de l’Europe, locution grossière et confuse où l’on ne sait pas très bien de quoi l’on parle, des États européens, de la culture européenne ou de ce qui est à la base de tout cela, et importe infiniment plus : de la vitalité européenne »(p.185,65).

La solution est donc essentiellement d’ordre psycho-social : il s’agit de rendre de la « hauteur » au « niveau vital » du continent (p.150). Comme de toute évidence, « l’Europe a relâché sa pression sur le monde »(p.195), il s’agit en premier lieu de lui redonner l’impression de « commander », sans quoi (et c’est une des prémisses de toute sociologie ortégaine) règnera le chaos³⁹ sur la planète et « dans l’humanité »(p.182).

« Si l’Européen s’habitue à ne pas commander, il suffira d’une génération et demie pour que l’ancien continent, et avec lui le monde entier, tombe dans l’inertie morale, dans la stérilité intellectuelle et dans la barbarie générale. Seules l’illusion du pouvoir et la discipline qu’elle inspire peuvent maintenir tendues les âmes d’Occident. La science, l’art, la technique et tout le reste vivent de l’atmosphère tonique que crée la conscience du commandement. Si celle-ci manque, l’Européen s’avilira [...] et deviendra définitivement *quotidien* »(p.198).

Le destin européen détermine donc celui du monde, prétend notre philosophe, en plus d’associer pouvoir – même illusoire – et noblesse, et de brandir le concept (quelque peu)

saugrenu de tonus, qu'il applique de surcroît à une société entière. Mais on ne saurait lui reprocher de vouloir réveiller l'Européen moderne, de le tirer de « ce ton mineur d'existence qu'il traîne maintenant »(p.240). Il est fort vrai, par ailleurs, qu'« une vie qui ne préfère à elle-même aucune autre vie d'autrefois, ou de quelque temps que ce soit, et qui [...] se préfère à toute autre, ne peut être sérieusement appelée décadente »(p.174) – est ce qu'il souhaite obtenir pour son continent.⁴⁰ À cette fin, une révolution est nécessaire dans son administration.

Nous savons depuis longtemps que le principal propos d'Ortega est de déplorer l'envahissement de l'ensemble de la vie publique/communautaire par le type lamentable de l'homme-masse, sans pourtant se laisser moindrement aller à l'idéologie réactionnaire. Aussi cet état de choses doit-il impérativement changer; il faut revenir à l'autorité de la sagesse, de l'érudition, du savoir (p.163). Pour Ortega, en effet, « la tragédie fondamentale, élémentaire de la civilisation », c'est ce hiatus intenable entre le pouvoir effectif des indignes, et la rareté impotente des gens 'équipés' et responsables. Mais « **ce ne sont pas pourtant les moyens qui manquent, ce sont les têtes.** [Et qui plus est,] **le corps vulgaire de l'Europe ne veut pas les mettre sur ses épaules** »(p.137)! – on en sait les conséquences regrettables. Il y a du Rougemont chez Ortega quand il déclare que « c'est l'avenir qui doit régner sur le passé, c'est de lui que nous recevons les ordres qui règlent notre conduite »(p.126) : l'action doit être toujours concertée en fonction du long terme, d'une vision prospective la plus précise possible – ce qui ne peut être réalisé que par ceux qui possèdent notablement la culture, ensemble de notions et de pratiques liées à l'histoire commune.

Voici cependant ce qu'on peut attendre du jour heureux « où l'Europe sera de nouveau gouvernée par une authentique philosophie⁴¹ – seule chose qui puisse la sauver »(p.165) : son destin « confié aux mains de gens vraiment "contemporains" »(p.143), le Continent retrouvera sa voie dynamique et héroïque, car ceux-ci savent ce qui est bon pour elle. En l'occurrence,

³⁹ Ce terme a perdu son sens argumentatif de nos jours, étant donné que la science elle-même a montré que nous vivons, bon gré mal gré, en plein dedans; de bien des points de vue, le chaos est même encouragé, pour ce qu'il serait censé faciliter (ou 'autoréguler') l'économie.

⁴⁰ Mentionnons que la plupart des auteurs par nous visités donnent bien l'impression de se languir d'une époque plus faste; pour l'instant, suivant cette définition, l'Europe est donc bien décadente!

⁴¹ Ortega rajoute en bas de page: "Pour que la philosophie gouverne, il n'est pas nécessaire que les philosophes gouvernent [...] ni même que les empereurs philosophent. Rigoureusement parlant, ces deux choses sont très funestes. Pour que la philosophie gouverne, il suffit qu'elle existe [!], c'est-à-dire que les philosophes soient des philosophes. Mais depuis environ un siècle, ils sont tout sauf cela: politiciens, pédagogues, littérateurs ou hommes de science."

« les Européens ne savent pas vivre s'ils ne sont engagés dans une grande entreprise qui les unit »(p.239).⁴² Il s'agit donc de les réunir, dans un grand dessein commun.

On aura deviné lequel : « Seule, la décision de **construire une grande nation avec le groupe des peuples continentaux** relèverait le pouls de l'Europe. Celle-ci recommencerait à **croire en elle-même** et automatiquement, à exiger beaucoup d'elle, à se discipliner »(p.240). Déjà, selon notre auteur, les intellectuels et entrepreneurs de chaque nation ont « découvert qu'être Anglais, Allemand ou Français c'est être provincial »(p.203), que « ce que nous avons d'europpéen pèse beaucoup plus en nous aujourd'hui que ce que notre portion différenciée de Français, d'Espagnol, etc. [...], que les quatre cinquièmes de [notre] avoir intime sont des biens de la **communauté européenne** [!]»(p.236). Cela est tout à fait naturel, suivant le schéma qu'il donne de l'évolution politique naturelle. Pour Ortega en effet, on doit distinguer trois étapes dans le « processus de la création d'une nation »⁴³: d'abord, « l'instinct occidental bien particulier [sic] qui fait sentir l'État comme une fusion de peuples différents dans une seule communauté politique et morale commence à agir sur les groupes les plus rapprochés géographiquement, ethniquement et linguistiquement. » Deuxièmement, il y a une période de consolidation, d'où proviennent le nationalisme et tous les antagonismes éventuels. Enfin, dans un troisième temps, « surgit pour [l'État] l'entreprise nouvelle : s'unir aux peuples qui, hier encore, étaient ses ennemis »(p.233-4). C'est d'ailleurs le développement naturel et logique des phénomènes étatico-nationaux : « On ne peut plus rien faire avec eux si ce n'est les dépasser » (p.239). Mais pour ce faire, il est nécessaire de « rejeter l'erreur traditionnelle [...] et s'habituer à **considérer comme des obstacles pour la nationalité les trois choses en quoi elle croyait consister** », à savoir le sang (l'ethnicité), la géographie (les frontières "naturelles") et même la langue (p.221-4) – autres "mesures" à repenser. Ce processus est tellement naturel que « dans la super-nation européenne que nous imaginons, la pluralité actuelle ne peut, ni ne doit disparaître »(p.239).

⁴² Voilà une phrase qui rappelle indubitablement beaucoup des conclusions précédentes.

⁴³ Comme on ne tardera pas à le constater, la distinction est vague ici entre nation et État, ce qui donne lieu de penser que l'auteur raisonne encore dans le cadre de l'État-nation.

Quoi qu'il en soit et en définitive, « le temps est maintenant arrivé pour les Européens où l'Europe peut se convertir en idée nationale »(p.235). Pour terminer en culminant ce survol des intuitions 'eurogènes', laissons parler J.Romains, à qui revient peut-être la palme du réalisme politique :

« Le premier devoir [des *hommes de bonne volonté* ?] sera d'organiser, dans tous les pays, dès le lendemain de la guerre, et peut-être même avant la fin du congrès de paix, avant la signature de l'acte décisif, **le parti européen, c'est-à-dire le parti qui aura pour programme essentiel et exclusif l'unité européenne.**

Le parti, indépendant des divers partis politiques locaux, supérieur à eux, travaillera à faire de l'idée de l'Europe, dans toutes les consciences, une idée positive et efficace.

Cette idée, jusqu'ici, a été négative et inefficace. L'Europe n'a été, pour les gouvernements et pour les peuples, qu'une expression géographique, ou qu'un terme abstrait servant à désigner le système complexe des relations entre les États. On n'a point considéré l'Europe comme une réalité concrète et positive, comme une réalité supérieure et autonome en voie de constitution. Et l'idée de l'Europe a servi tout au plus de frein ou d'antithèse à certaines outrances nationalistes. Or, dans l'évolution historique, les idées positives ont seules une efficacité. Les idées négatives n'intéressent que quelques théoriciens ou quelques discoureurs »(PA p.59-60).

Ce ne sont certes que de belles phrases, mais elles ont la même portée que celles des politiciens, qui, vers la même époque, ne s'avancent guère plus loin. En quelques paragraphes peu connus, le mot est enfin lâché : il faut un **parti politique**. Avec lui seulement pourront se concrétiser les liens entre volonté populaire/démocratique et nécessité supérieure/intellectuelle.

CONCLUSION

◆ *Constatations*

Les écrits sélectionnés par nous, quoique disparates, traitent tous de près ou de loin des mêmes crises : l'Europe «dans tous ses états». Beaucoup se recourent, d'autres se complémentent harmonieusement, peu se contredisent. Il est bien entendu hors de question de rappeler à la lettre ce qui nous est apparu au cours de la lecture de ces quelques textes. Contentons-nous de tirer des observations globales, telles qu'un coup d'oeil rétrospectif nous les livre.

La première chose à briller par son absence, c'est une **définition claire et formelle** de ce qu'est l'Europe ou de ce qu'elle doit devenir. Selon les auteurs, on entend parler de civilisation, de culture, d'esprit, d'Occident etc., et chacun de ces termes comporte ses nuances, ses accents, ses préoccupations. Pour nous, cela ne fait que rendre l'étude plus captivante. Quant à adopter une définition générale et définitive, nous n'avons le choix que de combiner les différentes terminologies, de les 'pondérer' selon le besoin, pour en retenir la partie congrue – l'essence. Par ailleurs, ce n'est point à nous de fixer une image normative de l'Europe, d'autant plus qu'elle serait biaisée par la connaissance de l'évolution subséquente du continent.

Il semblerait que l'Europe, dans l'idée de nos auteurs, soit un acquis, un actif (dont on peut indubitablement se montrer fier – on est avant la Seconde guerre mondiale) qu'il s'agirait de préserver et de cultiver avant qu'il ne s'éparpille dans une sorte d'entropie malfaisante. À les entendre discourir, on se rappelle la différence immense, *ontologique*, qui séparait (d'antan) le point de vue (*Standpunkt*) culturel européen de n'importe quel autre – et qui peut-être restera longtemps un fossé significatif.

De plus (ce qui est peut-être un des apports les plus heuristiques de la thèse), on ne fera plus l'erreur d'assimiler culture-civilisation européenne et mode de vie américain/anglosaxon : déjà dans l'entre-deux-guerres, l'avis quasi unanime est que ce dernier n'a guère d'affinités avec la civilisation, ne serait-ce que parce que fondé sur des bases culturo-politiques totalement neuves (éradiquant ainsi ce qui faisait le propre de la civilisation) : un fourre-tout accueillant tout ce qui veut faire table rase du passé en ne misant que sur le *moderne* (et le matériel) ne peut par définition, parvenir à quelque chose d'aussi sagement ancestral que notre civilisation.

Un autre point frappant commun à ces écrits qui nous saute aux yeux, c'est le **pessimisme**. Pas un des auteurs n'aboutit à des pronostics réjouissants (ni à court ni à moyen terme). On a pu dénombrer une multitude de raisons à cela.

Il y a au départ les facteurs inaltérables, historiques, matériels, les *données dynamiques* (la 'société', la 'mondialisation'..) dont la prépondérance est inéluctable, dont personne ne voit venir la fin. À peu près tous nos intellectuels en sont conscients; il faut dire que le Vieux continent n'a pas été plongé dans ces conditions du jour au lendemain : la situation de départ, c'est le terme du glorieux et tumultueux XIX^e siècle, siècle dont on espère (accessoirement) avoir fait ressortir la cruciale importance. Les perspectives sont loin d'être roses pourtant; l'avenir est obscurci par quantité de 'menaces'.

Elles sont d'ailleurs étroitement intriquées, à ce point que leur ordre causal reste indéfini. Prenons par exemple ce qui nous apparaît comme la grande aporie de toute notre rationalité moderne : l'hyperdéveloppement de la technique dans sa forme technologique et/ou industrielle. On sait qu'il ne date pas d'hier – ou plutôt si! – et qu'il commence à ne plus être directement associé au progrès; en fait, le progrès est une notion pour le moins occultée chez nos auteurs. On a pourtant déduit que la technique, application des sciences expérimentales / naturelles, elles-mêmes fruits de l'esprit, lui-même apanage de l'Europe, est indissociable de notre essence (en même temps que de notre existence). Or l'inquiétude subsiste et augmente de jour en jour; c'est qu'il n'y a pas de technique neutre. C'est pour eux un thème récurrent, car inquiétant.

Le tracas premier de nos intellectuels est précisément la dégénérescence intellectuelle à laquelle mènent sans faillir l'envahissement d' 'avantages' technologiques reçus à bras ouverts par l'homme européen. Non seulement la vie, mais la planète perd son côté mystique, grandiose, sacré etc., tandis que l'humain lui-même se débilise à mesure que son existence est, d'un côté, facilitée par des artifices matériels, et de l'autre, conditionnée par une formation (professionnelle d'abord, de nos jours scolaire aussi) elle aussi de plus en plus technique – donc

matérielle, instrumentale et antihumaniste. Mais cet aspect n'est qu'un chaînon d'un cercle vicieux d'une ampleur presque eschatologique.

Car l'attrait du progrès se convertit évidemment en lucre, et on peut affirmer que ce mécanisme de mercantilisation des infinies innovations de la science-technique a été le principal moteur de la révolution industrielle qui a abouti à la société (de masses) d'où provient notre échantillon. Or, étant donné le conflit ouvert opposant les élites intellectuelles au troupeau populaire, on peut comprendre pourquoi les premières méprisent autant le consumérisme/productivisme démagogique et matérialiste que la masse, sa raison d'être, qui l'alimente et le plébiscite chaque jour davantage. Sans doute peut-on y voir la cause de la méfiance de principe des intellectuels à l'égard du système capitaliste.¹

Mais ce n'est pas tout : la technique est aussi ce qui a rendu la dernière guerre si meurtrière. On pourrait croire, à lire ce qu'on en dit depuis 1918, que la guerre est désormais vouée à être une chose de la barbarie et du passé. Il faut reconnaître que les opinions sur le sujet ne sont jamais neutres [!] et que dans leur extrême majorité elles réproouvent catégoriquement la guerre; quant au bellicisme jüngérien ou schmittien, ou celui rencontré dans les cercles revanchards, il est à mesurer à l'aune du funeste traité de Versailles, peut-être la plus lourde erreur de l'histoire européenne (avec, diraient certains, le partage de Verdun!).

Un élément extérieur vient malheureusement compliquer le problème; c'est le prodigieux phénomène américain, joignant une démocratie paradigmatique et une abondance jamais vue à une puissance politique neuve et sans cesse grandissante (l'«impérialisme»). Il est compréhensible que nos intellectuels voient venir ce «paradis des masses» d'un sale oeil. On peut ajouter aujourd'hui que les États-Unis d'Amérique – surtout leur fameux mode de vie – restent toujours, en pratique, la Mecque et l'ultime référence de la populace.

En toute logique, on pouvait s'attendre à ce que l'Europe, considérée comme une entité propre, vivante et relativement autonome, se distingue des *ennemis* semblables puisqu'on en parle comme d'une civilisation jalouse et fière, et que pour toute civilisation, on trouve des 'civilisations concurrentes'. Eh bien, il semble que ces 'concurrentes' ne sont pas celles que l'on croit. L'influence de l'Amérique est doublement pernicieuse, d'abord pour ce que ce

‘nouveau venu dans la cour des grands’ ne va pas tarder à se tailler la place qui lui est ‘due’, deuxièmement à cause de la difficulté de monter contre elle la conscience européenne (puisqu’au début du siècle, les Américains pouvaient encore passer pour des cousins germains). Quant à ce que l’on a pris l’habitude de nommer ‘Tiers-monde’, une menace de concurrence de ce côté-là n’est manifestement pas en vue (sauf peut-être dans les chiffres, pour la Chine).

On est donc à même de conclure que les principales menaces clamées proviennent intrinsèquement de l’histoire européenne. L’Europe est donc dans tous ses états. C’est ce qu’on peut appeler le problème interne, et on a vu que cela ne signifie pas qu’il se résoudra de lui-même. On a vu en effet que la chair de l’Europe – les Européens – forme non pas un corps, mais une masse indisciplinée et chaotique (au-delà bien sûr des nations, qui ne constituent plus réellement un critère durable, une valeur fondamentale). Le fait que les europhiles et autres intellectuels n’ont à leur disposition aucun moyen de pression politique – et que l’autorité morale inhérente au statut de lettré/érudit s’est annihilée de-facto avec la démocratisation, dont on commence de ressentir les aspects frustrants, est sans doute pour une grande part dans l’amertume de leur ton. En fin de compte,

« Le résultat immédiat de la Grande Guerre fut ce qu’il devait être: il n’a fait qu’accuser et précipiter le mouvement de décadence de l’Europe. Toutes ses grandes nations affaiblies simultanément; les contradictions internes de leurs principes devenues éclatantes; le recours désespéré des deux parties aux non-Européens, comparable au recours à l’étranger qui s’observe dans les guerres civiles; la destruction réciproque du prestige des nations occidentales par la lutte des propagandes, et je ne parle point de la diffusion accélérée des méthodes et des moyens militaires, ni de l’extermination des élites – telles ont été les conséquences, quant à la condition de l’Europe dans le monde, de cette crise longuement préparée par une quantité d’illusions, et qui laisse après elle tant de problèmes, d’énigmes et de craintes, une situation plus incertaine, les esprits plus troublés, un avenir plus ténébreux qu’ils ne l’étaient en 1913 »(RMA p.24).

La tentation est grande de céder au ‘décadentisme’. Pourtant, l’ensemble des problèmes, aussi opaque soit-il, est inhérent à l’Europe. Pour le circonscrire dans un vocable, on parle d’esprit en danger, humilié, déchiré... cet esprit que d’autre part, on assimile à la civilisation européenne. Le fait d’avoir recours à ce terme sorti des nues de la philosophie (ou plutôt de la religion) rend évidemment autrement complexe la détermination précise de l’endroit de la crise – sans parler d’une éventuelle solution à cette crise.

¹ Lisons les plus sages de nos contemporains, que ce soit John Ralston-Saul, Jean-Claude Guillebaud, ou Pierre Foglia, et on

◆ *Épilogue*

Nous espérons avoir fait sentir au lecteur notre souci de l'action, ainsi que l'urgente nécessité de celle-ci. À ce point de notre étude, quelques mots sur les agissements proprement politiques de l'entre-deux-guerres, de l'après-guerre et sur l'avenir de l'Europe telle que nous la connaissons ne nous semblent pas déplacés.

La véritable action politique intérieure, celle des grands changements matériels et institutionnels, est, depuis la répression du mouvement spartakiste, devenue fort rare dans les pays occidentaux. En ce qui concerne l'unification de l'Europe, qui vue de chez nous s'impose avec évidence, les pas politiques furent timides et parcimonieux (avec d'ailleurs pour résultat que rien ne fut fait). En lisant les lignes suivantes, il faudra garder en mémoire, ou du moins à l'esprit, chacune des précédentes, afin de mieux mesurer les rapports entre la pensée et l'action.

Comme le rappelle Jules Romains en 1915, « qu'on ne s'y trompe pas. **Il n'a absolument rien été essayé, jusqu'ici, dans le sens européen.** Jamais il ne fut question d'ouvrir la voie à l'unification européenne. [...] Jamais, en d'autres termes, il n'y a eu acte ou tentative d'acte créateur » (PA p.61). Dans l'entre-deux-guerres toutefois, les choses *commencent à changer*² – on en veut pour preuve toutes les citations présentées jusqu'ici, mais aussi les quelques ébauches de gestes politiques qui ont fait long feu (il y en eut essentiellement dans les années 20). Les efforts admirables du ministre des Affaires étrangères (et futur président du Conseil) A.Briand et de son homologue allemand G.Stresemann, eux-mêmes devancés par les thèses du président étasunien W.Wilson, resteront dans les annales de l'histoire. Dans sa

constatera que les préoccupations sont les mêmes, avec plus de précisions, de cynisme et moins d'émoi.

² Rappelons qu'il ne s'agit pas ici de l'idée européenne, mais de l'action politique unificatrice. D'aucuns font remonter cette dernière à la fin du siècle dernier, mais les protagonistes auxquels ils se réfèrent se comptent sur les doigts d'une main... Ainsi, on peut citer S.Zweig affirmant que « ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que l'idée des États-Unis d'Europe en tant que mot d'ordre politique et extra-politique est exprimée, et le postulat de la nécessité d'une unité économique et morale de tous les pays du continent n'a guère plus de cinquante ans d'existence. Nietzsche [encore lui!] le premier parmi les penseurs contemporains, déclare résolument qu'il faut en finir avec les 'patriotardises' et créer une conscience supranationale, le sentiment patriotique d'une Europe nouvelle » (voir *Derniers messages*, op. cit., p. 49).

Dans cette optique, on pourrait aussi bien parler du génie de Saint-Simon (cf son *De la réorganisation de la société européenne*, Centre de recherches européennes, Lausanne 1967), de Guillaume Penn et de bien d'autres. *Idées d'Europe*, sans doute. Mais une conscience européenne, c'est une autre paire de manches.

déclaration ministérielle, Briand avait annoncé son intention de « faire les États-Unis d'Europe. » Lors de la dixième Assemblée de la Société des Nations, il prend la parole et, après maintes circonlocutions, déclare « qu'entre des peuples qui sont géographiquement groupés comme ceux de l'Europe, il doit exister une sorte de lien fédéral, »³ ce qui a « l'effet d'une bombe » et donne lieu à un mémorandum sur *l'organisation d'un régime d'union fédérale européenne* rédigé par nul autre que... A.Léger.⁴ Mais le projet est enterré en même temps que son instigateur, en 1932. Bref, pour citer Ortega, « depuis la guerre, l'Européen s'est replié sur lui-même, n'a plus rien entrepris, ni pour lui, ni pour les autres. C'est pourquoi nous ne sommes pas plus avancés, historiquement, que voilà dix ans » (RM p.196).

En dehors du domaine diplomatique, on relève (toujours surtout durant les années 20) la fondation de multiples organismes, initiatives et comités europhiles, tous partiels et/ou sectoriels cependant.⁵ Pour ce qui concerne nos intellectuels, mentionnons quelques sommets de leur engagement. D'abord, le 1^{er} *Congrès paneuropéen* (1926, à Vienne), où l'on trouve entre autres **Heinrich et Thomas Mann, Jules Romains, Paul Valéry, Paul Claudel, Ortega y Gasset, Miguel de Unamuno, Bernard Shaw, Sigmund Freud, Albert Einstein**, ainsi qu'un nombre impressionnant d'illustres hommes politiques, comme É.Herriot, A.Briand, L.Blum, G.Stresemann, K.Adenauer, I.Seipel, É.Bénès, F.Nitti et W.Churchill ! Ensuite, sur un thème connexe, le *Congrès international des écrivains pour la défense de la culture* (1935, à Paris), auquel participent les frères **Mann, Ortega y Gasset, Aldous Huxley, Robert Musil, André Gide et André Malraux.**⁶

Pour conclure ce paragraphe en revenant à nos intellectuels, voici quelques réflexions rétrospectives, que l'intellectuel Charles Du Bos couche dans son journal en avril 1933, sur l'effort (ou plutôt le manque d'effort) européen :

« Quant au plan politique, il n'a jamais existé à mes yeux [non plus], sinon dans la période qui suivit immédiatement l'Armistice, et en fonction de l'espoir qu'on pouvait alors placer dans la SDN. Pourtant même là je voyais très nettement, et dès le printemps de 1919, que **si l'on refusait le principe du Super-État [...], il n'y avait rien à faire.** À défaut du Super-État, il ne restait qu'une solution qui eût pu sauver, non plus dans la zone tout à fait pure des principes, mais du moins dans celle de la pratique,

Sur les idées de l'Europe, entre autres, l'excellente anthologie de D. de Rougemont, *Vingt-huit siècles d'Europe*, Payot 1961, ainsi que B.VOYENNE, *Histoire de l'idée européenne*, Payot 1964 et J.-B.DUROSELLE, *L'idée de l'Europe dans l'histoire*, Denoël 1965, ch. X-III en particulier.

³ Cité dans Voyenne, *op. cit.*, p. 174.

⁴ Mieux connu plus tard sous le nom de plume de Saint-John Perse.

⁵ Lire Voyenne, *op. cit.*, ch. IV-1 et IV-2, et Duroselle, *op. cit.*, ch. XI-II, III pour quelques exemples.

⁶ Voir Duroselle, *op. cit.*, p. 275.

c'eût été une alliance véritable et totale entre la France et l'Allemagne, cette alliance dont, malgré les récents événements, je persiste à penser que jusqu'en 1925 et peut-être même un peu plus tard l'Allemagne la voulait, et dont la France n'a jamais voulu. À elles deux, **alliées, France et Allemagne eussent pu sauver l'Europe**, la sauver en la prenant en mains, la défendre à la fois **contre Moscou, contre la Rome de Mussolini**, et aussi contre ce gélatineux *pseudo-idéalisme intéressé* qui est la marque des anglo-saxons, **contre l'inintelligence anglaise** qui commence à comprendre parce que l'heure de comprendre est passée, **contre l'ignorance triomphale des Américains** qui eux ne comprennent rien parce que eux ils ne savent rien, et qu'à cause de cela même ils transforment leur ignorance en une eau de jouvence universellement valable...»⁷

Comment, se demandera-t-on, la Seconde guerre mondiale a-t-elle pu éclater alors que tant de noms illustres et influents s'étaient ralliés aussi décidément à la vision pro-européenne? Il faut croire que les intérêts tatillons du court terme ont occupé le gros de l'opinion publique, et que le populisme s'est avéré plus convaincant, surtout en Allemagne où le soutien à l'Europe semblait pourtant particulièrement prometteur. Où bien est-ce l'insouciance héritée de la Belle époque qui ankylosait les esprits, comme se le rappelle Simone Weil dans ses écrits de guerre : « On entendait couramment dire entre 1918 et 1919, par les braves gens qui voulaient la paix : "autrefois il y avait la guerre entre provinces, puis elles se sont unies en formant des nations. De la même manière les nations vont s'unir dans chaque continent, puis dans le monde entier, et ce sera la fin de toute guerre." C'était un lieu commun très répandu; il procédait de ce raisonnement par extrapolation qui a eu tant de puissance au XIX^e siècle et encore au XX^e.»⁸ Il se peut bien que ce soit encore lui qui motive une partie de nos intellectuels; mais à propos de lieu commun – un de nos clercs dirait que c'est justement parce que les gens n'ont plus raisonné ainsi, et qu'ils n'ont pas fait de leurs idées des réalités, que l'on a fini par accepter la guerre et la laisser se prolonger.

C'est la triste évidence, que les réflexions de nos sujets n'ont pas eu l'influence méritée sur le déroulement des événements : la «prochaine guerre» (la dernière?) a eu lieu. Les raisons en sont aussi complexes que notre société. Peut-être peut-on prétendre que les masses ont dicté leur volonté – mais il faudrait y inclure les politiciens, les grands industriels – et nombre d'intellectuels sans doute.

⁷ Voir *op. cit.*, p. 43.

⁸ Voir *L'enracinement, op. cit.*, p. 185. C'est probablement une telle extrapolation qui fonde Musil et Drieu à penser que le problème des nationalités pourrait être réglé par le regroupement (des pays germanophones, par exemple).

D'ailleurs, si le problème est général, il faut bien situer l'initiative de la guerre là où elle a commencé : du côté de l'Allemagne, de l'idéologie, du bellicisme au sens large. Pour ce qui est de l'Allemagne, on a amplement pu discerner un monstrueux malentendu – une faute – dans certaines de ses conceptions de ce que devait être l'Europe. Non seulement les conservateurs de la culture, mais aussi le nazisme et ses théoriciens ont surestimé la responsabilité d'un seul pays (et la facilité de la victoire) et exclu par exemple l'apport judaïque, pourtant souvent exemplairement europhile.

Toujours est-il que la réalisation d'une Europe tournée vers l'avenir a débuté tôt après la fin de la Deuxième guerre, marquant décidément un nouveau départ radical. Nous disons *réalisation* (ou concrétisation) en parlant de l'Europe politique, celle qui a changé plusieurs fois d'acronymes au gré des traités et des secteurs concernés – traités assez instrumentaux, au début, il faut bien le dire.

Car autre chose encore nous surprend dans ce que nous venons de lire. Si peu d'allusions à une association politique! De nos jours, pour quelque cause que ce soit, n'importe qui peut partir en campagne politique – qui plus est, s'il jouit d'une réputation sérieuse et que les cercles sociaux élevés lui sont familiers. Les quelques efforts au plus haut niveau ont notoirement rencontré l'échec. On dira que l'Europe 'n'était pas prête'; pourtant, il s'est trouvé des intellectuels, actifs, renommés, pour prôner une solution, un exutoire à cette incertitude désordonnée et fébrile, qu'un simple acte politique aurait mise en place.

Il est incontestable que l'image de marque de l'Europe réside dans son esprit – et ici plus n'est besoin de prendre des gants : il s'agit de la pensée, de la science, de l'éducation, de la créativité artistique et de la subjectivité aussi bien que de l'objectivité (n'en déplaise à certain rationaliste) et de l'histoire tout à la fois – à condition, on l'a vu, que celles-ci soient rigoureusement orientées vers l'exercice des valeurs fondamentales (et traditionnellement européennes). Mais à aucun moment l'argent ni la puissance militaire – ni même les rapports internationaux – n'entrent dans les priorités de l'esprit, suivant nos intellectuels.

Probablement, d'après ce qu'on a lu, que la clairvoyance civilisationnelle provient d'un rapport aussi intime que possible avec ce que nous appelons maintenant la culture, dans le sens

courant. C'est en examinant ce qui faisait la force non-terrestre, spirituelle du continent que nos penseurs ont pu tirer leurs conclusions.

Le monde a complètement changé depuis; il faut se garder de vouloir suggérer des remèdes a-posteriori, qui n'ont plus lieu d'être, ou de reprendre le diagnostic de l'entre-deux-guerres pour des fins actuelles. Mais s'il est vrai que l'Européen d'aujourd'hui n'a pas le choix que d'assumer les erreurs consommées, l'égalisation des continents, la mondialisation et l'impérialisme capitaliste, on peut affirmer que dans le domaine de la culture et de l'esprit, les exhortations de nos intellectuels sont plus pertinentes que jamais – car peu a été fait pour les soigner.

D'autre part, si l'on accepte que les problèmes sont intrinsèquement liés à l'Europe – l'homme européen –, les solutions ne doivent pas être cherchées ailleurs. Il s'agit de concevoir non pas un 'nouvel homme' européen (faillite des mesures soviétique et fasciste), mais de réviser la culture, ou plutôt le rapport de l'Européen à la culture, c'est-à-dire à ce qui le berce et le forme dans son esprit. La culture est là et doit rester présente; et l'Européen doit garder à l'esprit que l'Europe actuelle, 'en marche', constitue la culture de l'avenir (ou de sa descendance).

Nous insérons cette nouvelle Europe dans un contexte téléologique de portée mondiale. Nous savons que le monde s'achemine lentement mais sûrement vers une forme d'unification – témoins les naissances successives des alliances, des nations, des accords régionaux etc. Or il nous semble que l'humanité, dans cette dynamique inéluctable, est en train de 'sauter une étape', en ce que les pays/nations passent de plus en plus directement au stade mondialiste; cela fait peut-être l'affaire de certains acteurs (pour qui la culture est le dernier des soucis), mais il nous semble qu'une telle évolution est loin d'être saine, ne serait-ce que du point de vue économique. Une Europe non seulement unie dans les textes, mais *euroconsciente*, serait infiniment mieux préparée à la scène planétaire – et ne dit-on pas que «to go global you need to be big enough»?

L'Europe de l'après-guerre a eu une croissance enviable, dans l'harmonie et la bonne volonté de tous ses membres. Si l'on passe en revue tous ses avatars, on constate toutefois que

son développement reste essentiellement formel/institutionnel, et sa concrétude assez squelettique, de même que son rôle unifié dans le monde. Or, on a vu que ce n'est pas simplement l'État (et qu'est-ce que l'Union européenne, sinon un État inachevé?) qui fournira la solution.

Peut-être les générations à venir seront-elles habituées dès l'enfance à considérer leurs nations comme «fragments d'une même patrie», ou même à ne pas penser en fonction d'elles mais directement en tant qu'Européens. En attendant, *l'Union européenne est sans contenu*. Et ce qui doit remplir le vide, c'est la culture.

Une certaine part de responsabilité dans la dégénérescence actuelle de la culture, pas la moindre, revient certainement à l'élite intellectuelle, 'déconnectée du monde' comme on dirait aujourd'hui. Nous dirions à ce propos que si cette constatation était justifiée naguère, de nos jours, les intellectuels, pour la plupart conscients des problèmes assaillant et la culture et la planète, ne se font pas faute de critiquer 'l'actualité' : mais leur impact est négligeable. Et cela n'est sûrement pas leur faute, vu que dans leur immense majorité ils se montreraient honorés d'occuper des fonctions concrètement influentes.

Il faut que l'esprit qui s'est peu à peu divisé en communautés plus ou moins chauvines soit réorganisé, de manière que ses nouvelles bases transcendent le cadre des frontières intra-européennes, qu'au mot culture, que tout le monde doit avoir en permanence derrière chacune de ses actions, soit associé tout ce qui fait l'Europe, sans hiérarchisation géo-ethnique. Mais cette partition n'est pas le seul handicap, loin de là, de la culture : à l'intérieur même de chaque société, celle-ci est reléguée loin derrière les considérations pécuniaires, derrière le changement (qui revêt un attrait magique), derrière la démagogie; en fait, elle est reléguée à une sorte de préhistoire de plus en plus lointaine.

Un grand obstacle à la fusion culturelle (qui seule permettrait de donner un souffle nouveau au patrimoine européen), ne le nions pas, réside dans la multiplicité des langues – seule différence notable entre Européens. Pour ne mécontenter aucune culture et ne pas risquer de disparitions linguistiques précoces, il faut une langue commune et supranationale pour fonder durablement l'unité; c'est la seule égalité effective possible.

Cette langue, ces notions d'Europe, de culture, devront être inculquées à tous et à toutes. Une certaine propagande (qu'on appellera 'conscientisation') est inévitable lors de toute

fondation politique : ici, il s'agit de fonder la nation européenne. Sans sentiment d'appartenance nationale, point de véritable unité de la pensée et de l'action. D'où la nécessité d'éducateurs aussi 'qualifiés' – non, aussi érudits et europhiles – que possible. Ceux-ci sauront faire accepter l'Europe à leurs élèves comme ceux d'aujourd'hui acceptent le monde globalisé sans arrière-pensées, et leur faire comprendre les enjeux qui affectent la planète et l'Europe, comme cette recherche espère en avoir fait découvrir au lecteur.

Dans le fond donc, nos moyens sont plutôt limités, et nullement neufs. Comme le dit Musil, « l'avenir politique réside dans l'école. La problématique de l'éducation ne sera résolue qu'en tant que partie de la question du développement futur [Fortbildung] de l'esprit.»⁹



⁹ In *Tagebücher*, op. cit., p. 547.

BIBLIOGRAPHIE

□ Corpus de recherche principal:

- BENDA, Julien, *Discours à la nation européenne*, Gallimard 1979 (1933)
- BERL, Emmanuel, *Mort de la pensée bourgeoise*, Laffont 1970 (1929)
- *Mort de la morale bourgeoise*, Pauvert 1965 (1930)
- DRIEU LA ROCHELLE, Pierre, *Mesure de la France*, Grasset 1964 (1922)
- *Le jeune Européen suivi de Genève ou Moscou*,
Gallimard 1978 (1927-8)
- HUSSERL, Edmund, *Die Krisis des europäischen Menschentums und die Philosophie*,
Beltz 1995 (1935)
- MALRAUX, André, *La tentation de l'Occident*, Grasset 1951 (1926)
- MANN, Thomas, *Betrachtungen eines Unpolitischen*, in *Gesammelte Werke*, t. XII,
Fischer 1965 (1918)
- ORTEGA Y GASSET, José, *La révolte des masses*, Stock 1961 (1927)
- ROUGEMONT, Denis DE, *Penser avec les mains*, idées-Gallimard 1972 (1936)
- SCHMITT, Carl, *Der Begriff des Politischen* suivi de *Das Zeitalter der Neutralisierungen
und Entpolitisierungen*, Duncker & Humblot 1963 (1932)
- VALÉRY, Paul, «La crise de l'esprit» et «La politique de l'esprit», *Oeuvres complètes*, t. I,
La Pléiade (1919-41)
- ZWEIG, Stefan, *Die Welt von Gestern*, Bertelsmann 1960 (1942)

□ Sources supplémentaires :

- BENDA, Julien, *La trahison des clercs*, Grasset 1958 (1927)
- BENJAMIN, Walter, *Illuminations*, Schocken Books 1988 (avant 1940)
- BERNANOS, Georges, *La liberté, pour quoi faire?*, Gallimard 1995 (1946-7)
- BEUVE-MÉRY, Hubert, *Réflexions politiques*, Seuil 1952 (1932-52)
- BORCHARDT, Rudolf, *Gesammelte Werke : Prosa*, t. IV, Klett-Cotta 1996 (avant 1940)
- BRASILLACH, Robert, *Notre avant-guerre*, Plon 1981 (1941)
- BRETON, André, *Position politique du surréalisme*, Denoël-Gonthier 1972 (1935)
- BROCH, Hermann, *Geist und Zeitgeist*, Suhrkamp 1997 (avant 1945)
- COUDENHOVE-KALERGI, Richard DE, *Pan-Europe*, PUF 1988 (1923)
- DU BOS, Charles, *Journal VIII* (1933), La Colombe 1959
- GUÉHENNO, Jean, *Journal d'un homme de 40 ans*, Grasset 1962 (1934)
- HANOTAUX, Gabriel, et VALÉRY, P., *À propos de l'histoire*, Société des Écrivains amis
des Livres 1933
- HAUPTMANN, Gerhart, *Sämtliche Werke*, t. VII, Propyläen 1963
- HUXLEY, Aldous, *Eyeless in Gaza*, Bantam Books 1968 (1936)
- JÜNGER, Ernst, *Le travailleur*, Bourgois 1989 (1932)
- *Sur la douleur*, Le Passeur 1994 (1934)
- *La mobilisation totale* (trad. H.Plard), Gallimard 1990 (1930)
- KEYSERLING, Hermann, *L'analyse spectrale de l'Europe*, Bartillat 1990 (1928)
- MANN, Thomas, *Reden und Aufsätze* I, II, XII (Stockholmer Gesamtausgabe), Fischer 1965
- MANNHEIM, Karl, *Essays on the Sociology of Culture*, Routledge 1990 (autour de 1930)
- MASSIS, Henri, *Défense de l'Occident*, Plon 1927
- MUSIL, Robert, *Precision and Soul*, Chicago U.P. 1990 (1911-37)
- *Briefe*, Rowohlt 1981 (1901-42)
- *Tagebücher*, Rowohlt 1976 (1920-42)
- RATHENAU, Walther, *Schriften*, Berlin Verlag 1981 (avant 1922)
- *La mécanisation du monde*, Aubier-Montaigne 1972 (1912-22)
- ROMAINS, Jules, *Problèmes d'aujourd'hui*, Kra 1931

- ROUGEMONT, Denis DE, *Journal d'une époque*, Gallimard 1968 (1926-46)
- SCHMITT, Carl, *Du politique*, textes choisis par A.de Benoist, Pardès 1990
- SIMON, Pierre-Henri, *La France à la recherche d'une conscience*, Plon 1944
- SPENGLER, Oswald, *Der Untergang des Abendlandes*, DTV 1997 (1919).
- SUARÈS, André, *Vues sur l'Europe*, Grasset 1939 (1929-35)
- VALÉRY, Paul, *Regards sur le monde actuel*, Gallimard 1975 (avant 1945)
- *Variétés I*, Gallimard 1924 (1919)
- *Variétés III*, Gallimard 1936 (1933)
- WEIL, Simone, *L'enracinement*, Gallimard 1977 (avant 1943)
- ZWEIG, Stefan, *Derniers messages*, Victor Attinger 1949 (avant 1940)

□ Sources secondaires générales :

- ARON, Raymond, *Espoir et peur du siècle*, Calmann-Lévy 1957
- BOURQUIN, Constant, *J.Benda ou le point de vue de Sirius*, Éd. du Siècle 1925
- CARDIS, François, *Fédéralisme et intégration européenne*, Centre de recherches européennes, Lausanne 1964
- DEBRAY, Régis, *Le scribe*, Grasset 1980
- DOISY, Marcel, *Belphégor et le clerc*, Dutilleul 1961
- DUROSELLE, Jean- Baptiste, *L'Europe, Histoire de ses peuples*, Perrin 1990
- *L'idée européenne dans l'histoire*, Denoël 1965
- JOHNSON, Paul, *Une histoire du monde moderne*, Laffont 1985, t. I : «La fin de la vieille Europe»
- LOUBET DEL BAYLE, Jean-Louis, *Les non-conformistes des années 30*, Seuil 1969
- LUFT, David, *Robert Musil & the Crisis of European Culture*, U. of California P. 1980
- MANN, Golo, *Deutsche Geschichte 1918-1945*, Fischer 1958
- RALEY, Harold, *Ortega y Gasset : Philosopher of European Unity*, U. of Alabama P. 1971
- REBOUSSIN, Marcel, *Drieu La Rochelle et le mirage de la politique*, Nizet 1980
- ROUGEMONT, Denis DE, *Vingt-huit siècles d'Europe*, Payot 1961
- ROULIN, Pierre, *Paul Valéry témoin et juge du monde moderne*, La Baconnière 1964

- RUSS, Jacqueline, *La marche des idées contemporaines*, Armand Colin 1994
- SAINT-YGNAN, Jean-Louis, *Drieu La Rochelle ou l'obsession de la décadence*, NÉL 1984
- SUTCLIFFE, F.E., *La pensée de Paul Valéry*, Nizet 1955
- TOYNBEE, Arnold, *Civilization on Trial*, Oxford U.P. 1948
- VOYENNE, Bernard, *Histoire de l'idée européenne*, Payot 1964
- WINKLER, Heinrich, et CAMMANN, Alexander, *Weimar : Ein Lesebuch zur deutschen Geschichte*, Beck 1997
- (Collectif :) *Denis de Rougemont, L'écrivain européen*, La Baconnière 1976
- (Collectif :) *Coudenhove-Kalergi, Centre de recherches européennes*, Lausanne 1971.

